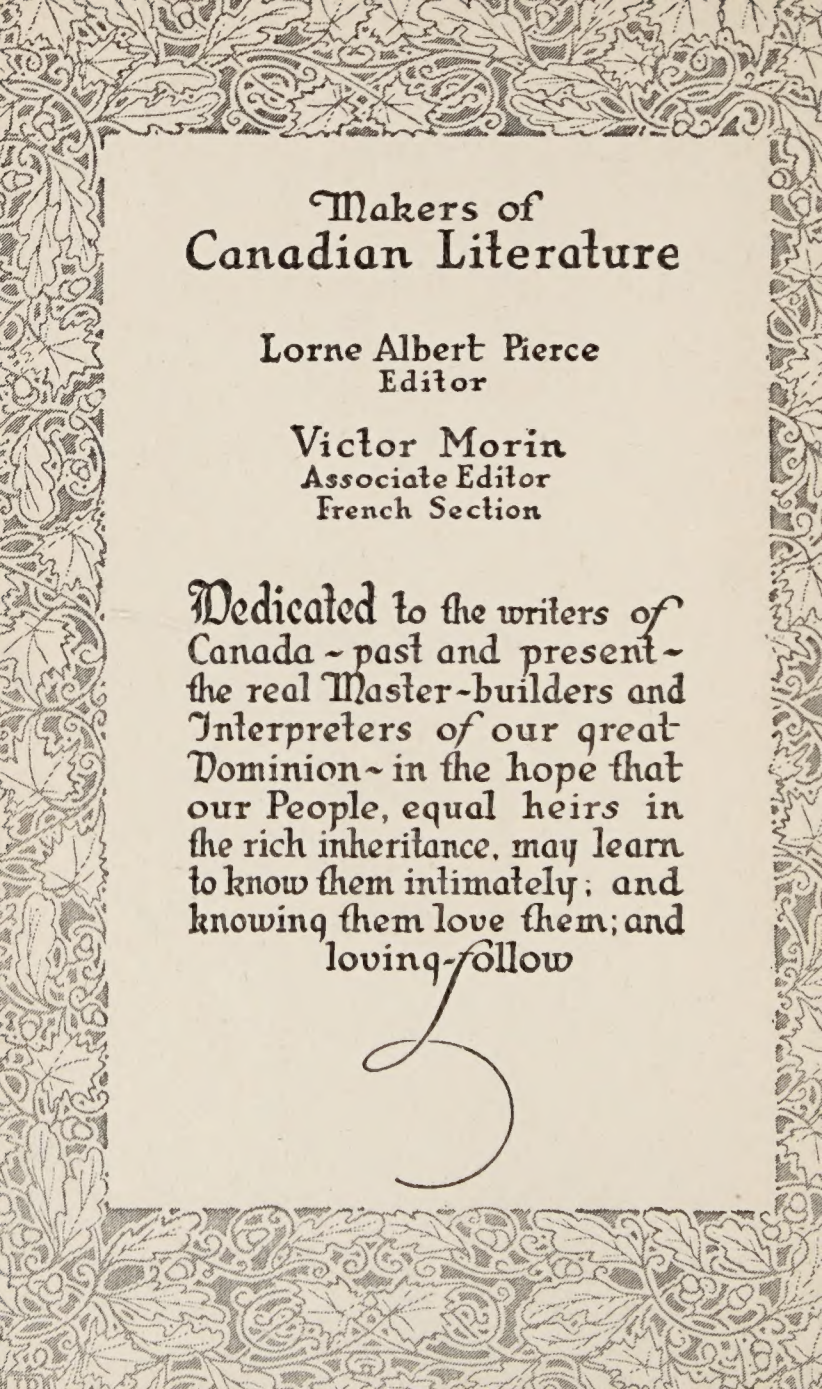


John H. ...




# Makers of Canadian Literature

Lorne Albert Pierce  
Editor

Victor Morin  
Associate Editor  
French Section

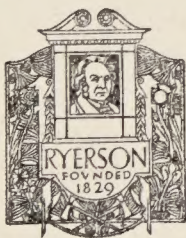
Dedicated to the writers of  
Canada - past and present -  
the real Master-builders and  
Interpreters of our great  
Dominion - in the hope that  
our People, equal heirs in  
the rich inheritance, may learn  
to know them intimately; and  
knowing them love them; and  
loving follow





FRANÇOIS XAVIER  
GARNEAU

*par*  
GUSTAVE LANCTOT



TORONTO  
THE RYERSON PRESS

F 5005.2 . G3 L31

COPYRIGHT IN ALL COUNTRIES  
SUBSCRIBING TO THE BERNE CONVENTION

## TABLE DES MATIÈRES

---

Biographie.....	1
Anthologie.....	53
Critique.....	119
Bibliographie.....	177
Index.....	187

189406



## PRESENTATION



LE PUBLIC canadien se rend-il suffisamment compte de l'importance de ses archives nationales? A-t-il conscience de la valeur des manuscrits inédits, des cartes

introuvables, des estampes rarissimes, des incunables précieux que les chercheurs peuvent consulter à loisir dans l'édifice de la rue Sussex, à Ottawa? Les amateurs y sont peu nombreux, et pourtant . . . quels trésors de documentation nos archivistes officiels n'ont-ils pas amassés dans ce sanctuaire de l'archéologie canadienne, depuis la modeste création du service des Archives en 1871 jusqu'aux randonnées de M. Arthur G. Doughty qui met à contribution les particuliers comme les gouvernements pour nous enrichir à jet continu de documents du plus haut intérêt historique.

La section française de cette institution est dirigée par M. Gustave Lanctôt, avocat,



## PRESENTATION


licencié en droit de l'université de Montréal, diplômé en sciences politiques de l'université d'Oxford, auteur de nombreux travaux d'histoire, d'économie politique, de folklore et de critique littéraire, qui nous distribue sans compter l'érudition et l'expérience de ses études techniques. C'est en même temps un auteur versatile et fécond, signalons parmi ses nombreux écrits: *La fin d'une légende* (1913), *Fables, contes et formules* (1916), *Le dernier effort de la France en Canada* (1918), *Eistein et la relativité* (1922), *Autour du symbolisme* (1923), *Le Canada sous la France* (en préparation), ainsi que de remarquables études sur Paul Morin et Jules Fournier.

Fortement épris des beautés de l'histoire canadienne, il appartenait à M. Lanctôt de commenter l'oeuvre de notre historien national. Observateur judicieux en même temps qu'écrivain délicat, il analyse tour-à-tour la personnalité, la carrière et les écrits de François Xavier Garneau avec une maîtrise et dans un style qui nous séduisent. Ce volume comptera parmi les plus estimés de notre série.

L'éditeur associé.



AU TRES HONORABLE  
WILLIAM LYON MACKENZIE KING  
PREMIER MINISTRE DU CANADA



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation





*L. Garneau*



# BIOGRAPHIE



## BIOGRAPHIE



LE JOUR-LA de l'année 1828, à Québec, au numéro 14 de la rue Notre-Dame, l'étude de maître Archibald Campbell, notaire du roi, avait perdu son calme habituel.

Autour des tables jonchées de contrats avec les plumes d'oie fichées dans les encriers de plomb, les clerks anglais et canadiens-français discutaient la situation politique sur tous les tons. Faibles échos de la lutte constitutionnelle qui opposait la Chambre française à l'oligarchie anglaise, ils argumentaient avec la double ferveur de la jeunesse et de l'antagonisme national. Dans le feu du débat, oubliant pour une fois la camaraderie du travail, un jeune Anglais, en guise d'argument péremptoire, conclut avec une certaine humeur : "A quoi bon toutes ces querelles, dans ce pays conquis par nos armes, et qui n'a même pas d'histoire." La phrase à peine entendue, un jeune clerk était debout, un flot de sang au visage. La tête dressée comme un défi,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

il riposta d'une voix où tremblait une émotion contenue : "Cette histoire que vous ne connaissez pas, je l'écrirai. Vous verrez que nos ancêtres n'ont succombé que sous le nombre. Et puis, *what though the field be lost, all is not lost*. Oui, qu'importe la perte du champ de bataille, tout n'est pas perdu. Il y a des défaites qui sont aussi glorieuses que des victoires."

Ce clerc de dix-neuf ans qui revendiquait ainsi les droits du passé se nommait François-Xavier Garneau. Dix-sept ans plus tard, réalisant son rêve de vérité, il devait écrire l'histoire du Canada français et mériter le titre d'historien national.

Par les ancêtres, les Garneau d'Amérique sortaient de cet ancien Poitou qui fut en France le champ de bataille de la nationalité au moyen-âge, et celui de la religion au quinzième siècle. Pierre Garneau et Jeanne Barault, les ascendants de la souche d'outre-mer, habitaient le village de la Grimaudière, entre Moncontour et Poitiers. A ce carrefour des races et des croyances, ceux qui, comme eux, étaient restés, envers et malgré tout, catholiques et français, s'étaient forgé des âmes invincibles et droites, trempées de foi



## BIOGRAPHIE

sincère et de patriotisme ardent. Et cette double caractéristique se retrouvera plus tard, intégrale, chez le plus illustre de leurs descendants.

De famille paysanne, le premier Garneau canadien, Louis, fils de Pierre, débarquait à Québec, en 1662, riche uniquement de son courage et de sa probité. L'année suivante, il épousait dans la même ville, une quasi-payse, une Aunisienne, Marie Mazoué, fille d'Etienne Mazoué et de Marie Mérand, de Notre-Dame de Cougnes, bourg de La Rochelle. Dès 1666, le jeune couple tenait "feu et lieu" à l'Ange Gardien. Là, sur cette côte de Beaupré, de terre franche et fertile, face au fleuve Saint-Laurent, à l'orée de la forêt vierge et luxuriante qu'elle entamait chaque jour davantage, se fonda la famille terrienne, de père en fils, des Garneau d'outre-France.

A la sixième génération, un cadet, né à Saint-Augustin en 1781, François-Xavier, premier du nom, délaissa la campagne pour la ville. Ayant épousé, le 25 juillet 1808, Gertrude Amyot-Villeneuve, il vint, avec sa jeune femme, s'établir à Québec, et se logea dans le faubourg Saint-Jean. A peu près sans interruption, il y vécut de son travail de voiturier

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

jusqu'en 1825, alors qu'il ouvrit une auberge sur la rue Saint-Jean, à deux pas de l'église actuelle du quartier.

Le 15 juin 1809, les jeunes époux se réjouirent de la naissance d'un fils, baptisé le même jour, dans la vieille basilique de Québec, sous le nom de François-Xavier Garneau. C'est le futur historien, le sujet de la présente monographie.

A cette époque, le faubourg espaçait ses maisons peu nombreuses parmi de petits jardins et des terrains vagues sur le coteau Sainte-Geneviève, tout proche la porte Saint-Jean. Dans ce milieu pittoresque, entre la ville qui dressait sur le ciel ses murs trapus, ses hautes maisons et ses clochers ajourés et, de l'autre côté, la verte campagne de Beauport, où la rivière Saint-Charles met la fraîcheur de ses eaux calmes, François-Xavier grandit librement avec des frères et des soeurs qui remplissaient la maison de bruit et de gaieté.

De son enfance, il reste surtout le souvenir que sa grande joie était de suivre le défilé sonore et coloré, musique en tête et tuniques rouges, des régiments anglais de la garnison, ou d'écouter, attentif et ravi, les récits de guerre que lui contait son grand-père Garneau.

## BIOGRAPHIE

Quand la famille allait passer le dimanche à Saint-Augustin, il arrivait au vieillard, né en 1753, de relater ses souvenirs "du temps des Français." Assis sur la galerie de sa maison blanche, d'où la vue s'étendait au loin sur le fleuve, il se plaisait surtout à décrire un combat naval dont il avait été le témoin à l'âge de sept ans. De sa main tremblante il indiquait, là, vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles, à vingt toises du moulin banal, l'endroit du fleuve où l'*Atalante*, sous l'intrépide Vauque-  
lin, s'était battue à coups de canon contre deux frégates anglaises, la *Diane* et la *Lowestoff*, de huit heures du matin à une heure de relevée, jusqu'à épuisement de sa poudre, quand ses deux mâts coupés, le flanc au sable, elle fut prise sans amener ses couleurs.

Ce souvenir en réveillait d'autres : le grand-père racontait, comme il les avait entendu raconter, les luttes héroïques de la guerre de Sept Ans, récits vagues, mais émouvants dans leur simplicité, où repassaient, en brèves visions de gloire, les uniformes blancs et le drapeau bleu des troupes de France. A ces combats avaient pris part, comme miliciens, plusieurs frères et cousins de son père. Dans leur habit d'étoffe, le fusil de chasse aux

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

poings, plus d'un étaient tombés, dont les noms auréolaient d'orgueil les souvenirs de la famille. Telles furent les premières leçons d'histoire de l'enfant.

En fait d'instruction, le jeune François-Xavier ne connut que l'école primaire. Entré, dès sa cinquième année, à l'école du faubourg, rue Saint-Réal, il termina ses classes à quatorze ans, à l'école mutuelle, rue des Glacis. Par son précoce talent et son ardeur à l'étude, il attira l'attention et l'intérêt tant de son maître que du fondateur de l'école, M. François-Joseph Perrault, qui la visitait régulièrement. Faute d'argent à la maison, au lieu de passer au collège, comme il l'avait ardemment espéré, il dut, le coeur un peu lourd, accepter une place dans le bureau de M. Perrault, qui était greffier de la cour du banc du roi.

Dans sa ville, c'était un personnage que le greffier Perrault, curieux assurément et remarquable. Agé de sept ans à la conquête du pays, il faisait la traite des fourrures aux Illinois, quand éclata la guerre de l'Indépendance américaine. Capturé, brutalisé, bâtonné par les sauvages, il échappa, par miracle, à la torture et au scalpe. Puis il tint boutique



## BIOGRAPHIE

à Montréal, étudia le droit, agit comme procureur devant les cours et rédigea des factums. Enfin il devint greffier à Québec, ce qui ne l'empêcha pas d'être en même temps député à l'Assemblée législative. Tout en menant de front ces diverses besognes, il publia force manuels de droit et de procédure.

A l'époque où Garneau grossoyait des jugements dans son greffe, l'infatigable M. Perrault s'occupait d'instruction publique avec un zèle d'apôtre et de philanthrope. Toujours prêt à pousser l'éducation d'un enfant désireux de s'instruire, le bon greffier se plut à donner à ce clerc studieux des leçons d'anglais, de latin et d'histoire. Sur ce dernier sujet, il parlait d'abondance. Appartenant à une famille dont plusieurs membres avaient occupé des situations importantes sous la domination française, sa jeunesse s'était pénétrée de l'esprit et des manières de ce régime. Aussi ses leçons valaient mieux qu'un texte de manuel. C'était, sous la figure du vénérable M. Perrault, engoncé dans sa cravate blanche, la tabatière aux doigts, le passé survivant qui se racontait lui-même à une âme fervente d'adolescent.

Après un stage de deux ans au greffe du

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

tribunal, Garneau, qui avait atteint ses seize ans, prit la décision d'étudier le notariat. Le 22 juin 1825, il signait avec le notaire Archibald Campbell un contrat par lequel il s'engageait "pour l'espace de cinq ans entiers et consécutifs" à servir dans son étude "en qualité de clerc-notaire."

Sous son flegme atavique, cet Ecossais récélait une personnalité complexe et de surcroît fort attachante. A la tête de l'étude, probablement la plus importante de la ville, il était notaire du roi, c'est-à-dire le personnage officiel devant qui se passaient tous les actes notariés concernant le gouvernement. De plus, directeur de banques et de compagnies, il était mêlé à toutes les entreprises financières de la région. En même temps, il figurait dans le comité de toutes les oeuvres d'assistance publique et d'avancement social. Avec cela, s'intéressant à la littérature et aux sciences, il comptait parmi les membres les plus actifs de la Société historique de Québec. Sympathique à la jeunesse laborieuse, avec des dispositions de Mécène, il gratifia Garneau d'appointements réguliers, quand presque tous les clercs servaient gratuitement chez les autres notaires. De même ouvrit-il son

## BIOGRAPHIE

étude à un autre étudiant sans le sou, Petit-clair, que rongait le vers de la poésie. Plus tard, il enverra le peintre Falardeau étudier à ses frais en Italie. Après le greffier Perrault, le notaire Campbell; vraiment, Garneau pouvait croire à sa bonne étoile.

Bon juge d'hommes, l'Ecossais ne tarda pas à se rendre compte des qualités de son nouveau clerc. Il s'intéressa vite à cet adolescent de figure grave, d'un sérieux prématuré, absorbé par une pensée constante. A ce passionné de science, il ouvrit sa bibliothèque, où voisinaient les meilleures œuvres anglaises, françaises et latines. Sans négliger les volumes de droit, compagnons du jour, le clerc se créa des compagnons du soir parmi les autres livres. Il prit à tous les rayons : littérature, poésie, histoire, et se plongea dans leurs pages avec une ardeur égale à son ravissement de voir s'ouvrir devant lui le monde enchanté du savoir.

En même temps, il s'appliquait à se donner une formation méthodique. Manuels en main, il se mit à l'étude. Incapable parfois de se procurer les ouvrages nécessaires, il n'hésitait pas devant la tâche ardue de les copier de sa main. Ainsi transcrivit-il, de la

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

première à la dernière ligne, son cours de belles-lettres et de rhétorique. Il eut même la patience, certes admirable, de calligraphier Boileau en entier. Il poussa l'étude du latin, commencée avec M. Perrault, au point de lire couramment, dans le texte, Horace, son auteur préféré. Enfin il apprit sans maître l'italien et se perfectionna dans l'anglais. Il pratiquait surtout Byron, Milton et Shakespeare. Dans ses lectures, sa préférence allait aux poètes et aux historiens, tendance où s'accusait déjà sa vocation littéraire, car il versifia avant d'historiographier. A ces études il donnait presque toutes ses soirées, si bien que les passants voyaient, tard dans la nuit, briller à sa lucarne, rue Saint-Jean, une faible lumière, simple reflet dans la vitre : à la clarté d'une chandelle, François-Xavier Garneau faisait ses humanités.

Durant sa troisième année d'études, en 1828, il lui survint une bonne fortune inespérée. Un Anglais, ami de Campbell, à qui son médecin avait recommandé les distractions d'un voyage, prit, le jeune clerc, toutes dépenses payées, pour compagnon de route. Les deux voyageurs s'embarquèrent à Québec sur un brick de commerce à destination de



## BIOGRAPHIE

Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, d'où un côtier les conduisit à Boston. Ils visitèrent ensuite New-York, Albany, Rochester, Buffalo et les chutes Niagara et rentrèrent à Québec par voie de Toronto et de Montréal.

Son stage de clerc terminé, Garneau subit avec succès, le 23 juin 1830, l'examen professionnel devant le juge en chef Sewell et les notaires Pierre Laforce et Louis Panet. Le nouveau notaire, qui a vingt et un ans, donne encore ses services à l'étude de Campbell durant une autre année en retour d'appointements fixés à \$180.

A ce moment, le vent de la politique soufflait furieusement sur Québec. C'était l'heure où, exprimant les aspirations confuses d'un petit peuple, qui tendait à la liberté politique, Papineau battait en brèche le mur des vieilles théories coloniales de l'Angleterre et réclamait le droit pour les électeurs canadiens de se gouverner hors des lisières de la mère patrie. D'instinct, Garneau se trouve parmi la foule des admirateurs du tribun. Dans cette atmosphère surchauffée des crises nationales, sa jeunesse s'enflamme d'un patriotisme intense, doublé d'un mysticisme politique, auquel s'allie le culte inséparable de la liberté, déesse

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

qu'il invoque sous le vocable de "Phare de la jeune Amérique."

En marge encore de sa profession, il s'emprend de cette autre déesse des jeunes, la poésie, chez qui il prend ses livres de chevet, Delille et Delavigne. Aussi quand le *Canadien* organise un concours poétique sur ce sujet, caractéristique de l'époque: "La mission politique de M. Viger en Angleterre," Garneau s'empresse d'écrire un long dithyrambe, dans la pire tradition classique des procédés conventionnels. Il lui attire cependant les éloges du journal qui le publie, en août 1831, et salue en lui un jeune poète qui offre de belles promesses.

Mais depuis longtemps une idée le hantait: visiter l'Europe, "ce berceau du génie et de la civilisation," comme il l'écrit, "à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est." Par quel prodige a-t-il trouvé moyen d'économiser l'argent nécessaire? Toujours est-il qu'aussitôt le terme de son contrat expiré, riche de la somme fabuleuse de \$240, il s'embarque pour Londres, où il arrive le 20 juillet 1831.

Sept jours durant, il parcourt la ville populeuse et bourdonnante, grisâtre et froide, dont toute la vie s'échelonne, par Fleet Street

## BIOGRAPHIE

et le Strand, entre la Bourse et le Parlement, en longeant des boutiques, des églises et des clubs, image de ce peuple qui s'agite entre la finance et la politique, en mêlant les affaires, la religion et le sport.

Guide en main, il visite les monuments et les musées. Il s'attarde surtout à la Tour de Londres, dont les pierres enchâssent tant de souvenirs, mais il préfère encore l'abbaye de Westminster, dont les lumineuses verrières et les riches sculptures captivent son admiration. Dans ce Panthéon britannique, il s'émeut devant les tombeaux de tant de grands hommes. Mais, patriote jusqu'aux ongles, il s'enorgueillit de retrouver, sur les pierres tombales des chevaliers, des inscriptions françaises qui attestent la conquête de l'Angleterre par ce peuple normand dont d'autres fils colonisèrent le Canada.

Cependant une impatience brûlait le jeune voyageur, celle de faire, selon son expression, son "pèlerinage" dans la "vieille terre de France." Il quitte Londres dès le 26 juillet et entre à Paris deux jours plus tard. La ville était en fête, célébrant l'anniversaire de la Révolution de Juillet, qui avait, l'année précédente, porté au trône Louis-Philippe,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

le roi-citoyen, et proclamé en France les premières libertés constitutionnelles.

Tombé à Paris au milieu d'un feu d'artifice, marquant le triomphe du libéralisme, Garneau restera, pendant longtemps, sous le coup de ce double émerveillement de sa jeunesse. Avec Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, le Louvre et les Invalides, ses musées et ses bibliothèques, ses boutiques et ses boulevards, sa littérature et son théâtre, son art et son esprit, la capitale enchante Garneau.

Il s'enthousiasme devant le talent des grands écrivains du jour. C'est le midi du romantisme avec le lyrisme de Lamartine, la strophe éclatante de Victor Hugo, et les fantaisies de Musset. C'est aussi l'aurore du libéralisme avec Thiers et la montée du peuple derrière la bourgeoisie arrivée avec Guizot. En même temps s'affirme la liberté des idées et des consciences à côté du catholicisme nouveau de Lamennais et de Lacordaire. Devant cette vie intense de l'esprit et de toutes les sortes d'esprits, ce tourbillonnement d'idées et d'oeuvres, qui est le propre de Paris, Garneau, citadin d'une ville qui s'efforce de naître à l'art et à la littérature, s'émerveille avec l'intime orgueil d'appartenir par le sang et

## BIOGRAPHIE

par la pensée à cette France unique entre les nations.

Revenu à Londres dès le 9 août, Garneau se préparait à reprendre, à l'automne, la route du Canada, quand un compatriote, M. Denis-Benjamin Viger, député, délégué par l'Assemblée législative auprès du ministère anglais, lui proposa de devenir son secrétaire. Le jeune homme accepta sur le champ cette offre miraculeuse.

Pendant que M. Viger se domiciliait au luxueux *London Coffee House*, dans Ludgate Hill, ayant vue sur la place et l'harmonieuse cathédrale de Saint-Paul, le secrétaire, après quelques migrations, s'accommoda d'une modeste maison de pension dans la petite rue Cecil, voisine de Charing Cross.

Toute une année, dans la prose filandreuse de M. Viger, Garneau rédigea d'interminables mémoires au ministre des Colonies, pour réclamer la destitution du procureur général, Andrew Stuart, et plus souvent pour lui exposer la situation politique du Bas-Canada. A cette école si peu littéraire, Garneau gagna, du moins, de s'initier à fond à la politique canadienne et de connaître les directives ministérielles. Au cours de cette collabora-



## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

tion, M. Viger put vite apprécier l'intelligence précise et logique de son secrétaire. Devant le sérieux de son esprit, enrichi par d'abondantes lectures, il prit intérêt et plaisir à le traiter comme un compagnon, le retenant parfois à dîner et faisant souvent la promenade avec lui.

Dans la routine du travail quotidien, la principale distraction était la visite des personnes que des relations de politique ou d'amitié amenaient chez M. Viger. Nul n'y apportait plus d'entrain que William Lyon Mackenzie, le chef des réformistes du Haut-Canada. Venu lui aussi à Londres pour attaquer les abus du régime colonial et réclamer les droits constitutionnels, il ne tarissait pas d'idées et de bons mots au service de la cause commune. Ecossais agressif, mais méthodique, il avait catalogué, dans un livre, toutes les opinions, contradictions et faiblesses de ses adversaires, et, dans ce carquois inépuisable, il trouvait toujours une flèche pour le talon des Achilles de sa province.

Chez le délégué québécois fréquentait aussi Arthur Roebuck, député anglais, canadien de naissance, petit homme actif et loquace, toujours pressé, toujours chargé de

## BIOGRAPHIE

papiers, qui se faisait aux Communes le porte-parole des Canadiens-Français. On y voyait souvent John McGregor, économiste, qui, après avoir vécu plusieurs années en Canada, venait de publier "British America," ouvrage sympathique aux revendications canadiennes.

Rue Cecil, Garneau eut pour commensal un jeune Français de Nantes, M. Derivas, et pour compagnon de passage un député de Québec, à peine son aîné, Isidore Bédard, talent facile et inconstant, qui baguenaudait alors à Londres et à Paris.

Assez curieusement, Garneau se lia d'amitié avec un réfugié polonais, le Dr. Schirma, qui le fit recevoir, le 15 août 1832, membre de la Société littéraire des Amis de la Pologne. Aux réunions de cette Société, que présidait le poète Thomas Campbell, il vint en contact avec nombre de Polonais distingués, avec plusieurs écrivains et avec des membres de la Chambre des Lords et des Communes. Sa plus grande fierté fut d'y voir et entendre, O'Connell, le patriote irlandais, portant cravate noire et frac bleu, redressant sa haute taille de forte carrure, la figure ronde et sanguine, parler en mots vibrants de sa chère patrie encore soumise à un servage parlementaire.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Pologne, Irlande et Canada, c'était là pour Garneau un émouvant rappel de trois nationalités luttant pour leur survivance spirituelle et leur liberté politique. A une réunion, Garneau lut un poème, "Souvenirs d'un Polonais," et il collabora quelquefois à la revue de la Société.

Ces multiples relations, très variées, composaient au jeune Canadien un milieu cultivé où se complaisait fort son esprit ouvert à tous les vents de la pensée. Ses loisirs peu nombreux, il les passait à la bibliothèque du Musée britannique. Le soir, il allait à l'occasion selon l'affiche au spectacle ou au concert.

Garneau s'intéressait davantage à la politique. L'Angleterre traversait alors une période d'agitation intense au sujet du fameux bill de Réforme, qui allait enfin accorder le suffrage au peuple. Assemblées et manifestations se succédaient à Londres. Garneau assista aux unes et fut témoin des autres. En outre, habitué de la Chambre des Communes, il y entendit les grands parlementaires du temps. Russell, Peel, Hume et Roebuck. C'est là, sur les banquettes des galeries, qu'il apprit son droit constitutionnel.

Avec une existence si remplie, une année

## BIOGRAPHIE

s'écoula rapidement. En guise de vacances, M. Viger, adroitement encouragé par son secrétaire, proposa de faire un voyage en France. Partis le 15 septembre, les deux voyageurs firent à Paris un séjour de deux semaines, au cours duquel Garneau rencontra fréquemment M. Isidore Le Brun, qui préparait un ouvrage sur le Canada, et traitait le jeune Canadien en cousin de Normandie.

De retour à Londres, Garneau reprit sa vie habituelle de travail avec M. Viger. L'impatience de débiter dans la carrière tournait souvent ses idées vers le Canada, lorsque des nouvelles inquiétantes de la santé de sa mère le décidèrent à brusquer son départ. Le 10 mai 1833, il s'embarquait à Liverpool, mais ne débarquait à Québec que le 30 juin, après cinquante jours de navigation orageuse.

Après deux ans d'Europe, celui qui revenait différait sensiblement de celui qui était parti. A Londres et à Paris, cités où s'agitent les idées qui, vingt-cinq ans plus tard, conduisent le monde, Garneau a un peu éprouvé, disons le mot, l'étonnement admiratif du jeune homme qui arrive de sa province. D'emblée, il s'est inféodé aux doctrines de l'heure.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Moins par les hommes que par les livres et les journaux, il s'est assimilé la pensée nouvelle éprise de démocratie égalitaire et de littérature romantique. De la France de la Révolution de Juillet en travail d'affranchissement politique et d'utopie sociale, il revient conquis aux idées libérales, et chaleureux apôtre des libertés de conscience, de plume et de parole. De la France de 1830, en pleine renaissance littéraire, il revient admirateur de Lamartine et poète élégiaque avec des poèmes dans ses poches.

De Londres, il rapporte, pour en avoir vu l'exemple sur place, la doctrine d'une liberté complète, mais respectueuse de l'ordre et de la tradition, car il a constaté qu'en Angleterre, sous l'institution ancienne, s'accomplit une incessante évolution. Ainsi Garneau veut-il que la progression politique s'opère, sans rupture avec le passé, par le perfectionnement continu des institutions actuelles.

Dans le domaine religieux, catholique de conviction solide, qui se refuse aux parades comme au servilisme, Garneau maintient l'intégrité doctrinale. Il n'a pas été touché par l'esprit voltairien, en qui il ne voit qu'une pauvre philosophie stérile. Mais il incline



## BIOGRAPHIE

nettement vers l'école de Lamennais et de Lacordaire. Avec eux, il demande que l'Evangile s'adapte aux besoins de la mentalité moderne, afin que l'évolution sociale se réalise en liaison avec les principes du christianisme, seule religion qui a su civiliser et durer.

Enfin, d'avoir fréquenté une société de haute culture, où le talent et le travail procurent le prestige et l'influence et conduisent à tous les postes, Garneau a pris goût à la vie de l'esprit et conçu l'ambition de servir son pays par la pensée et par la plume.

A Québec, le secrétaire de Londres revient à sa profession. Il se met à la pratique du notariat avec Louis Besserer, le nouveau député du comté de Québec. Dans le calme du bureau, Garneau s'applique à rédiger des contrats de louage ou des actes de ventes. C'est là le métier obligatoire, le gagne-pain. Mais il a beau s'efforcer, la plume d'oie grince rétivitément sur le papier. Aussi arrive-t-il parfois que, rompant d'un coup d'aile la toile inextricable des formules légales, elle bondisse en plein vol poétique, et que la minute d'un bail s'achève en poème.

Sa seconde pièce : *Elégie*, datée de Londres, avait paru, en mars 1833, dans le *Canadien*

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

de Québec. A peine descendu du bateau, il y commence une collaboration régulière. Survient un arrêt qui provient d'une entreprise téméraire. Garneau tente ce rêve du jeune écrivain enthousiaste : la fondation d'un journal à lui, où sa pensée se donnera libre cours. Sous un nom de labeur et de vaillance, il lance à la fin de l'année 1833, l'*Abeille Canadienne*. Mais la petite feuille hebdomadaire vécut ce que vivent les rêves des jeunes poètes, l'espace de quelques numéros. Née le 7 décembre, elle disparut le 7 février suivant.

Cette année 1834, à part quelques couplets de nouvel an, le poète ne publie qu'une seule pièce. C'est que l'heure n'est plus à la poésie. Depuis longtemps menaçante, la situation politique tourne à la tempête. Les deux groupes anglais et français s'affrontent dans un conflit parlementaire. En majorité française, la Chambre lutte contre un Conseil exécutif et un Conseil législatif de majorité anglaise. Elle revendique le contrôle des finances, que veut se réserver le gouverneur anglais, soutenu par une bureaucratie anglo-saxonne, monopolisatrice de l'administration et des émoluments. A Londres, Stanley,

## BIOGRAPHIE

partisan de l'anglicisation du groupe français, a succédé au conciliant Goderich, ministre des Colonies. Contre la Chambre, qui refuse de plier devant ses remontrances, il brandit la menace de changer la charte de la province. En réponse, Elzéar Bédard présente le formidable réquisitoire des 92 résolutions, qui dénombre les fautes et les injustices de l'administration, et sur le ciel sombre, au vent de son éloquence, Papineau agite le drapeau de l'indépendance.

Le pays vibre, secoué par une fièvre patriotique. Des comités surgissent partout. Garneau se jette dans la mêlée. Secrétaire du comité constitutionnel de Québec, il bataille, de la plume dans le journal et de la parole dans les assemblées, en faveur des réformes que réclame la Chambre sous la conduite de Papineau.

En 1835, Garneau est moins actif. Il est absorbé par sa vie intime. En juillet, sa mère, alitée depuis quelque temps, succombe à la maladie. Par là s'explique en partie le silence de sa plume. L'autre explication s'en trouve à la Canardière où, dans une maison sous la verdure, s'accoude à la fenêtre une jeune fille brune, aux yeux clairs, dont le rire

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

perlé sonne si joliment qu'il lui fait oublier la musique de ses strophes. Et le 25 août de cette année, en un beau jour où l'été prend la douceur de l'automne, le jeune notaire s'agenouille, dans la basilique de Québec, à côté de mademoiselle Esther Bilodeau et, quand ils se relèvent, les jeunes époux vont loger leur bonheur là où naquit leur amour, à la Canardière, dans la campagne fleurie, au bord du grand fleuve qui flambe au soleil pourpre des crépuscules.

En mai 1836, Garneau se sépare de son associé Besserer, pour ouvrir seul une étude, Côte de la Montagne. Cette année marque en outre une date importante, celle de l'éclosion de sa vocation historique.

Pour occuper les loisirs, trop nombreux, que lui laisse malheureusement sa profession, Garneau se tourne vers l'histoire. A la lecture de Guizot et de Thierry, qui ont cherché dans l'étude du passé l'orientation de la politique contemporaine, Garneau est amené à interroger les annales de son pays pour en tirer une leçon nationale et des directives politiques. Il se met à lire les vieilles relations et devant lui l'histoire canadienne se lève, lumineuse et vivante; et il s'émerveille des

## BIOGRAPHIE

gestes magnifiques de cette poignée d'apôtres de la France et du catholicisme en terre d'Amérique. Comment se peut-il, cette question l'obsède, qu'un tel passé reste oublié? N'est-ce pas par la connaissance de son histoire qu'un peuple prend et garde son rang aux yeux du monde? Et quelle plus forte leçon d'énergie et d'espoir que celle de l'oeuvre des ancêtres, nécessaire, plus encore qu'à tout autre, au peuple qui lutte pour ses droits et sa survivance?

Cette oeuvre de vulgarisation, il l'entreprend lui-même sans retard. Timide débutant, il publie, cette année et la suivante, dans le *Canadien*, des "extraits historiques" relatant les batailles livrées sur le sol canadien depuis l'établissement du pays.

Pour le moment, en 1837, ses affaires ne lui permettent pas de s'adonner à un travail plus sérieux et plus important. Il se débat dans les difficultés financières. Le jeune ménage s'est augmenté d'un héritier et les minces revenus de la profession ne suffisent plus à tous les besoins. Faisant face bravement à la situation, Garneau ferme son étude de notaire et entre, en qualité de caissier, à la Banque de l'Amérique britannique du Nord.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Coup de foudre dans un ciel nuageux, la rébellion de 1837 le surprend au milieu de ses livres de compte. Victorieuse à Saint-Denis, elle est écrasée à Saint-Charles et à Saint-Eustache. La constitution est suspendue. Le dictateur Durham arrive au pays. Chez Garneau, le patriote s'émeut dans le citoyen, et le poète se réveille dans l'homme d'affaires: de sa plume tombe un poème, apostrophe fervente où, sans hésiter, il se range avec les rebelles, affirme leur droit aux réformes, et réclame l'amnistie pour les patriotes fourvoyés dans la révolte.

Durant les sombres années de 38 et 39, où le peuple vit dans le flamboiement des villages rebelles et dans l'ombre des échafauds de Colborne, années d'angoisse et d'attente, Garneau, hors de ses heures de banque, se réfugie et s'absorbe dans la littérature. Il publie dans le *Canadien* de nombreux poèmes, les meilleurs de l'époque, qui lui font une réputation considérable. Mais dès que se lève le nuage qui pesait, comme un voile de mort, sur la province et dès que le pays connaît le texte et l'esprit de la nouvelle constitution de l'Union, Garneau, sans souci de sa situation d'employé dans une maison anglaise,



## BIOGRAPHIE

se jette dans la lutte contre la nouvelle injustice érigée en charte.

En janvier 1840, avec son ami Etienne Parent, associé à Neilson et à Glackmeyer, il prend part à des assemblées de protestation. Il signe et fait circuler des résolutions, où, dans un langage ferme, de toute la force de la justice outragée, les signataires s'élèvent contre une constitution imposée au Bas-Canada, constitution qui donne aux électeurs anglais, moins nombreux, la même représentation qu'aux électeurs français et qui dépouille la province française pour payer les dettes de la province anglaise. En dépit de l'agitation, l'injustice reste loi, et le cauteleux Sydenham, reçoit la mission de mettre en mouvement le mécanisme de l'assimilation. Devant cette constitution malhonnête qui supprime officiellement la langue de la majorité, Garneau écrit, en février de 41, un long article indigné où il réclame le maintien du français, instrument d'une littérature et d'une civilisation incomparables.

Cette même année, Garneau lance, avec M. David Roy, un nouveau journal, l'*Institut*, publication scientifique, industrielle et littéraire. Seconde victime des temps, cet

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

hebdomadaire, né le 7 mars, disparaît le 22 mai. La petite feuille méritait un meilleur sort. Par des articles sérieux de bonne tenue, elle visait à diffuser les connaissances utiles autant qu'à stimuler le goût de la littérature. Mais elle venait trop tôt dans un pays encore insuffisamment peuplé.

Garneau n'en ressentit que peu de regret, car depuis quelque temps il a trouvé sa voie. En ces années de l'Union, où la nationalité, dépouillée de sa langue, dépossédée dans ses finances et spoliée dans ses droits, doute d'elle-même et désespère de l'avenir, Garneau, reprenant son idée de 1836, se dit qu'une seule force peut lui rendre confiance et peut la sauver : cette force, c'est l'histoire, qui relatera les faits héroïques du passé, la justice de la cause canadienne et la fidélité indéfectible à la langue et à la religion chez un peuple voulu de Dieu depuis trois siècles. Ce récit de vérité et de foi, son patriotisme, comme sa raison, lui suggère de l'entreprendre lui-même.

Un autre motif suscite encore sa détermination. Depuis la conquête, il est d'habitude, parmi la minorité anglaise, d'afficher une certaine hauteur, qui frise parfois le

## BIOGRAPHIE

mépris, à l'égard des Canadiens qu'on appelle les vaincus. Ce sentiment s'entretient à la lecture de livres et d'articles qui travestissent et déforment l'histoire des luttes anglo-françaises. Il s'accroît, en outre, de l'irritation de voir échouer toutes les tentatives d'assimiler ce peuple qui refuse d'accepter sa défaite. Le "but" de Garneau, comme il l'a écrit fièrement au gouverneur anglais, lord Elgin, sera "d'exposer tout simplement leur histoire," afin "de rétablir la vérité si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes . . . de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois." A la clarté des documents, il rectifiera donc l'histoire de la conquête et des luttes politiques, afin de mettre, comme il le dit à La Fontaine, "les Canadiens en état de repousser toute insulte à cet égard," et afin "d'empreindre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter par l'avenir."

A trente-deux ans, disant adieu à la poésie qui a charmé sa jeunesse, le notaire-banquier va tenir la promesse que faisait le clerc de dix-neuf ans à ses confrères anglais dans l'étude de maître Archibald Campbell: il écrira l'histoire du Canada français.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Bientôt les lectures absorbent toutes ses heures libres; les livres s'entassent sur sa table et débordent sur les autres meubles, pendant que les feuillets de notes s'empilent un peu partout au hasard du moment. Mais Garneau a vite compris que sa présente occupation de caissier dans une banque ne lui laisse pas les loisirs nécessaires à l'exécution de son dessein. A la suite de démarches, le 27 septembre 1842, il obtient d'être nommé traducteur français adjoint de l'Assemblée législative, fonctions qui ne l'occupent que trois ou quatre mois par année. Dès lors, il est à la besogne, déchiffrant les manuscrits, scrutant les registres, fouillant les archives judiciaires, compulsant les répertoires des anciens notaires, sollicitant documents et renseignements. Les soirées, il les consacre au travail de la pensée et de la mise en oeuvre des matériaux.

Hors des visites et des promenades avec sa femme, et parfois son bambin Alfred, qui a cinq ans, il ne prend guère de distractions. Il va quelquefois causer littérature ou politique avec son ami Etienne Parent, discuter un point d'histoire avec le bibliographe Faribault, simplement bavarder sur les choses et les

## BIOGRAPHIE

gens avec son ancien patron Campbell, ou rendre visite à son ami, le Dr Blanchet, qui est aussi son médecin. Parfois il fait de courtes excursions, mais c'est pour visiter aux environs de Québec un champ de bataille, le site d'un établissement ou d'un ancien fort, ou les prétendus débris d'un vaisseau de Cartier. A part le temps des sessions, où il doit se rendre soit à Kingston, soit à Montréal, telle fut à peu près, dans sa studieuse monotonie, la vie de Garneau, rue Sainte-Angèle.

Entre temps, simple distraction de sa plume, il donne au *Canadien*, en 1842, un long article sur les voyages de Jacques Cartier. Tiré à part sous le titre : *Une page d'histoire*, l'article devient une mince plaquette d'à peine quelques feuillets, qui est le premier livre publié par Garneau.

S'il ne paraît plus sur l'estrade politique, captif qu'il est de son travail, il ne se désintéresse cependant pas des grandes ni même des petites affaires du temps. Durant l'été de 1842, il s'occupe de l'organisation de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. L'année suivante, il fait partie d'un comité de citoyens désireux d'exprimer leur regret de

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

son départ à Bagot, le premier gouverneur qui ait honnêtement reconnu la responsabilité ministérielle et le droit des Canadiens-Français de participer à l'administration du pays. En 1844, il se mêle au mouvement qui se fait afin d'obtenir le retour au pays des exilés de 1837, dans le même temps qu'il recueille des fonds pour la reconstruction du palais épiscopal. Cette même année, il sollicite et obtient, grâce à l'appui de son ami Glackmeyer, l'emploi de greffier de la ville de Québec au salaire de \$1200.

Malheureusement la besogne forcenée à laquelle il se condamne, l'épuise. A la fin de l'été de 1843, une maladie sérieuse menace sa vie, mais sous les soins de son ami, le Dr Blanchet, il revient rapidement à la santé, et reprend avec une nouvelle ardeur sa tâche de bénédictin.

Enfin l'incessant labeur porta fruit. Au mois d'août de 1845, Québec s'extasia de voir à la vitrine de la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, entre des livres de Paris, un volume in-octavo royal, à couverture grise, qui portait ce titre : *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, par François-Xavier Garneau.



## BIOGRAPHIE

Ce fut l'événement littéraire de l'année et même de la décade. L'ouvrage produisit l'effet d'une révélation. Dans un style entraînant et logique, l'histoire canadienne apparaissait pour la première fois dans toute sa gloire héroïque de croisade française et catholique au milieu des forêts du Nouveau Monde. L'exactitude des faits, l'enchaînement méthodique des événements, les relations complexes de la politique européenne et de la situation coloniale, tout cela, pour la première fois, se présentait en pleine lumière.

Bien accueilli par la majorité, l'ouvrage fut attaqué par quelques ultramontains. Attaquant ce qu'ils appellent gravement son gallicanisme, ils reprochèrent à l'auteur de prêcher la liberté de conscience et de blâmer Louis XIV d'avoir exclus les huguenots du Canada, comme aussi d'appuyer parfois l'autorité civile contre les exigences de Mgr de Laval et des jésuites. Faute de meilleurs arguments, ils le traitèrent—avec beaucoup de sérieux et de colère—de “philosophe,” de “protestant” et “d'impie,” ce qui lui fit, écrivait plaisamment Garneau lui-même, “une terrible réputation chez les marguilliers et les sacristains.” Mais,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

témoignage indéniable de son succès, la vente fut excellente. Et les intellectuels et les chefs, Parent, Morin, Chauveau, s'accordèrent à louer le talent et l'impartialité de l'écrivain.

Son premier volume à peine sorti des presses, Garneau apprit que l'Etat de New-York venait de faire copier à Paris des documents officiels concernant le régime français en Canada. Il partit aussitôt, en août, pour Albany, où l'ancien patriote et rebelle, ami de Papineau, le Dr O'Callaghan, devenu archiviste, s'empessa de lui ouvrir ses collections. A son retour, il s'occupa de mettre au point, d'après ces nouvelles sources, son deuxième volume qui parut en avril, 1846.

Peu après, il se rend à Montréal afin de rencontrer M. Papineau, rentré au Canada, l'année précédente, de son exil à Paris, pendant lequel il avait transcrit de nombreux documents et mémoires concernant la Nouvelle-France. Homme d'une culture remarquable, Papineau, qui avait le goût de l'histoire, appréciait en Garneau son "amour de la vérité historique" et son "indépendance à l'énoncer." De son côté, Garneau gardait au chef politique, malgré l'échec de 1837, une vive admiration, moins, peut-être, pour son

## BIOGRAPHIE

talent et son éloquence que pour la fermeté inébranlable de ses convictions et la haute noblesse de sa conduite.

Une mutuelle estime, née d'un culte commun de la justice et d'un même dévouement à la patrie, unissait ces deux hommes. A maintes reprises plus tard, dans sa recherche exacte des faits et des intentions, Garneau viendra discuter avec Papineau les questions politiques qui ont marqué la longue carrière du tribun. Pour le moment, ce dernier met avec empressement sa collection à la disposition de l'écrivain qui revient à Québec, tout joyeux, avec quatre volumes de pièces documentaires.

Mais une brève rechute de sa maladie retarde jusqu'en 1848 la publication du troisième et dernier volume qui s'arrête à l'année 1792. Chose curieuse, en Canada, ces deux derniers tomes paraissent au milieu d'un silence à peu près général, tandis que Paris s'en occupe. Dans la *Revue Encyclopédique*, M. Isidore Le Brun fait une étude élogieuse de l'ouvrage, félicitant l'auteur de sa "critique judicieuse," de son "impartialité" et de sa "modération." De toute façon, l'ouvrage continue à bien se vendre. Autre témoignage du

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

mérite de l'oeuvre, d'autant plus significatif que la majorité est anglaise, la Chambre vote à l'auteur, le 25 mai 1849, une somme de \$1000 pour l'aider à continuer ses travaux. Cette même année le gouverneur le nomme membre du Conseil de l'Instruction publique.

Ces consécérations du talent de l'historien s'accompagnent, selon l'habitude, d'un revirement partiel de la critique hostile. Depuis l'apparition de son troisième volume, où il a affirmé l'indissoluble solidarité, dans Québec, de la religion et de la nationalité, l'élément ultra-orthodoxe revient petit à petit de ses préventions intempestives du début.

Garneau note lui-même ce changement. Dans une lettre du 8 mai 1850, il écrit à son ami O'Callaghan. "Nos écrivains religieux ont continué de critiquer mon ouvrage; mais leurs critiques, toutes nombreuses qu'elles ont été et le sont encore, n'ont pas dépassé en général les bornes de la modération, surtout depuis l'apparition du 3e volume, où j'ai dit que les Canadiens devaient se rallier autour de leur religion, de leurs lois et de leur nationalité pour leur propre conservation."

D'ailleurs, toujours sympathique à Garneau, qu'il connaît depuis son enfance, Mgr Signay

## BIOGRAPHIE

qui est, certes, une assez bonne autorité théologique, fait un geste qui décontenance l'opposition. Reconnaisant le droit élémentaire de tout écrivain d'avoir ses opinions et sachant que l'Eglise n'a rien à craindre de la vérité, il ouvre à l'historien les archives épiscopales. Aussitôt dans leurs articles les écrivains catholiques n'hésitent plus à reproduire les passages où Garneau a signalé la grande oeuvre du clergé.

Garneau ajoute, à ce propos, avec un sourire : "Il n'y a pas jusqu'aux Jésuites que nous avons ici qui n'aient cité mon livre à l'appui de la religion dans les correspondances qu'ils ont envoyées en France et qui ont été publiées dans les journaux français. Ainsi ne désespérez pas de mon salut. Si j'ai à passer par les flammes dans l'autre monde pour cette cause, ce sera tout au plus par les flammes du purgatoire."

Dans la petite ville du temps, historien et greffier, Garneau devient un peu une sommité officielle, voire nationale. Les étrangers de marque tiennent à honneur de le rencontrer et de se renseigner auprès de lui. Deux membres de l'Académie Française en voyage au pays, Marmier, en 1848, et Ampère en

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

1851, gardent d'agréables souvenirs de ses conversations, et l'historien Rameau, qui l'a beaucoup pratiqué, reste, à son retour en France, en correspondance avec lui. De l'avoir connu, ces écrivains ont mieux compris le sens de notre passé et de notre orientation politique. Quand le commandant Belvèze visite Québec, en 1855, avec *la Capricieuse*, dont le tricolore fut le premier drapeau français arboré dans le pays depuis la conquête, il demande à connaître l'historien du Canada.

Durant les années qui suivent la publication de son dernier volume, Garneau, reprenant sa tâche inachevée, prépare les chapîtres additionnels qui continueront son ouvrage jusqu'à l'année 1840, limite qu'il lui a fixée. A Québec il a consulté avec profit les archives de l'évêché. Grâce à l'autorisation de lord Elgin, qui a lu son ouvrage avec intérêt, il peut dépouiller la correspondance officielle des gouverneurs anglais. A l'automne de 1852, la nouvelle édition, que, sur le conseil de Marmier, il a songé un moment à publier à Paris, paraît à Québec en trois volumes. Elle est favorablement accueillie à l'étranger. *La Revue des Deux Mondes* fait, avec quelques mots d'éloge,



## BIOGRAPHIE

un long résumé de l'ouvrage. Le *Correspondant* s'attache un peu étroitement à la critique des jugements de Garneau sur les questions religieuses, tandis que dans la *Quarterly Review*, de Boston, le Dr Brownson, un catholique, félicite l'auteur d'avoir écrit sans parti pris ni préjugé, avec le respect constant des principes et de la vérité.

Plus libre de son temps, Garneau se laisse élire, pour le terme de 1851-52, président de l'Institut Canadien, qui a ses salles au coin des rues Buade et du Fort. Il y vient régulièrement présider les réunions. Là il rencontre son ami, le docteur Blanchet, à qui il cause de sa petite famille, et le poète Crémazie à qui il fournit des détails d'histoire. Il y discute politique avec Aubin et Chauveau, littérature avec Fiset, et tenure seigneuriale avec J. C. Taché, mais il se contente d'écouter, quand il rencontre de Gaspé, qui porte dans sa tête l'histoire anecdotique de trois quarts de siècle.

Au milieu de ces années de repos, ses premières, quelques amis lui suggérèrent de publier les notes prises au cours de son voyage en Europe. Après quelques hésitations, il acquiesça et fit paraître en feuilleton dans

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

le *Journal* de Québec, de novembre 1854 à mai 1855, ses impressions d'Europe. A la conclusion, il les réunit en volume sous le titre: "*Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833.*"

L'ouvrage à peine broché, Garneau en fit hommage à une dizaine d'amis. Ceux-ci lurent ou relurent ces pages. Elles ne furent pas du goût de tous. Les uns en critiquèrent le style négligé, les autres, les idées républicaines de l'auteur, et presque tous s'accordèrent à lui reprocher ses paroles sévères à l'égard des anciens chefs patriotes qui avaient accepté des postes ministériels sous le gouvernement de l'Union.

C'est là une des rares occasions où Garneau s'est laissé aller à quelque violence de langage. Il ne pouvait pardonner aux meneurs de la rébellion d'avoir adhéré à l'Union "décrétée pour noyer les Canadiens, les faire disparaître." A plusieurs reprises il y revient dans sa correspondance et les accable de sa réprobation. Il annonce qu'il "se réserve d'en faire justice." Il en veut surtout à Morin, qu'il appelle un "intrigant," "acheté" par le gouvernement.

Garneau venait récemment d'être l'objet

## BIOGRAPHIE

d'une critique brutale de l'encyclopédique et pédant, Maximilien Bibaud, qui croyait ainsi défendre la gloire d'historien de son père. Ennemi du bruit et des querelles, quand aucune vérité n'était en jeu, Garneau éprouva une heure de lassitude, de pessimisme et de faiblesse : il ordonna à son imprimeur de supprimer toute l'édition du *Voyage*. Distribués par l'auteur à ses amis, une dizaine d'exemplaires seulement échappèrent à l'hécatombe. Aujourd'hui il n'en existe plus que cinq ou six. Le fait est regrettable, car, malgré ses lacunes le volume est fort intéressant et nous permet de connaître un Garneau jeune qui, sans lui, nous serait resté inconnu. On l'a depuis réédité deux fois, mais en l'abrégeant considérablement.

*L'Histoire* de Garneau stimula de façon remarquable le mouvement qui se marquait depuis quelque temps en Canada vers l'étude du passé. A Michel Bibaud appartient le mérite d'en avoir été le pionnier le plus actif. Les individus, les sociétés et le gouvernement lui-même rivalisèrent d'ardeur dans la recherche des matériaux et des manuscrits. La Société littéraire et historique de Québec et le gouvernement firent copier aux Etats-Unis

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

et au Canada d'importantes collections de documents qui révélèrent, pour ainsi dire, aux contemporains l'oeuvre du régime français en Amérique. Devant l'accumulation des pièces d'archives, Garneau se décida d'entreprendre une troisième édition de son livre afin de le mettre au point de la nouvelle documentation. Un motif secondaire l'y portait aussi qui était d'en retoucher le style et d'en reprendre certains passages. Enfin, plus complexes, mais les plus puissants de tous peut-être, d'autres sentiments l'y poussaient encore. Le jeune écrivain des débuts, enthousiaste dans ses idées, tranchant dans son style, avait souvent jugé avec la ferveur du patriotisme et l'oubli des circonstances. Maintenant que l'âge est venu, apportant le calme de l'esprit et une plus claire vision de l'ensemble, l'historien incline vers le juste milieu, vers l'indulgence pour les bonnes volontés et le respect des grandes causes. Et voici que sa plume rature les condamnations, allège les reproches, atténue les blâmes du premier texte. Des motifs religieux se mêlent aussi à cette expurgation. Sans renoncer à ses idées, il en bride, en plusieurs endroits, le dogmatisme ; il fait ici et là des coupures et va

## BIOGRAPHIE

même parfois jusqu'à la suppression totale. Et l'édition de 1859, sa dernière, se remarque moins peut-être par ses additions documentaires et ses corrections de style que par ces atténuations dans le ton et dans la pensée. Ces altérations ne sont pas toutes heureuses historiquement, ni même littérairement. L'ouvrage s'est assobi dans l'ensemble et perfectionné, sans doute, mais d'autre part il a perdu quelque chose de l'éloquente conviction et de l'ardeur vibrante qui traversaient comme un coup d'aile les deux premières éditions.\*

Garneau est maintenant dans tout l'éclat de sa réputation : cette dernière édition lui a rallié même les critiques acerbes de la première heure. Tous admettent l'activité et la probité, la haute conscience et l'élévation philosophique de l'écrivain. A Québec, il est, selon la jolie expression de Jacques Crémazie, "notre monsieur Garneau," et tout le pays l'appelle déjà l'historien national.

---

\* A ce propos, il convient de noter que, dans l'édition qu'il a publiée de l'oeuvre de son grand-père, M. Hector Garneau a rétabli, en maints endroits le texte original de la première ou de la seconde édition. De peus, il a enrichi l'ouvrage d'innombrables références, qui lui confèrent une nouvelle valeur et le mettent au courant des plus récentes recherches.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Son livre, qui connaît trois éditions en quatorze ans chez un petit peuple de 600,000 âmes, continue d'accomplir avec plein succès la double mission que lui avait fixée son auteur : faire la lumière chez les uns et créer la foi chez les autres. En premier lieu, il dissipe l'ignorance et les préjugés que la population anglaise affichait au sujet de l'histoire canadienne. En toute vérité, on peut affirmer que, depuis la publication de l'ouvrage de Garneau, les journaux anglais ont modifié le ton et la substance de leurs articles. Un contemporain, le grand orateur Joseph Howe, rend témoignage de cette influence, quand il écrit à l'historien : "Le caractère des Canadiens-Français a été grossièrement calomnié . . . et ce sera pour moi une sincère satisfaction de trouver dans votre *Histoire* de nouveaux moyens de rendre justice à vos compatriotes."

En second lieu, chez les Canadiens-Français, l'*Histoire du Canada* frappe les imaginations en même temps qu'elle remue les âmes. Sur l'élite qui pense, elle exerce une magnétique et profonde influence qui, par le journal, la tribune et le manuel, se dis-semine dans la masse du peuple, influence telle qu'on peut aller jusqu'à dire qu'elle



## BIOGRAPHIE

réenseigne la foi nationale par le rappel du passé. Cette influence, deux contemporains, un vieillard et un jeune homme, l'ont également notée aux deux extrémités de la vie.

Dans ses *Anciens Canadiens*, le septuagénaire Gaspé, dans le style oratoire de sa génération, s'exclame : "Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire ! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous, qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos !"

De son côté, voici comment l'abbé Casgrain traduit le sentiment de la jeunesse contemporaine : "Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur son sol vierge, et nous en découvrait les richesses et

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration."

Hors de son travail de greffier de la ville, Garneau continue de s'intéresser aux questions du jour. A l'occasion, il prend part à certaines campagnes d'ordre public, comme à celle de l'érection d'un monument aux vainqueurs de la bataille de Sainte-Foy. Il s'intéresse aussi à la vente des ouvrages de Lamartine, la grande admiration de sa jeunesse, vente que vient faire en Canada un des amis du poète. Son activité, cependant, diminue du fait d'une santé instable qui le force à de nombreux repos. Il consacre davantage ses loisirs à la lecture et à la conversation des quelques amis des premiers jours. Il ne cesse cependant de s'occuper d'histoire. Il continue de lire tout ce qui se publie, de compiler à l'occasion des documents et de faire, en marge de son livre, des corrections et des additions. Ce travail que rien ne presse, pourra, se dit-il, servir, un jour ou l'autre, à une édition *ne varietur*. Cet espoir à longue échéance ne devait pas se réaliser, mais ces notes ne furent pas perdues, car son fils Alfred les fit entrer dans la belle édition, la

## BIOGRAPHIE

une seconde en 1862. *Le* quatrième, qu'il publia, en 1882, de l'oeuvre paternelle.

Sa grande distraction, à cette époque, est d'aller bouquiner à la librairie de son ami Crémazie. Il y feuillette les derniers livres de Paris, ouvre un volume de Victor Hugo, s'absorbe dans une page d'Henri Martin, admire un discours de Guizot et une page de Michelet. Il va causer avec Crémazie dans l'arrière-boutique et parfois il y rencontre ses deux intimes, Etienne Parent et Pierre Chauveau.

Une heure agréable de ses soirées, c'est de lire et de critiquer avec lui les essais poétiques de son fils, dont les vers révèlent un talent affiné et nuancé. Le poète, qui vit encore dans l'historien, se plaît à retrouver dans les poèmes d'Alfred sa propre sensibilité et son goût du verbe harmonieux.

Estimé de tous, Garneau représente excellemment l'honnête homme cultivé de son époque. Avec une distinction naturelle, il garde du contact des aînés la courtoisie de l'époque française. D'une droiture extrême, il grandit son culte de la justice d'un sentiment instinctif de l'honneur. A une amabilité habituelle sous une apparence de

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

froideur, il sait allier une franchise absolue. Conciliant presque toujours, il affirme au besoin une fermeté inébranlable. Modeste au point d'en être parfois timide, et sobre de parole, il ne supporte ni le bruit ni l'étalage. La plaisanterie, même gauloise, le trouve prêt à sourire, car son esprit s'amuse à l'ironie aussi bien qu'à l'humour. Sa réserve ne l'empêche pas de se plaire dans la société de ses intimes, surtout s'il y a des femmes et de la musique. Il remarque une toilette élégante, apprécie un concert ou une pièce et il admire un paysage qui est pour lui presque toujours "un état d'âme" historique. Inutile de mentionner que ses meilleurs amis sont les livres et ses meilleurs compagnons ses quatre enfants.

Avec les années est venue la reconnaissance de son oeuvre et de son talent. Président d'honneur de l'Institut Canadien, il est élu, à différentes dates, membre d'honneur des Sociétés historiques de Québec, de Montréal, de Chicago et du Michigan. En France, l'historien Henri Martin rend hommage à son histoire. Une édition anglaise de son ouvrage, traduit par Andrew Bell, parue en 1860, s'épuise en deux ans et l'éditeur en fait imprimer

## BIOGRAPHIE

une seconde 1862. *Le Foyer Canadien* republie, en l'abrégeant, son "*Voyage en Angleterre et en France.*"

Miné par les excès de travail, Garneau est depuis longtemps un homme malade. En mai 1862, il résigne ses fonctions de membre du Conseil de l'Instruction publique. En 1864, il doit quitter son emploi de greffier, et la ville de Québec, en retour de ses services, lui fait une pension de \$1000. Au début de 1866, le mal qui l'a déjà frappé en 1843 et en 1846, le terrasse de nouveau. Après quelques jours de maladie, il succombe le samedi 3 février.

Dans tout le pays, ce fut un deuil profond. Les journaux s'encadrèrent de filets noirs et publièrent des notices biographiques élogieuses. L'impression fut considérable. Maintenant qu'il n'était plus, on s'apercevait de l'illustration qu'il avait apportée à son pays et de l'influence profonde de son livre, qui avait rendu au peuple la fierté de son passé et lui avait révélé le sens de sa destinée. Immédiatement un comité se forma pour élever un monument à l'écrivain. Le 15 septembre 1867, toute la population de Québec assistait à son dévoilement au cimetière Belmont. Sur

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

cette tombe, sans autre épitaphe que son nom, on aurait pu écrire cette phrase du *Canadien* qui représente exactement le jugement d'hier aussi bien que celui d'aujourd'hui: "Ses rivaux et ses successeurs lui disputeront la palme de l'érudition, mais c'est lui qu'on appellera toujours l'historien national."



# ANTHOLOGIE



## LES OISEAUX BLANCS

Salut, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,  
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimas ;  
Vous qui bravez le froid, bercés par les  
tempêtes,  
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

Les voyez-vous glisser en légions rapides  
Dans les plaines de l'air comme un nuage  
blanc,  
Ou le brouillard léger que le soleil avide,  
A la cime d'un mont, dissipe en se levant?

Entendez-vous leurs cris sur l'orme sans  
feuillage?  
De leur essaim pressé partent des chants  
joyeux.

Ils aiment le frimas qui ceint comme un corsage  
Les branches du cormier, qui balancent sous  
eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière  
Brille sur le crystal qui recouvre les bois,  
Le doux frémissement de leur aile légère  
Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Fuyez, petits oiseaux, dont l'épaisse feuillée  
Ne peut plus recueillir l'amour comme au  
printemps;  
Des bouleaux pour vos nids la branche est  
dépouillée,  
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs  
blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de  
neige;  
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.  
Sur la balle du grain s'agite leur cortège  
A la grange où bondit le van du villageois.

Oh ! que j'aime à les voir au sein des giboulées  
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent.  
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,  
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en  
voltigeant.

Quelle main a placé sur la branche qui plie  
De perfides réseaux pour arrêter leurs pas?  
Ah ! fuyez—mais hélas ! j'en entends un qui  
crie,  
Le cruel oiseleur va causer son trépas.

## ANTHOLOGIE

Poussant des cris plaintifs, ils fuyent dans la  
plaine ;

Mes yeux les ont suivis derrière les côteaux ;  
Mais ils avaient déjà le soir perdu leur haine,  
Et je les vis encor passer sous mes vitraux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte.  
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient  
jamais.

Ils repartent enfin ; l'aile qui les emporte  
Semble par son doux bruit augmenter mes  
regrets.

Adieux, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,  
Et de l'aile en passant effleurez les frimas.

Vous qui bravez le froid, bercés par les  
tempêtes,

Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

## LE VIEUX CHENE

Naguère, sur les bords de l'onde murmurante,  
Un vieux chêne élevait la tête dans les cieux ;  
Et de ses rameaux verts l'ombre rafraîchis-  
sante

Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces  
lieux.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Les zéphirs soupiraient le soir dans son  
feuillage,  
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image  
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur;  
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,  
Comme la nuit, sur l'eau, repose la nacelle  
Immobile du pêcheur.

Des siècles à ses pieds reposait la poussière.  
Que d'orages affreux passèrent sur son front  
Dans le cours varié de sa longue carrière!  
Que de peuples tombés sans laisser même un  
nom!

Impassible témoin de leur vaste naufrage,  
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage  
Si plein de souvenirs des âges révolus.  
Lui seul pouvait encore évoquer sous son  
ombre

L'image du passé, les fantômes sans nombre  
Des peuples qui n'étaient plus.

. . . . .

Il ne restait que toi, dernier débris des âges  
Qui surnageais encor sur l'océan des temps,  
Arbre majestueux, magnifiques feuillages  
Que les pères léguaient au respect des enfants.  
Il était encor là. De loin sa tête altière,  
Balançant lentement à la brise légère,



## ANTHOLOGIE

Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs,  
Et le soleil caché derrière les montagnes,  
En colorait le faîte, au-dessus des campagnes,  
De ses dernières lueurs.

Souvent, venaient, le soir, au frais du crépus-  
cule,

Des amants, à ses pieds, s'asseoir sur le gazon;  
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que  
module

La vague en expirant sous les pieds du buisson.  
Ils voyaient dans les cieux, couverts de som-  
bres voiles,

A travers les rameaux, s'allumer les étoiles,  
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux;  
Tandis que le hameau réuni sur la rive  
Abandonnait sa joie à l'aile fugitive  
Et folâtre des échos.

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire  
Sur d'autres jours depuis bien longtemps  
écoulés.

A leurs fils attentifs il racontait l'histoire  
De ses anciens amis par le temps emportés.  
Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,  
J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Partir subitement à l'appel du tambour.  
O plaines d'Abraham ! victoire signalée !  
Ah ! pour combien d'entr'eux cette grande  
journée  
N'eut point, hélas ! de retour !

O Chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,  
Toi dont l'ombre, autrefois, rafraîchit mes  
aïeux.

J'ai souvent entendu le souffle de zéphire  
Soupirer tendrement dans tes rameaux  
nouveaux.

Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course sublime,  
Montait, redescendait et, caché dans ta cime,  
Il enivrait les airs de chants mélodieux.  
Et dans un coin obscur de ton épais feuillage  
Il déposait son nid à l'abri de l'orage,  
Entre la terre et les cieux.

Mais depuis a passé le vent de la tempête ;  
La foudre a dispersé tes débris glorieux :  
Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête  
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.  
Il n'aperçoit plus rien dedans l'espace vide.  
Au jour de la colère, une flamme rapide

## ANTHOLOGIE

Du vieux roi des forêts avait tout effacé.  
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères ;  
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,  
C'était l'ombre du passé.

### LE COLON FRANCAIS

Si maintenant l'on compare le colon français et le colon anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, ce rapprochement donne lieu à un autre contraste. Le colon anglais était principalement dominé par l'amour de la liberté et la passion du commerce et des richesses. Tous les sacrifices en vue de ces objets, auxquels ses pensées allaient sans cesse, étaient peu de chose pour lui, car en dehors il ne voyait que ruine et abjection. Aussi, dès que les traitants de l'Acadie le croisèrent dans ses courses sur les mers, ou que les établissements de la Nouvelle-Hollande le gênèrent dans ses progrès sur terre, fit-il des efforts pour s'emparer de ces deux contrées. En Acadie, il n'y avait que quelques centaines de pêcheurs dispersés sur le bord de l'Océan. Il lui fut, par conséquent, assez facile de conquérir une province couverte de forêts. La Nouvelle-Hollande, encore

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

moins en état de se défendre que l'Acadie, faute de secours d'Europe, passa sous le joug sans faire aucune résistance. Mais, au bout de ces conquêtes, les Américains se trouvèrent face à face avec les Canadiens : les Canadiens, peuple de laboureurs, de chasseurs et de soldats ; les Canadiens, qui eussent triomphé à la fin, quoique plus pauvres, s'ils avaient été seulement la moitié aussi nombreux que leurs adversaires ! Leur vie, à la fois insouciant et agitée, soumise et indépendante, avait une teinte plus chevaleresque, plus poétique que la vie calculatrice de ces derniers. Catholiques ardents, ils n'avaient pas été jetés en Amérique par les persécutions religieuses ; royalistes zélés, ils ne demandaient pas une liberté contre laquelle peut-être ils eussent combattu. C'étaient des chercheurs d'aventures, courant après une vie nouvelle, ou des vétérans brunis par le soleil de la Hongrie, et qui avaient pris part aux victoires de Turenne et des Condé. C'étaient des soldats qui avaient vu fléchir sous le génie de Luxembourg le lion britannique et l'aigle d'Autriche. La gloire militaire était leur idole, et, fiers de marcher sous les ordres de leurs seigneurs, ils les suivaient partout au

## ANTHOLOGIE

risque de tous les périls pour mériter leur estime et leur considération. C'est ce qui faisait dire à un ancien militaire : "Je ne suis pas surpris si les Canadiens ont tant de valeur, puisque la plupart descendent d'officiers et de soldats qui sortaient d'un des plus beaux régiments de France."

L'éducation que les seigneurs et le peuple recevaient du clergé, presque seul instituteur en Canada, n'était pas faite pour éteindre cet esprit poussé jusqu'à l'enthousiasme, et qui plaisait au gouvernement par son royalisme, au clergé par son dévouement à la protection des missions catholiques. Les missionnaires appréhendaient par-dessus tout la puissance et le prosélytisme de leurs voisins protestants. Ainsi le pouvoir civil et l'autorité religieuse avaient intérêt à ce que le Canadien fût soldat. A mesure que la population augmentait, la milice par ce moyen devait y devenir de plus en plus redoutable. Le Canada était presque une colonie militaire. Dans les recensements, on comptait les armes, comme dans les rôles d'une armée.

Tels étaient nos ancêtres. Comme l'immigration, après quelques efforts, cessa presque tout à fait, et qu'il n'est venu guère plus

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

de cinq mille colons en Canada pendant toute la durée de la domination française, ce système était peut-être le meilleur dans les circonstances, pour lutter contre la force toujours croissante des colonies anglaises. Durant près d'un siècle, la puissance de celles-ci vint se briser contre cette milice aguerrie, qui ne succomba que sous le nombre, en 1760, après une dernière lutte acharnée de six années, où elle s'illustra par de nombreuses et éclatantes victoires. Encore aujourd'hui c'est à nous que la Canada doit de ne pas faire partie des Etats-Unis. Nous l'empêchons de devenir américain de mœurs, de langue et d'institutions.

## LE CATHOLICISME EN AMERIQUE

Si nous voulions marquer en peu de mots les motifs qui ont amené les Européens en Amérique, nous dirions que les Espagnols y vinrent pour chercher de l'or, les Anglais, la liberté politique et religieuse, et les Français pour y répandre les lumières de l'Evangile. Pendant longtemps la voix de la religion domina toutes les autres voix en Canada et à



## ANTHOLOGIE

Paris, quand il s'agissait du Nouveau Monde. Aussi bien le prosélytisme catholique a joué un rôle capital dans l'établissement de la Nouvelle-France. Le missionnaire marchait à côté du défricheur pour l'encourager et pour le consoler; il suivait l'explorateur et le traitant dans leurs courses périlleuses; il s'installait parmi les tribus les plus reculées afin d'y annoncer la parole de Dieu. Maintes fois on le vit tomber héroïquement sous la hache des sauvages qui avaient déclaré une guerre mortelle à ses doctrines. Son dévouement, surtout aux heures critiques de la colonie, était sans bornes.

Les Jésuites, qui excitaient chez les sociétés européennes les soupçons et la haine des peuples, lorsqu'ils prêchaient la sujétion entière aux rois, et la colère des rois, lorsqu'ils prêchaient la soumission des souverains au pape, les Jésuites remplissaient une tâche noble et sainte, dans les contrées d'outre-mer, en soutenant la lutte de l'esprit contre la matière, de la civilisation contre la barbarie. De Québec, ils se répandirent parmi toutes les peuplades que l'on trouvait dispersées depuis la baie d'Hudson jusque dans la vallée du Mississipi. Un bréviaire suspendu au cou,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

une croix à la main, ils accomplissaient, souvent au risque de leur vie, les plus rudes voyages en des terres inconnues. On leur doit la découverte de plusieurs vastes pays, avec lesquels ils formaient alliance au nom du Christ et par la vertu de la croix. Cet emblème religieux produisait sur l'esprit des indigènes, au milieu des forêts sombres et silencieuses de l'Amérique, un effet triste et touchant, qui souvent désarmait ces hommes farouches, mais sensibles aux sentiments profonds et vrais. C'est dans ces sensations, dit un auteur, que le missionnaire fondait son attrait. Les doctrines douces, enseignées par lui, contribuaient à le rapprocher davantage de ses néophytes, et à lui assurer les moyens de s'avancer, de cabane en cabane et de peuplade en peuplade, jusqu'aux nations les plus éloignées.

### CARACTÈRE DE L'ADMINISTRATION FRANCAISE

Après ce court aperçu de l'organisation intérieure, on peut dire, en résumé, que le pouvoir résidait dans le gouvernement, l'intendant et le Conseil souverain, tous les trois

## ANTHOLGOIE

nommés par le roi. Il n'y avait pas l'ombre de responsabilité au peuple. Le gouvernement politique était simple comme tous les gouvernements absolus. Aucun rouage compliqué n'en embarrassait la marche. Rien n'opposait d'obstacles sérieux aux hommes chargés de le faire fonctionner, soit qu'ils voulussent abuser de leur autorité pour satisfaire leurs passions ou leurs intérêts, soit qu'ils voulussent travailler au bien du pays. C'était enfin le plus mauvais des systèmes de gouvernement. C'était la délégation d'un pouvoir absolu, qui devait s'exercer à mille lieues du pouvoir déléguant et dans un état de société essentiellement différent de celui de la mèrepatrie. Mais l'on ne pouvait pas attendre de Louis XIV, le monarque le plus absolu de l'ancien régime, des institutions portant en elles-mêmes le moindre germe de liberté. Tandis qu'il privait la France des derniers privilèges qu'elle eût conservés jusqu'à lui, on ne devait pas supposer qu'il suivît une conduite contraire à l'égard des colonies. A la fin de son règne encore, quand il ne gouvernait plus que du fond de la chambre de Mme de Maintenon, il ordonna que le Conseil souverain changerait

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

de nom, et prendrait celui de Conseil supérieur. C'était afin d'ôter, disait-il, toute l'idée d'indépendance, en écartant jusqu'au terme de souveraineté dans un pays lointain, où les révoltes seraient si faciles à former et si difficiles à détruire.

Tant que M. de Laval et les Jésuites balancèrent le pouvoir des gouverneurs, il y eut une opposition dans le Conseil, et en conséquence deux partis. Mais, ni l'un ni l'autre n'était réellement un parti populaire, quoiqu'ils s'appuyassent tour à tour sur l'opinion publique. Lorsque le prélat eut perdu son influence à la Cour, le Conseil devint entièrement la créature des deux représentants du roi, le gouverneur et l'intendant, qui ne rencontrèrent plus d'obstacles sérieux dans l'exécution de leurs volontés ou des ordres de la métropole. Si, en de rares occasions, ce corps osa différer de ses chefs sur quelque point important, c'est, on peut le dire presque avec certitude, que ses intérêts mêmes étaient attaqués : l'oligarchie se levait alors comme le reptile sur lequel on a mis le pied.

## ANTHOLOGIE

### D'IBERVILLE A LA BAIE D'HUDSON

L'escadre fut dans le plus terrible danger. Pressés par les glaces flottantes, qui s'amoncèlaient à une grande hauteur, et s'affaissaient tout à coup avec un fracas épouvantable, deux des navires, poussés l'un contre l'autre, se choquèrent, tandis qu'un troisième était écrasé à côté d'eux, si subitement que l'équipage eut à peine le temps de se sauver. Ce ne fut que le 28 août que d'Iberville, monté sur *Le Pélican*, put entrer dans la mer libre, après avoir depuis longtemps perdu de vue ses autres vaisseaux. Il arriva seul à l'entrée de la rivière Bourbon (Nelson) devant le fort Nelson, le 4 septembre. Le lendemain matin, on aperçut, à quelques lieues sous le vent, trois voiles qui louvoyaient pour entrer dans la rade ; leur ayant fait des signaux, d'Iberville reconnut des bâtiments anglais. Ils allaient le mettre entre deux feux, le traquer, pour ainsi dire, au pied de la place qu'il était venu assiéger. C'étaient le *Hampshire*, de cinquante-deux canons, le *Daring* et l'*Hudson-Bay*, de (trente-six et trente-deux). En entrant dans la baie, ils avaient découvert dans les glaces un des navires de d'Iberville,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

et l'avaient canonné, par intervalles, pendant dix heures. Le bâtiment français, immobile, n'avait pu présenter à ses ennemis que les deux pièces de canon de son arrière. Les Anglais avaient fini par l'abandonner, le croyant près de sombrer, et ils s'étaient dirigés vers le fort Nelson, devant lequel ils trouvèrent d'Iberville.

La fuite lui était impossible. Il fallait combattre ou se rendre. Son vaisseau portait quarante-quatre canons; mais le nombre de ses hommes en état de servir était diminué en ce moment par la maladie et par l'envoi d'un détachement à terre, qu'il n'avait pas le temps de rappeler. Il paya d'audace. Lâchant ses voiles au vent, il arriva sur les Anglais. Ceux-ci venaient rangés en ligne. Ils lui crièrent: "Vous êtes d'Iberville, enfin nous vous tenons!" *Le Pélican* voulut aborder le *Hampshire*, une troupe de Canadiens était prête à sauter sur son pont; l'autre sut l'éviter, et, virant de bord, couvrit *Le Pélican* de mitraille. L'Anglais cherchait à le serrer contre un bas-fond; d'Iberville déjoua sa manœuvre. Après trois heures et demie d'une lutte acharnée, le *Hampshire* gouverne pour gagner le vent, recueille ses forces et pointe ses pièces à



## ANTHOLOGIE

couler bas. D'Iberville, qui a prévu son dessein, le prolonge vergue à vergue. Les balles, la mitraille et les boulets font un terrible ravage. *Le Pélican* redouble son feu et tire une bordée si à propos qu'enfin son fier adversaire fait encore au plus sa longueur de chemin et sombre sous voiles. Tout périt.

Déjà d'Iberville courait droit à l'*Hudson-Bay*, le plus près d'entrer dans la rivière Bourbon, et qui amena aussitôt son pavillon. Restait le *Daring* qui, ayant peu souffert dans sa voilure, prit chasse et se déroba. Cette belle victoire donna la baie d'Hudson aux Français.

D'Iberville retourna devant le fort Nelson. Dans la nuit du 6 au 7 septembre il survint une furieuse tempête, avec une neige épaisse. Malgré tout ce qu'il put faire, et il était réputé l'un des plus habiles capitaines de la marine française, il ne put sauver son vaisseau, qui, trop endommagé par le combat, fut jeté à la côte avec sa prise, vers minuit. Heureusement, c'était à l'époque de l'année où le soleil, dans cette latitude, descend à peine sous l'horizon, et où il se couche et se lève presque en même temps. La clarté permit, malgré le

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

grand nombre de blessés et de malades qu'il y avait à bord, d'éviter un affreux désastre.

Le lendemain, le calme se rétablit et l'équipage put gagner la terre. Les malades furent transportés en canots ou en radeaux au rivage, à deux lieues de distance. Une vingtaine d'hommes moururent de froid pendant cette longue opération. Comme on était resté sans vivres après le naufrage, et qu'on ignorait ce qu'étaient devenus les autres navires on résolut de donner l'assaut au fort; car "périr pour périr, disait La Potherie, commissaire de l'escadre, il vaut mieux sacrifier sa vie en soldat que de languir dans un bois où il y a déjà deux pieds de neige." Par bonheur, le reste de l'escadre arriva sur ces entrefaites. D'Iberville, se voyant secouru, abandonna sa première résolution pour ménager son monde. La place fut attaquée dans les règles. Après s'être laissé bombarder quelque temps, elle se rendit à la seule condition que la garnison serait transportée en Angleterre (12 septembre).

## ANTHOLOGIE

### LE CANADA DE 1763 A 1792

Arrêtons-nous ici pour reporter un instant nos regards en arrière. Nous voilà arrivés à la fin du XVIIIe siècle, au moment de l'introduction du régime représentatif en Canada. Depuis 1755, toutes les calamités qui peuvent frapper un peuple s'étaient réunies pour accabler les Canadiens. La guerre, la famine, les dévastations, la conquête, le despotisme militaire et civil, la privation des droits politiques, l'abolition des institutions et des lois anciennes, tous les maux enfin s'appesantirent à la fois ou successivement sur notre pays dans l'espace d'un demi-siècle. On devait croire que le peuple canadien, si jeune, si faible en nombre, disparaîtrait sous tant d'épreuves et de tempêtes et que, semblable à l'esquif qui s'engloutit dans les flots, il ne laisserait aucune trace après lui. Abandonné, oublié par la mère patrie, pour laquelle son nom est devenu peut-être un remords; connu à peine du reste des autres nations, dont il n'a pu exciter ni l'intérêt ni la sympathie, il a combattu seul toutes les tentatives faites contre son existence, et il s'est maintenu à la surprise de ses oppresseurs, vaincus et découragés. Admi-

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

nable de persévérance, de courage et de résignation, il n'a jamais un moment cessé d'espérer. Fidèle à la religion de ses pères, révéranant les lois qu'ils lui ont laissées en héritage, chérissant la langue dont l'harmonie a charmé son oreille au berceau, cette langue qu'adoptent les philosophes et les diplomates étrangers, pas un seul Canadien-Français de père et de mère n'a encore, dans le Bas-Canada, désavoué ces trois grands symboles de sa nationalité : sa langue, ses lois, sa religion.

Le changement de gouvernement, à la conquête, amena un changement radical dans le personnel des fonctionnaires publics. Le commerce tout entier tomba aussi entre les mains des vainqueurs. Les marchands et les fonctionnaires anglais, perdus au milieu de l'ancienne population, se donnèrent la main pour se soutenir. Ils concertèrent la destruction de la langue, des lois et des coutumes des Canadiens, comme le moyen le plus prompt et le plus sûr de dominer ce peuple et de l'exploiter. Ils pensaient que cela serait d'autant plus facile, qu'il était, selon eux, à cause de sa religion même, privé de tout droit politique. La proclamation de 1763 sembla d'abord favoriser leurs vues. Mais quand il fallut

## ANTHOLOGIE

l'appliquer en convoquant une assemblée représentative ; quand le parti protestant voulut insister sur l'exécution rigoureuse des lois anglaises, qui refusaient aux catholiques le droit d'être électeurs ou éligibles, le gouverneur Murray, sachant que l'Angleterre, au traité de 1763, avait reconnu la religion des Canadiens, recula devant l'idée de confier le pouvoir législatif à quatre cents aventuriers, la plupart d'un caractère équivoque. Les fonctionnaires se soumirent en silence ; le commerce, plus indépendant de l'autorité, murmura contre ce qu'il regardait comme une faiblesse. Le lien qui unissait les fonctionnaires à leurs compatriotes se relâcha ; les premiers, se conformant à la politique que leur dictaient les instructions royales, devinrent en apparence plus modérés ; et les seconds cherchèrent par leurs clameurs à en imposer à la métropole, sûrs de trouver toujours des échos, grâce à leurs relations commerciales. Mais la révolution américaine vint à son tour les éloigner du but qu'ils voulaient atteindre.

L'Acte de 1774, passé pour attacher les Canadiens à l'Empire, rétablit les lois françaises et mit ce peuple, pour ses droits politiques, sur le même pied que les Anglais.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Ceux-ci, en voyant déjà leur domination s'évanouir, y avaient apporté une résistance opiniâtre. La nouvelle constitution parut admirable aux fonctionnaires; elle mettait en effet le pouvoir entre leurs mains, car la plupart des membres du Conseil législatif remplissaient des charges publiques. Aussi furent-ils opposés à tout changement, surtout à l'établissement d'une chambre élective, qui eût restreint leur autorité, leurs privilèges et leur patronage. Les marchands, devenus leurs adversaires et d'autant plus jaloux du Conseil législatif que plusieurs Canadiens venaient d'y entrer et allaient pouvoir défendre les droits de leurs compatriotes, réclamèrent une constitution libre. Pendant longtemps ils crurent que les catholiques, ne pouvant prêter le serment du *Test*, se trouveraient naturellement exclus des Chambres en Canada, comme ils l'étaient en Angleterre. Ce ne fut qu'après un avertissement formel des intentions des ministres, qu'ils abandonnèrent leurs prétentions à cet égard, et qu'ils acceptèrent, en murmurant, la constitution de 1791 comme un pis aller. Encore essayèrent-ils, lors de la discussion de ce projet, d'obtenir le maintien du serment du *Test*, tel qu'il se



## ANTHOLOGIE

prêtait en Angleterre, l'abolition des lois françaises et des privilèges du clergé catholique, enfin la répartition de la franchise électorale de manière à donner la majorité aux protestants dans la Chambre des députés, comme ils comptaient l'avoir dans la Chambre haute, laissée au choix du roi. Ils furent battus sur tous ces points, et ils durent accepter en son entier la charte de 1791.

Cette constitution, en assurant la majorité aux Canadiens dans la Chambre représentative, réunit pour la seconde fois la population anglaise, c'est-à-dire les fonctionnaires publics et les marchands, dans une même communauté d'intérêts et de sentiments. Ils formèrent une véritable faction, à laquelle les royalistes américains chassés de leur pays, le cœur ulcéré par la défaite, prêtèrent l'énergie de la haine et des passions qui les dévoraient encore. Cette faction osa chercher à faire proscrire la langue française de la législature par la majorité même qui parlait cette langue ; elle parvint à obtenir un pouvoir despotique par une loi qui suspendit celle de l'*habeas corpus* et permit au Conseil exécutif ou à trois de ses membres d'envoyer en prison tout citoyen suspect ou accusé d'un délit

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

politique (1797). Elle eut aussi assez d'influence pour faire rejeter par l'Angleterre un bill de 1799 qui donnait au peuple le pouvoir de taxer et de contrôler la perception et l'emploi du revenu public. Elle cria à la trahison lorsqu'en 1810 la Chambre se déclara prête à charger le budget de la colonie de toutes les dépenses civiles, dont une partie était alors payée par la métropole. On verra dans la suite comment elle profita de la suspension de l'*habeas corpus* pour essayer à intimider la Chambre, en emprisonnant ses membres et en usurpant une autorité que lui refusait la loi.

Dès le début du gouvernement constitutionnel, les hommes et les partis se dessinent assez pour que l'on aperçoive leurs caractères, leurs tendances et leur esprit. Le parti anglais, voyant ses espérances déçues, se rallia au gouvernement avec beaucoup de dépit. Cependant son rôle était encore considérable : il dominait dans le Conseil législatif, dans le Conseil exécutif, dans l'administration. Le parti canadien ne régnait qu'à la Chambre d'assemblée, qui fut bientôt en opposition ouverte avec les deux autres branches de la législature et avec tous les fonctionnaires publics, qui la détestaient déjà. De là les

## ANTHOLOGIE

longs démêlés qui vont remplir nos annales. Les Canadiens se présenteront à nous sous un aspect nouveau. Intrépides et persévérants sur les champs de bataille au temps du régime français, on va les voir, sous le gouvernement anglais, montrer la même constance dans une lutte d'un autre genre, et se distinguer par leur énergie et par des talents qu'on ne leur avait pas encore connus.

Les deux hommes qui vont fixer les premiers l'attention sur le théâtre parlementaire, seront Pierre Bédard et Joseph Papineau, que la tradition nous représente comme des patriotes doués de véritables talents oratoires. Ils furent dans la législature les plus fermes défenseurs de nos droits, et les partisans les plus désintéressés et les plus fidèles de l'Angleterre, au service de laquelle le dernier s'était distingué par son zèle durant la révolution américaine. Sortis tous les deux des rangs du peuple, ils avaient reçu une éducation classique au collège de Québec. Papineau fut bientôt le principal orateur des deux Chambres. Une stature haute et imposante, une voix sonore, une éloquence véhémence et argumentative, lui donnaient une grande influence dans les assemblées publiques. Il

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

conserva jusqu'à la fin de sa vie un patriotisme pur et la confiance de ses concitoyens, qui aimaient à entourer de leur respect ce vieillard dont la tête droite et couverte d'une longue chevelure blanche, gardait encore le caractère de l'énergie et de la force.

Bédard était loin d'avoir les mêmes avantages physiques. A une figure dont les traits, fortement prononcés, étaient irréguliers et durs, il joignait un maintien peu gracieux et un extérieur très négligé. Bizarre et insouciant par caractère, il prenait peu d'intérêt à la plupart des matières qu'on discutait dans la Chambre, et, en général, il parlait négligemment; mais lorsqu'une question attirait vivement son esprit, il sortait de son indifférence avec une agitation presque fébrile. Embrasant d'un coup d'œil son sujet, il l'abordait largement, mais non sans quelque embarras. Au début, sa parole était difficile et saccadée; mais bientôt la figure énergique de l'orateur s'animait, sa voix devenait ferme et puissante; de ce moment sa phrase jaillissait avec abondance et avec éclat. Il combattait ses adversaires avec une force de logique irrésistible, et rien n'était capable d'intimider son courage ni de faire fléchir ses convictions. C'est ainsi

## ANTHOLOGIE

qu'on le verra lutter d'abord contre les prétentions extravagantes de l'oligarchie anglaise, et ensuite contre la tyrannie du gouverneur sir James Craig, dont il brava le despotisme, en se mettant au-dessus des terreurs du public, qui admirait sa fermeté sans imiter toujours son indépendance.

Tels sont les deux hommes que les Canadiens prendront pour chefs dans les premières années du régime parlementaire.

### DEFAITE DE MONTGOMERY DEVANT QUEBEC

Pour arrêter la défection, Montgomery ne vit bientôt plus d'autre moyen que la prise de Québec, et il se prépara à tenter l'escalade à la première nuit favorable. Celle du 30 au 31 décembre parut propice : elle était fort obscure, et il tombait une neige épaisse, poussée par un grand vent, dont le bruit empêchait de rien entendre de loin. Les troupes furent haranguées par leur général avant de marcher à l'assaut. Elles faisaient (environ mille hommes) effectifs. Avec de pareilles forces, Montgomery ne pouvait plus en effet réussir que par surprise ; mais déjà

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

depuis plusieurs jours, des déserteurs avertissaient le gouverneur de ses préparatifs, et tous les postes de Québec avaient redoublé de vigilance.

Montgomery divisa ses troupes en quatre corps. Le premier, composé des Canadiens conduits par Livingston, devait faire une fausse attaque vers la porte Saint-Jean, et le deuxième, sous le major Brown, inquiéter la citadelle. Pendant que la garnison, attentive aux mouvements de ces deux divisions, serait occupée à la défense de la haute ville, les deux autres corps, chargés de la véritable attaque, pénétreraient dans la basse ville, et de là dans la haute, que les Américains croyaient ouverte de ce côté. Arnold avait ordre de marcher, avec (six cents hommes) venus du faubourg Saint-Roch, aux barricades et aux batteries du Sault-au-Matelot. Montgomery s'était réservé la plus forte colonne pour enlever les barrières de Près-de-Ville, et entrer dans la place par la rue Champlain. A deux heures du matin, toutes ces troupes étaient réunies; les unes avaient mis sur leurs chapeaux de petites branches de pruche pour se reconnaître au milieu des ennemis; les autres, des écriteaux avec ces mots : "La liberté



## ANTHOLOGIE

ou la mort." Elles allèrent se placer aux différents postes qui leur étaient assignés. Montgomery descendit la côte du Foulon, et s'avança avec sa colonne, en suivant le rivage, jusqu'à l'Anse-des-Mères, où il s'arrêta pour donner le signal à toutes les colonnes de marcher à l'attaque. Il était près de quatre heures et demie du matin. Deux fusées furent lancées; et aussitôt après, les sentinelles de la ville donnèrent l'alarme. En arrivant à leur poste, les troupes chargées de défendre les ramparts du côté de la campagne essuyèrent une vive fusillade; elles y répondirent avec ardeur.

Montgomery s'était remis en marche à la tête de (trois cents hommes), qui formaient une colonne étendue. Le sentier sinueux par où elle cheminait, pratiqué entre le fleuve et un rocher perpendiculaire, était à peine assez large pour laisser passer un soldat à la fois; il était en outre embarrassé de glaçons que la marée y avait accumulés, et de la neige qui tombait. Montgomery atteignit néanmoins la première barrière de Près-de-Ville, et la franchit sans difficulté; mais il y avait à la seconde une batterie masquée de sept canons et une garde de cinquante hommes,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

sous le commandement du capitaine Chabot. Les artilleurs, rangés près de leurs pièces chargées à mitraille, attendaient, la mèche allumée, l'apparition de l'ennemi. Le général américain fut surpris en voyant ce poste si bien préparé. Il s'arrêta un instant comme pour se consulter avec ceux qui le suivaient, puis tous ensemble ils s'élancèrent vers la barricade. Lorsqu'ils n'en furent qu'à quelques pas, le capitaine Chabot commanda de faire feu. Des cris et des gémissements suivirent cette décharge terrible. Montgomery, ses deux aides de camp, plusieurs officers et soldats étaient tombés. Le colonel Donald Campbell, qui prit la conduite de la colonne, voyant la confusion et la frayeur de ses gens, sans tenter de donner l'assaut à la barrière, sans même tirer un coup de fusil, ordonna la retraite, qui fut une véritable fuite.

En ce moment, Arnold, après avoir traversé Saint-Roch et le Palais, s'avancait pour forcer la barricade élevée dans la vieille rue Sault-au-Matelot. En passant sous le rempart de la haute ville, d'où l'on faisait un feu plongeant, il eut la jambe fracassée. Le capitaine Daniel Morgan, ancien perruquier de Québec, officier plein de bravoure, vint le remplacer. Il

## ANTHOLOGIE

marcha droit à la barrière et s'en empara. Dans cette attaque il ne perdit qu'un seul homme, le Canadien qui lui servait de guide, et dont la mort l'obligea de suspendre sa marche jusqu'au jour. Le lieutenant-colonel Christopher Green et le reste de la colonne le rejoignirent au moment où une scène singulière se passait au milieu de ses soldats. Une partie des citoyens de la ville, réveillés par le bruit des tambours et des cloches, accouraient au poste du Sault-au-Matelot, où ils devaient se rassembler en cas d'attaque; ils y trouvèrent les Américains, qui leur présentèrent la main en criant: Vive la liberté! Quelques-uns s'échappèrent, les autres furent retenus prisonniers.

Dès le point du jour, la colonne ennemie occupa toutes les maisons, depuis la barrière qu'elle avait enlevée jusqu'à la seconde, qui était placée à environ deux cents pas plus loin. Une poignée de Canadiens s'était jetée en avant, et disputa le terrain avec beaucoup d'obstination. Les assaillants crièrent plusieurs fois, en nommant des citoyens de la ville: "Amis, êtes-vous là?" Arrivés près de la dernière barrière, ils dressèrent des échelles pour la franchir; mais le feu de ses défenseurs

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

devint si meurtrier qu'ils furent forcés de reculer et de se réfugier dans les maisons. Alors un milicien, nommé Charland, aussi robuste qu'intrépide, s'avança à travers les balles et tira les échelles en dedans de la barricade. Cette barrière était défendue par la compagnie du capitaine Alexandre Dumas, engagée dans ce moment avec les Américains, qui la fusillaient par les fenêtres des maisons. Dumas vit bientôt arriver pour le soutenir les Canadiens du capitaine Marcoux, des artilleurs et des fantassins anglais.

Le gouverneur Carleton, ayant appris la retraite de la colonne qui avait attaqué Près-de-Ville, et voyant par leurs manœuvres que les troupes qui avaient menacé la porte Saint-Jean et le cap aux Diamants n'avaient pas voulu faire une attaque sérieuse, réunit ses principales forces au Sault-au-Matelot. Il ordonna au capitaine Laws de sortir de la haute ville par la porte du Palais, avec deux cents hommes, de gagner la vieille rue Sault-au-Matelot et d'attaquer les ennemis en queue. Les capitaines MacDougall, Fraser et Hamilton devaient l'appuyer avec leurs compagnies. Laws entra dans une maison où plusieurs officiers américains tenaient

## ANTHOLOGIE

conseil. A sa vue ils mirent l'épée à la main; Laws leur dit qu'il était à la tête d'un gros détachement, et qu'ils seraient tous massacrés s'ils ne se rendaient pas sur-le-champ; ce qu'ils firent après s'être assurés qu'il était en effet suivi de cinq cents hommes.

Le major Nairne et le capitaine Dambourgès étaient allés avec un détachement au secours des troupes qui défendaient la basse ville. Ils résolurent de prendre l'offensive et d'attaquer les maisons occupées par l'ennemi. Aussitôt Dambourgès et les Canadiens sautèrent hors des barricades et allèrent planter les échelles contre la première de ces maisons, qui fut enlevée. Le major Nairne en fit autant de son côté. Ces deux officiers les reprirent ainsi les unes après autres. Les Américains se trouvaient alors assaillis de toutes parts. Refoulés en tête, abordés vivement en queue, cernés par des forces supérieures, ayant leur ligne de retraite coupée, ils prolongèrent en vain leur résistance: il fallut poser les armes. Toute la colonne d'Arnold se rendit prisonnière; et le gouverneur, profitant de sa victoire, fit enlever la batterie de Saint-Roch, qui n'avait pas cessé de tirer sur la ville pendant l'attaque.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Le feu avait été très vif au Sault-au-Matelot, et l'on croyait y avoir fait de grandes pertes; mais elles se trouvèrent réduites à peu de chose. Celles des Américains furent considérables en prisonniers; et la mort de Montgomery était irréparable. On trouva son corps à moitié enseveli sous la neige, avec douze autres cadavres, à une petite distance de la barrière par où il avait voulu pénétrer dans la ville. Les officiers de son armée qui étaient prisonniers, ayant reconnu son épée entre les mains d'un officier de la garnison, ne purent retenir leurs larmes. Le gouverneur le fit enterrer dans la ville avec les honneurs militaires, voulant rendre hommage à la mémoire d'un capitaine qui s'était distingué par sa modération et son humanité.

### LA BATAILLE DE SAINT-EUSTACHE

L'insurrection était vaincue sur la rive droite du Saint-Laurent. Un dernier parti, venant des États-Unis, avait été pris ou dispersé à Four-Corners, sur l'extrême frontière, près du lac Champlain. Il ne restait plus à soumettre qu'un point sur la rive gauche : Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes. Le



## ANTHOLOGIE

docteur Chénier et Amury Girod, émigré suisse établi depuis quelques années en Canada, étaient les principaux chefs du soulèvement de ce côté. Ils se saisirent des fusils et d'un canon au village des Sauvages, sur le bord du lac des Deux-Montagnes, puis se portèrent avec leurs hommes à Saint-Eustache, où ils s'emparèrent du couvent et s'y retranchèrent. Le curé, M. Paquin, M. Desève, son vicaire, Scott, membre de la Chambre d'assemblée, et Emery Ferré, parvinrent à engager les paysans qui suivaient Chénier à retourner chez eux; il ne resta qu'un jeune homme au couvent. D'autres, toutefois, venus du Grand-Brûlé et d'ailleurs, les remplacèrent, et durant plusieurs jours il y eut de quatre cents à quinze cents hommes vivant à discrétion dans le village. C'est alors qu'on apprit l'affaire de Saint-Charles et la dispersion des rebelles dans le sud. Croyant cette occasion favorable, M. Paquin invita Chénier au presbytère et le pressa de renoncer à ses dangereux projets. Tous ceux qui étaient présents, ecclésiastiques et séculiers, se joignirent au curé pour faire les mêmes instances auprès du chef rebelle, en lui mettant sous les yeux toute l'inutilité de

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

son entreprise et les funestes conséquences qu'elle devait entraîner. Ce fut en vain. Chénier prétendit que les nouvelles de Saint-Charles étaient fausses, et qu'il venait d'apprendre par un courrier que les patriotes étaient vainqueurs dans le sud; il ajouta que pour lui sa résolution était inébranlable, qu'il était décidé à mourir les armes à la main. Malgré son opiniâtreté cependant, on s'aperçut qu'il ne pouvait surmonter une profonde émotion et qu'il laissait échapper quelques larmes. N'ayant pu le dissuader, M. Paquin se vit obligé de s'éloigner et d'abandonner sa maison et l'église aux rebelles. Beaucoup de familles étaient déjà parties ou partaient à chaque instant pour les paroisses environnantes ou pour Montréal. Il y avait eu déjà des alertes, et les personnes bien informées savaient que les insurgés n'étaient pas assez nombreux pour résister aux forces qui approchaient.

En effet, sir John Colborne lui-même arrivait avec deux mille hommes, huit pièces de canon et une pièce à fusées. A l'aspect de cette colonne, d'autant plus imposante qu'elle couvrait avec ses bagages plus de deux milles de chemin, la majeure partie de ceux qui

## ANTHOLOGIE

composaient l'attroupement à Saint-Eustache abandonnèrent Chénier (14 décembre 1837). Ce chef demeura avec deux cents à deux cent cinquante hommes, qui se placèrent dans l'église, le couvent, le presbytère et les maisons voisines. Beaucoup n'avaient pas d'armes; ils s'en plaignirent à Chénier, qui leur répondit froidement: "Soyez tranquilles, il y en aura de tués parmi nous, vous prendrez leurs fusils."

Quand les troupes eurent cerné complètement le village, leur artillerie commença le feu. Les insurgés y répondirent avec vivacité tant qu'ils eurent des munitions, et firent même reculer une batterie. Après une canonnade de deux heures, les volontaires du capitaine Leclerc et deux régiments de troupes réglées s'approchèrent et ouvrirent une mousqueterie terrible; dans le moment l'ordre vint de donner l'assaut. L'incendie se déclarait dans les édifices occupés par les rebelles. Les balles et les flammes forcèrent ceux-ci de les abandonner les uns après les autres jusqu'à l'église, qui fut bientôt entourée à son tour par les troupes et par l'incendie. Chénier voulut s'y défendre encore: une mer de feu le repoussa. Il réunit alors quelques hommes, sauta avec eux par les fenêtres et chercha à se faire jour

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

au travers des troupes ; mais, atteint par une balle dans le cimetière, il tomba et expira presque aussitôt. Ce ne fut plus qu'une scène de carnage. On ne fit de quartier à personne, et le reste du village fut abandonné au pillage et aux flammes. Girod, qui s'était enfui avant le combat, se voyant sur le point d'être arrêté quelques jours après par des hommes à sa poursuite, se tua d'un coup de pistolet.

### CAUSES DE LA SURVIVANCE FRANCAISE EN CANADA

Si l'on envisage l'histoire du Canada dans son ensemble, depuis Champlain jusqu'à nos jours (1840), on voit qu'elle comprend deux phases distinctes : la domination française et la domination anglaise. L'une est marquée par les guerres contre les tribus sauvages et contre les provinces qui forment aujourd'hui les Etats-Unis ; l'autre est remplie par la lutte morale et politique des Canadiens pour conserver leur religion et leur nationalité. La différence des armes à ces deux époques nous les montre sous deux aspects différents,

## ANTHOLOGIE

mais c'est sous le dernier qu'ils nous intéressent le plus. Il y a quelque chose de touchant et de noble tout à la fois à défendre sa nationalité, héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais répudié. Jamais plus grande et plus sainte cause n'a inspiré un cœur haut placé, et n'a mérité la sympathie des esprits généreux !

Si autrefois la guerre a mis en relief la valeur des Canadiens, les débats politiques ont, depuis, fait surgir au milieu d'eux des hommes dont les talents, l'éloquence et le patriotisme sont pour nous un juste sujet d'orgueil et un motif de généreuse émulation. Les Papineau, les Bédard, les Vallières, ont, à ce titre, une place distinguée dans l'histoire comme dans notre souvenir.

Par cela même que le Canada a éprouvé de nombreuses vicissitudes, tenant à la nature de sa dépendance coloniale, les progrès n'y ont marché qu'au milieu d'obstacles, de secousses sociales, qu'augmentent aujourd'hui l'antagonisme des races en présence, les préjugés, l'ignorance, les écarts des gouvernants et, quelquefois, des gouvernés. Les auteurs de l'union des deux provinces du

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Canada, projetée en 1822 et exécutée en 1840, ont apporté en faveur de cette mesure diverses raisons spécieuses pour couvrir d'un voile une grande injustice. L'Angleterre, qui ne veut voir maintenant dans les Canadiens-Français que des colons turbulents, des étrangers mal affectionnés, a feint de prendre pour des symptômes de rébellion leur inquiétude, leur attachement à leurs institutions et à leurs usages menacés. Cette conduite prouve que ni les traités ni les actes publics les plus solennels n'ont pu l'empêcher de violer des droits d'autant plus sacrés qu'ils servaient d'égide au faible contre le fort.

Mais, quoi qu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer.

Nous sommes loin de croire que notre nationalité soit à l'abri de tout danger. Comme bien d'autres, nous avons eu nos illusions à cet égard. Mais le sort des Canadiens n'est pas plus incertain aujourd'hui qu'il l'était il y a un siècle. Nous ne comptions que soixante mille âmes en 1760, et nous sommes aujourd'hui (1859) près d'un million.

Ce qui caractérise la race française entre toutes les autres, c'est, dit un auteur, cette



## ANTHOLOGIE

force secrète de cohésion et de résistance qui maintient l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes, et la relève triomphante de tous les désastres. La vieille étourderie gauloise a survécu aux immuables théocraties de l'Egypte et de l'Asie, aux savantes combinaisons politiques des Hellènes, à la sagesse et à la discipline conquérante des Romains. Doué d'un génie moins flexible, moins confiant et plus calculateur, ce peuple antique, et toujours jeune quand retentit l'appel d'une noble pensée ou d'un grand homme, ce peuple eût disparu comme tant d'autres plus sages en apparence, et qui ont cessé d'être parce qu'ils ne comprenaient qu'un rôle, qu'un intérêt ou qu'une idée.

Tout démontre que les Français établis en Amérique ont conservé ce trait caractéristique de leurs pères, cette puissance énergique et insaisissable qui réside en eux-mêmes et qui, comme le génie, échappe à l'astuce de la politique aussi bien qu'au tranchant de l'épée. Ils se conservent, comme type, même quand tout semble annoncer leur destruction. Un noyau s'en forme-t-il au milieu de races étrangères, il se développe, en restant isolé, pour ainsi dire, au sein de ces populations avec

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

lesquelles il peut vivre, mais avec lesquelles il ne peut s'incorporer. Des Allemands, des Hollandais, des Suédois se sont établis par groupes dans les Etats-Unis, et se sont insensiblement fondus dans la masse, sans résistance, sans qu'une parole même révélât leur existence au monde. Au contraire, aux deux bouts de cette moitié du continent, deux groupes français ont pareillement pris place, et non seulement ils s'y maintiennent comme race, mais on dirait qu'un esprit d'énergie, indépendant d'eux, repousse les attaques dirigées contre leur nationalité. Leurs rangs se resserrent; la fierté du grand peuple dont ils descendent, laquelle les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre; leur nature gauloise, en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans des circonstances où d'autres perdraient toute espérance. Enfin cette force de cohésion, qui leur est propre, se développe d'autant plus que l'on veut la détruire.

Les hommes d'Etat éminents qui dirigèrent les affaires de la Grande Bretagne après la cession du Canada, en 1763, comprirent que la situation particulière des Canadiens, à

## ANTHOLOGIE

l'extrémité du continent, était un gage de leur fidélité. Nous ne pouvons qu'admirer leur sagacité dans cette occasion.

Livrés aux réflexions pénibles que leur position dut leur inspirer, après la lutte sanglante et prolongée qu'ils venaient de soutenir, où ils avaient montré tant de dévouement à la France, les Canadiens jetèrent les yeux sur l'avenir avec inquiétude. Délaissés par leurs compatriotes les plus riches et les plus éclairés, qui, en abandonnant le pays, les privèrent du secours de leur expérience ; faibles en nombre et mis un instant, pour ainsi dire, à la merci des populeuses provinces anglaises contre lesquelles ils avaient résisté pendant un siècle et demi, ils ne désespérèrent pas encore de leur situation. Ils exposèrent au nouveau gouvernement leurs vœux, en réclamant les droits garantis par les traités ; ils représentèrent avec un tact admirable que la différence même qui existait entre eux et leurs voisins, la diversité de races et d'intérêts, les attacherait plutôt à la cause de la métropole qu'à celle des autres colonies. Ils avaient deviné la révolution américaine.

Le hasard a fait découvrir, en 1843, dans les archives du secrétariat provincial à Québec,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

un de ces mémoires, écrit avec beaucoup de sens. L'auteur faisait des prédictions que les événements n'ont pas tardé à réaliser. "S'il ne subsiste pas entre le Canada et la Grande-Bretagne, disait-il, d'anciens motifs de liaison et d'intérêts, étrangers à ceux que la Nouvelle-Angleterre pourrait, dans le cas de la séparation, proposer au Canada, la Grande-Bretagne ne pourra non plus compter sur le Canada que sur la Nouvelle-Angleterre. Serait-ce un paradoxe d'ajouter que cette réunion de tout le continent de l'Amérique, formée dans un principe de franchise absolue, préparera et amènera enfin le temps où il ne restera à l'Europe de colonies en Amérique, que celles que l'Amérique voudra bien lui laisser. . . . S'il est un moyen d'empêcher, ou du moins d'éloigner cette révolution, ce ne peut être que de favoriser tout ce qui peut entretenir une diversité d'opinions, de langue, de mœurs et d'intérêts entre le Canada et la Nouvelle-Angleterre."

La Grande-Bretagne, influencée par ces raisons, qui tiraient une nouvelle force des événements qui se préparaient alors pour elle de ce côté-ci des mers, ne balançait plus entre ses préjugés et une politique dictée, si

## ANTHOLOGIE

évidemment, dans l'intérêt de l'intégrité de l'empire. Elle laissa aux Canadiens leur langue, leur religion et leurs lois dans un temps où il lui aurait été relativement facile d'abolir les unes et les autres, puisqu'elle possédait alors la moitié de toute l'Amérique. Elle eut bientôt lieu de se réjouir de ce qu'elle avait fait. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la promulgation de l'Acte de Québec (1774) que ses anciennes colonies étaient toutes en armes contre son autorité, et faisaient de vains efforts pour lui arracher le Canada.

Les Canadiens, appelés à défendre leurs institutions et leur lois, garanties par les traités et par ce même Acte de Québec, que le congrès des provinces en insurrection avait maladroitement "déclaré injuste, inconstitutionnel, très dangereux, et subversif des droits américains" se rangèrent sous le drapeau de leur nouvelle métropole, qui profita ainsi, plus tôt qu'elle ne l'avait pensé, de la sagesse de sa politique.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

### LES CANADIENS-FRANCAIS EN 1850

Nous avons donné l'histoire des émigrants français qui ont fixé les destinées de leur postérité à l'extrémité septentrionale de l'Amérique du Nord. Détachés comme quelques feuilles d'un arbre, ces émigrants ont été jetés dans un monde nouveau pour y être battus de mille orages, orages excités par l'avidité du négoce et la barbarie, orages de la décadence d'une antique monarchie et de la conquête étrangère. Pour ce dernier désastre, ils ne doivent pas en vouloir trop à leur ancienne mère patrie, car la perte de l'héroïque colonie du Canada fut une des causes de la Révolution. Et l'univers sait quelle vengeance cette nation si fière a exercée sur ceux qui avaient dirigé ses affaires, de près ou de loin, dans le gouvernement qui nous abandonna au moment du danger.

Malgré toutes les tempêtes essuyées par le Canada, quelques centaines de colons français, car nous craindrions d'exagérer en disant quelques milliers, s'étaient accrus jusqu'au nombre fort peu important en Europe de soixante-dix mille environ, à la conquête. Aujourd'hui (ils sont répandus dans tout le



## ANTHOLOGIE

Canada et aux Etats-Unis, et dépassent le chiffre de deux millions d'âmes, après un siècle et demi). Ce peuple a grandi de lui-même, sans secours étranger, dans sa foi religieuse et sa nationalité. Pendant cent cinquante ans, il a lutté contre les colonies anglaises, trente ou quarante fois plus peuplées, et son histoire nous dit comment il accomplissait son devoir sur le champ de bataille.

Quoique peu riche et peu favorisé, il a montré qu'il conserve quelque chose de la noble nation dont il tire son origine. Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les théories des philosophes ou les déclamations des rhéteurs sur les droits de l'homme, il a fondé toute sa politique sur sa propre conservation. Il était trop peu nombreux pour prétendre ouvrir une voie nouvelle aux sociétés, ou se mettre à la tête d'un mouvement quelconque à travers le monde. Il s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui, et a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères, malgré les sarcasmes de ceux qui l'entourent. C'est ainsi qu'il a gardé jusqu'à ce jour sa religion, sa langue, et un pied-à-terre à l'Angleterre dans

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

l'Amérique du Nord en 1775 et en 1812. Ce dernier résultat, alors funeste en apparence à la république des Etats-Unis, n'a pas eu pour elle les mauvaises suites qu'elle en appréhendait. Le drapeau royal anglais flottant sur la citadelle de Québec a obligé la jeune république de se conduire avec prudence, de ne marcher en avant que pas à pas, au lieu de s'élancer comme une cavale sauvage dans le désert. Au reste, ce n'est pas par le grand nombre de ceux qui le composent que l'on juge du génie d'un peuple, mais par ses qualités. Les Grecs et les Romains n'ont atteint qu'un chiffre d'âmes relativement peu élevé, et les Hindous et les Chinois se comptent aujourd'hui par centaines de millions.

Les Canadiens-Français forment un peuple de cultivateurs, dans un climat rude et sévère. Ils n'ont pas, en cette qualité, les manières élégantes et fastueuses des populations méridionales; mais ils ont de la gravité, du caractère et de la persévérance. Ils en ont donné des preuves depuis qu'ils sont en Amérique, et nous sommes convaincus que ceux qui liront leur histoire de bonne foi, reconnaîtront qu'ils se sont montrés dignes des

## ANTHOLGOIE

deux grandes nations aux destinées desquelles leur sort s'est trouvé ou se trouve encore lié.

Ils n'auraient pu être autrement sans démentir leur origine. Normands, Bretons, Tourangeaux, Poitevins, ils descendent de cette forte race qui marchait à la suite de Guillaume le Conquérant, et dont l'esprit, enraciné ensuite en Angleterre, a fait des habitants de cette petite île une des premières nations du monde ; ils viennent de cette France qui se tient à la tête de la civilisation européenne depuis la chute de l'empire romain, et qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, se fait toujours respecter ; de cette France qui, sous ses Charlemagne comme sous ses Napoléon, ose appeler toutes les nations coalisées à des combats de géants ; ils sont sortis surtout de cette Vendée normande, bretonne, angevine, dont le monde admire le dévouement sans bornes pour les objets de ses sympathies, et dont l'admirable courage a couvert de gloire le drapeau qu'elle leva au milieu de la Révolution française.

Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

des nouveautés sociales et politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories : ils peuvent se donner toute liberté dans leurs orbites spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement. Nous trouverons dans l'histoire de notre métropole elle-même de bons exemples à suivre. Si l'Angleterre est grande aujourd'hui, elle a eu de terribles tempêtes à essuyer, la conquête étrangère à maîtriser, des guerres religieuses à éteindre et bien d'autres traverses. Sans vouloir prétendre à si haute destinée, notre sagesse et notre ferme union adouciront beaucoup nos difficultés, et, en excitant leur intérêt, rendront notre cause plus sainte aux yeux des nations.

### LA STATUE DE GEORGE III

On pénètre du Stand dans la cour de l'édifice par trois grandes portes de fer à jour. On trouve dans cette cour une belle statue en bronze de George III, élevée sur un piédestal garni de bas-reliefs représentant un vaisseau

## ANTHOLOGIE

romain, un lion couchant et une image figurée de l'océan appuyée sur son urne. Ce groupe est un des plus beaux ouvrages de Bacon.

Je dois avouer qu'en voyant une statue élevée à un monarque d'un esprit fort médiocre, qu'il acheva de perdre sur la fin de ses jours, le prestige de ces sortes de monuments tomba considérablement dans mon esprit, et je fus dès ce moment fort en garde contre les statues royales. Mais les partisans les plus entêtés du système responsable prétendent que les têtes couronnées sont en Angleterre des mythes sociaux qui représentent un principe, des personnifications de la nation qui emploie d'autres organes pour penser et pour agir, et qu'ainsi, s'il est un homme dans l'empire qui n'ait pas besoin d'esprit, c'est son chef.

## LA CITE DE LONDRES

J'avais parcouru dans la journée le quartier des banquiers et du commerce, c'est-à-dire le théâtre où reposent les fondements les plus solides de la puissance et de la richesse de l'Angleterre. J'avais vu des marchands qui font des affaires pour des millions avec autant

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

de facilité et de sang-froid que pour quelques centaines de louis. J'avais admiré des monuments auxquels se rattachent des souvenirs glorieux dans un genre qui prouve combien l'industrie peut élever une nation. Quand l'on songe à l'énormité des affaires qui se transigent dans la cité de Londres, à l'étendue de leurs ramifications dans toutes les parties du globe, à l'habileté, à la prudence, à la tranquillité avec laquelle ces affaires se nouent et se dénouent sans cesse, on doit certainement admirer le génie de ces fiers marchands, qui font la loi à tant de millions d'hommes par un échange de choses qui sont devenues indispensables à la vie, et dont eux seuls ont le secret et le monopole. Tout leur système consiste à satisfaire les besoins des peuples à aussi bon marché que possible, et à empêcher que d'autres puissent leur faire une concurrence dangereuse. Jusqu'à quand pourront-ils le maintenir? On l'ignore, mais toujours est-il certain que l'audace d'un pareil système et l'habileté consommée avec laquelle il a été conduit jusqu'à présent, leur ont acquis de titres qui ne pourront être méconnus de la postérité.



## ANTHOLOGIE

### L'ARISTOCRATIE ANGLAISE

Je voyais devant moi une royauté, une aristocratie et une plèbe dont les fortes racines remontaient à l'origine de la nation. L'aristocratie était puissante et considérée, le peuple nombreux et soumis, le roi regardé comme essentiel au maintien des boulevards qui servent de protection à ces deux grandes et seules divisions de la nation.

L'aristocratie, par ses souvenirs historiques et ses richesses, exerce un empire immense sur les idées, ou plutôt elle se considère et elle est presque considérée par le peuple comme une puissance qui ne pourrait être renversée que par le renversement de la nation elle-même. Elle est d'ailleurs si sage et si éclairée qu'elle ne s'expose jamais inutilement. Elle connaît la fragilité des choses humaines; elle sait que tout passe avec le temps. Elle ne s'oppose donc point aux progrès des choses et des idées. Elle s'étudie seulement à y prendre part de manière à faire rejaillir sur elle-même la plus grande partie de l'illustration personnelle qui en résulte; elle vote dans la législature pour les améliorations en toute chose, et ouvre ses rangs avec habileté au

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

guerrier, au savant, au marchand heureux qui se distinguent, connaissant l'influence profonde qu'exercent sur les masses la bravoure, le génie et l'éclat moins noble, si l'on veut, mais non moins réel, de l'or. Elle renouvelle par là sa force et son prestige. Enfin, en consentant à discuter dans le parlement toutes les questions qu'on y traite avec les mandataires du peuple, et en s'y soumettant comme lui lorsqu'elles ont été adoptées par les deux parties et sanctionnées par l'arbitre suprême, le roi, elle ne semble plus qu'exercer un droit naturel. On oublie que c'est une petite classe d'hommes qui a le privilège de balancer la volonté générale, et que c'est le peuple lui-même qui entretient à la sueur de son front la source des richesses colossales qui la rendent si fière et si brillante dans ses domaines.

Sa soumission aux décrets du parlement et son respect pour la liberté de la parole sur la place publique, où souvent elle fait entendre la sienne au milieu des tribuns du peuple, font oublier son orgueil et son exclusion au foyer domestique de ses châteaux. Hors de la tribune, il n'y a plus en effet d'alliance et de communication entre la noblesse et la roture. Le rempart du moyen-âge semble

## ANTHOLOGIE

encore subsister dans toute sa force pour diviser les deux classes ; mais le sens calculateur du peuple anglais ferme les yeux sur cette faiblesse humaine.

### LIBERTE DES IDEES

Ces différentes publications journalières, hebdomadaires, mensuelles, trimestrielles, occupent une foule de rédacteurs, collaborateurs, correspondants, voyageurs, traducteurs, artistes, graveurs, correcteurs d'épreuves, imprimeurs dont la liste ne finit point. Je ne me rappelle plus le chiffre des hommes de toutes sortes employés au *Times*, depuis le premier rédacteur jusqu'à ceux qui distribuent ce journal aux abonnés. Le nombre en est considérable. Toutes les opinions, tous les partis, les absolutistes, les tories, les conservateurs, les protectionistes, les whigs, les radicaux, les républicains, les démocrates, les jacobins, les économistes, les socialistes, les *high churchmen*, les *low churchmen*, les presbytériens, les weslyens, réformés ou non, les indépendants, les unitériens, les juifs, les déistes, les panthéistes, les athées, ont leurs organes pour défendre leurs systèmes. On

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

pourrait croire que cette liberté laissée à toutes les idées, même à celles qui paraissent les plus dangereuses, met la société sans cesse en danger, et pourtant c'est le contraire qui arrive. En effet, chaque opposition en rencontre une autre, et la multitude des conflits éloignent les hommes de lutte du seul point où leurs coups pourraient nuire à la société. Plus tard l'expérience, le jugement, les conséquences font rejeter les idées fausses ou dangereuses et choisir celles qui sont les plus avantageuses pour tout le monde. Le grand avantage de ce système, c'est de combattre l'ambition par l'ambition, l'égoïsme par l'égoïsme, la vanité par la vanité, en un mot les passions par les passions. Les passions épuisées, la raison, la vérité surnagent et reprennent leur empire.

Tel est le résultat qu'on ne tarde pas de voir dans la marche du gouvernement anglais. Sans cela on ne saurait comment expliquer la stabilité d'une aristocratie et d'une royauté au sein de l'agitation des éléments démocratiques, et la tranquillité au milieu de la diversité et de la jalousie excessive des rangs.

## ANTHOLOGIE

### ARTHUR ROEBUCK

M. Roebuck était un petit homme fort actif, plein de talents, qui faisait son chemin en dépit presque de la fortune. Il avait reçu une partie de son éducation en Canada, où sa mère, devenue veuve et qui s'était remariée avec un fonctionnaire public, avait passé avec son mari. M. Roebuck, qui avait pris la profession d'avocat, s'établit à Londres. Il se mit à écrire dans les journaux et dans les revues. Son talent d'écrivain attira l'attention des libéraux sur lui. Il était aussi bon orateur qu'écrivain. Il fit sensation dans les assemblées publiques et fut reconnu pour un homme infatigable qui serait d'un grand service à son parti. On le fit élire à Bath qu'il représente encore, je crois, dans le parlement. Il va sans dire qu'il était l'ami des libéraux du Canada et de la chambre d'assemblée. Il fut prié de plaider leur cause en parlement chaque fois que l'occasion s'en présenterait; et il s'acquittait de sa mission avec autant de zèle que d'habileté.

La première fois que je le vis, il entra à pas précipités chez M. Viger, avec un tas de papiers sous le bras. Il s'assaya un instant,

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

resta debout plus longtemps, et l'expression de sa figure faisait connaître sa pensée avant l'expression des paroles. Je le vis ensuite plusieurs fois, toujours pressé, toujours chargé de papiers et toujours doué de cette rapidité d'esprit et de cette abondance d'idées qui le distinguent. M. Roebuck est devenu l'un des principaux orateurs sur le grand théâtre parlementaire, jouant aujourd'hui un grand rôle dans la question d'Orient. J'étais fier que cette jeune plante se fut développée au soleil du Canada.

## WILLIAM LYON MACKENZIE

M. McKenzie député par une partie de la population du Haut-Canada, venait se plaindre à la Métropole des imperfections du gouvernement de cette province. Le système administratif des colonies était comme le vaisseau qui fait eau de toute part. Tout le monde jetait les hauts cris. De partout l'Angleterre recevait des plaintes amères contre ses agents et contre l'organisation qu'elle persistait à maintenir dans ses possessions d'outre-mer.

M. McKenzie était membre de la législature alors comme aujourd'hui, et rédacteur



## ANTHOLOGIE

d'un journal fort incommode pour le pouvoir. C'est un homme actif et persévérant, se délectant dans le conflit des partis jusqu'à Navy-Island, et ne s'épargnant lui-même en rien pour faire triompher ses idées. Il ramasse tout ce qui peut faire mal à ses adversaires, sans rien oublier. Il tient un livre ouvert où tout ce qu'ils ont dit et fait depuis qu'ils sont sur la scène, est scrupuleusement enregistré sous forme de discours, d'extraits de gazette, de documents parlementaires, et Dieu sait quelle uniformité règne dans la vie politique et parlementaire d'une foule d'hommes publics. M. McKenzie est très expert dans l'usage des armes que ces contradictions lui donnent sans cesse; mais sa vie publique à lui-même jusqu'à ce moment, semble prouver qu'il est plus fait pour l'attaque que pour la défense, et que le sang celtique bouillonne avec trop de force dans ses veines, pour lui permettre de remplir un rôle plus méditatif et plus tranquille. Malgré les reproches qu'on peut lui adresser sur son imprudente ardeur et l'exagération de ses idées, il faut reconnaître toutefois sa consistance et son indépendance; car il est difficile de croire qu'il n'aurait pas pu, comme tant

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

d'autres, retirer de sa popularité et du système responsable, ces avantages personnels qui ont tant contribué à faire accueillir partout l'Union des Deux Canadas.

M. McKenzie s'était mis de son côté à démontrer aux ministres les funestes écarts du gouvernement colonial, sans pouvoir réussir, plus que M. Viger, à faire sortir en apparence la Métropole de la route où elle se fourvoyait de plus en plus.

## ANTHOLOGIE

### QUELQUES PENSEES

Les Canadiens sortaient d'une nation trop glorieuse et trop fière pour consentir jamais à abandonner la langue de leurs aïeux (Histoire, II, p. 454.)

Une liberté qui doit anéantir notre nationalité est plus triste qu'un régime monarchique qui peut la laisser subsister. (Histoire, II, p. 392.)

Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions : ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement. (Histoire, II, p. 718.)

Les principes survivent à ceux qui en abusent. (Histoire, I, p. 347.)

(La France) se trouvait entraînée ainsi malgré elle dans une guerre qui fut la seule juste peut-être de toute celles entreprises par Louis XIV, et néanmoins la seule funeste de son long et glorieux règne. (Histoire, I, p. 449.)

Quoi qu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer. (Histoire, I, p. xlix.)

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Le premier voeu des Canadiens était de conserver leurs usages et leur nationalité : ils ne pouvaient désirer l'annexion aux Etats-Unis, car l'annexion serait le sacrifice de ces deux choses qui leur sont si chères. (Histoire, II, p. 661-2).

On a beau dire, les grandes images agrandissent l'esprit de l'homme, et en agrandissant son esprit elles agrandissent sa destinée. (Voyage, p. 237.)

Il n'y a aucun fondement à faire sur un gouvernement basé sur la volonté populaire. (Histoire, II, p. 392.)

Parce que Louis XIV faisait trembler l'Europe, il fallait que les habitants de l'Amérique se battissent ensemble. (Histoire, I, p. 367.)

L'Acte d'union, sanctionnée par la reine le 23 juillet (1840), mit fin à la constitution de 1791, faite surtout pour soustraire la population anglaise du Haut-Canada à la domination des Canadiens-Français, et révoquée en 1840 pour placer ceux-ci sous la domination de la population anglaise, qui devenait chaque jour plus nombreuse par suite de l'immigration. (Histoire, II, p. 709.)

## ANTHOLOGIE

La gratitude n'a jamais fait de mal à personne. (Voyage, p. 182.)

La véritable science, dans une haute civilisation, rapproche les hommes et les rangs. (Voyage, p. 181.)

Le faible doit avoir deux fois raison avant de réclamer un droit en politique. (Lettre à Lord Elgin, 19 mai 1849. Citée par Casgrain : *Un Contemporain*. F. X. Garneau, pp. 78-9.)

Au surplus, je puis parler avec une parfaite indépendance. Je ne dois de reconnaissance spéciale ni au gouvernement ni à qui que ce soit, et je n'ai pris aucune part aux événements publics ; ce qui me laisse dans la plus grande liberté de parler des hommes et des choses comme un historien éclairé, indépendant et véridique. (Lettre à Lafontaine. 17 sept. 1850. Citée par Casgrain : *Un Contemporain*. F. X. Garneau, p. 90.)





## CRITIQUE



# CRITIQUE

## LE POÈTE



INSI que nombre d'écrivains, Garneau s'orienta d'abord vers la poésie. Sa vocation lui vint spontanément de la ferveur de sa jeunesse. Chez ce timide qui recherchait la solitude de sa pensée, elle s'alimentait d'une sensibilité comprimée et d'un amour inné de la nature. Chose plus rare, elle s'augmentait, dans cet esprit logique, d'un fonds de rêve et d'enthousiasme. A ces dispositions premières, se surajouta, par la fréquentation des maîtres, le goût de l'image et du verbe harmonieux.

Malheureusement, il lui manqua l'ambiance propice aux éclosions. Dans sa petite ville, les rares poèmes du cru qui se risquaient aux pages de l'unique journal de langue française attestaient une profonde indigence poétique, que soulignaient encore leur pauvreté verbale et leur gaucherie prosodique. Quant aux pièces reproduites des auteurs français, assez

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

curieusement, on semblait s'appliquer à les choisir chez les plus insipides poétereaux passés et présents. Enfin Garneau prit contact par Boileau avec la poésie du livre. Il se forma sous l'étroite et desséchante discipline de cet inquisiteur littéraire à l'heure même où, brisant les entraves d'un classicisme rachitique, la poésie française écoutait battre son cœur et retrouvait la nature au bord du "Lac" de Lamartine, pendant que Victor Hugo, "enfant de génie," éblouissait l'esprit par l'étincellement du verbe et la variété des rythmes.

Autodidacte, privé des directions du professeur et du contact des condisciples, Garneau dut, pour ses lectures, choisir au hasard des oeuvres, plus ou moins classiques, qui paraissaient dans les bibliothèques de protecteurs bienveillants. Après les auteurs du grand siècle,—Québec retardant de vingt cinq ans sur Paris,—Garneau pratiqua quelque peu les pseudo-classiques, tels que Delille, Raynouard et Fontanes. Dans cette littérature de l'Empire, grêle et maigre, il retrouva, davantage refroidi et banalisé, le vieux lyrisme de Boileau. Enfin s'exerça sur lui une autre influence, celle des Anglais, notamment de

## CRITIQUE

Milton, de Shakespeare, de Prior et de Byron, influence qui l'ancra davantage dans la mythologie et la rhétorique chères aux Nordiques.

Son seul poème de cette époque, son *Dithyrambe*, réflète parfaitement, pour la joie des Taines canadiens, le milieu et le moment de sa production. Il est dans la manière de Delille sans la manière. Banalité de l'idée, prolixité des mots, indigence du style, inharmonie du vers, procédés conventionnels et emphase de ton, sommairement : nullité générale.

Par bonheur, son voyage en France, le tirant de l'atmosphère débilite de sa province, lui révéla la véritable poésie. De Quesnel à Lamartine,—le rapprochement de ces noms voisine le sacrilège,—il passait du néant au chef d'oeuvre. L'auteur des *Méditations poétiques* devint sa grande admiration. Il lut tout ce qui tombait de sa plume. Il admirait surtout en son oeuvre ce qu'il appelle son "coloris poétique," c'est-à-dire sa sensibilité spontanée et sincère. Après Lamartine, sa préférence semble s'être partagée entre Casimir Delavigne et Béranger. Mais Garneau vint peut-être en France un peu tard, il y séjourna trop peu et retomba trop tôt dans

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

un milieu difficile où la langue et l'idée, coupées de leur source spirituelle, se contaminaient et s'étiolaient au contact d'une langue étrangère. Malgré sa brièveté, cependant, l'influence de ce voyage fut profonde. Elle le fut à ce point qu'au lieu de continuer d'aligner, comme ses prédécesseurs du Parnasse canadien, de pitoyables hexamètres, témoin son *Dithyrambe*,—ce qu'il aurait inévitablement fait, s'il fût resté en Canada,—Garneau écrivit, dès 1831, quelques élégies où circule, en de bons alexandrins, un réel souffle poétique.

Telle fut la formation littéraire de Garneau, qui pendant dix ans demeura fidèle à la muse. Toutefois, son oeuvre en vers reste peu considérable : il a laissé en tout une vingtaine de pièces, qui parurent dans les journaux et les anthologies du temps et ne furent jamais mises en volume par l'auteur. Une si mince production—d'une valeur toute relative—justifierait à peine le critique de s'y attarder, si elle ne marquait une époque dans la poésie canadienne et n'avait exercé sur les contemporains une influence considérable, fort en disproportion de son volume et de son mérite absolu.



## CRITIQUE

Commençant d'écrire après 1830, Garneau débuta naturellement par le poème personnel, mais il ne persévéra guère dans ce genre, étranger à son âme timide et discrète. Il révéla bientôt une préférence pour le poème d'inspiration patriotique : *Châteauguay*, *Au Canada*, *Les Exilés*, où ses préoccupations de citoyen, semées de réminiscences historiques, se donnaient libre cours. Mais il trouva ses plus heureuses inspirations dans les poèmes de genre, tels que *Les Oiseaux blancs*, *L'Hiver*, et *Le Vieux Chêne*.

La meilleure pièce de Garneau n'est pas loin d'être la première qu'il écrivit sous l'influence de son stage européen, *Le Voyageur*, dont voici le début :

Le murmure des flots qui blanchissent ces bords,  
Et la brise du soir cadencant ses accords,  
La douteuse clarté de l'astre du silence,  
Effleurant les côteaux, les bois, la mer immense,  
Tout réveille dans moi de pieux souvenirs,  
Et mon âme en planant s'enivre de désirs.

A côté du ton et de l'inspiration nettement lamartinienne, ces vers attestent aussi quelque chose de la facture et du style classique à la Delille. N'empêche que ces lignes d'un rythme euphonique ont du nombre et coulent

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

avec aisance. Quel heureux progrès ils indiquent sur la mauvaise prose rimée qui faisait figure de poésie au Canada vers 1830.

Quand il s'applique, le poète, on le voit, harmonise la strophe avec assez de succès. Il peut aussi introduire dans le vers le relief vivant de l'image qui forme tableau, comme dans le distique suivant :

Déjà je vois au loin venir sur la colline,  
Mon père aux cheveux blancs que la vieillesse incline.

Avec le même bonheur, il notera le détail qui situe l'objet et particularise le moment :

Dans les arbres touffus, autour du vieux château,  
Dont l'image en tremblant se dessine sur l'eau.

A plusieurs reprises, entre autres dans *Louise*, *Les Oiseaux blancs*, *L'Hiver*, Garneau a tenté de peindre la nature canadienne. En général, on ne pourrait dire qu'il ait réussi. Il n'a su ni bien saisir ni bien rendre le caractère propre du paysage laurentien. Il manque à ses vers le mot qui peint ou qui évoque. Trop facilement il se contente de l'expression banale ou livresque, dont il a sans doute pris l'habitude dans les poétereaux du début du siècle. Voici, pris au hasard, quelques exemples de

## CRITIQUE

ces vers médiocres qu'il a par trop souvent alignés dans ses poèmes. Le premier se trouve dans *Au Canada*:

Ton ciel est pur et beau; tes montagnes sublimes  
Elancent dans les airs leurs verdoyantes cimes.

. . . . .

A grands traits la nature a, d'une main hardie,  
Tracé tous ces tableaux, oeuvres de son génie.

Le second dans *Les Exilés*:

Avec leur grand silence, où sont ces nuits si belles,  
Dont l'astre au loin embrasse les frimas,  
Tandis que mille feux, brillantes étincelles,  
Lui font cortège en marchant sur ses pas?

Et cet autre dans *Louise*:

Vois-tu là-bas au pied des riantes collines,  
Près des flots azurés, éparses des ruines?

Dans *L'Hiver*, cependant, il a réussi à légèrement teinter son vers d'une certaine couleur locale. Les strophes suivantes, notamment la dernière, quoique trainant des clichés, offrent quelques détails réalistes bien observés.

Les flots ont disparu; partout la terre blanche  
Entoure les sombres forêts;  
Du sapin vers le sol bas s'incline la branche,  
Que chargent des frimas épais.

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,  
Bourdonne l'érable des monts.  
Les airs sont obscurcis par la neige légère,  
Qui glisse et monte en tourbillons :

Et le toit crie, et puis dans la fenêtre  
Le grésil vient sans cesse pétiller :  
Mais le vent tombe et sur le toit champêtre  
L'astre des nuits se lève et va briller.

Garneau travaillait lentement. Son vers naissait mêlé à la gangue. Aussi les pièces qu'il n'a pas remises sur le métier se présentent plutôt embrouillées d'idée et gauches de forme et s'entachent fortement de prosaïsme. On peut en juger par cette seule strophe de *L'Etranger*, mauvaise imitation de Béranger :

Depuis l'aurore, assis sur le rivage.  
En vain, j'attends, l'esquif ne revient pas.  
Courez, vents frais, volez sur son passage,  
De ma patrie, il laisse les climats.  
Mais déjà de la nuit le voile sombre  
Cache à mes yeux les rives et les flots,  
Pauvre étranger, attendre encore dans l'ombre,  
A vos ennuis, apportez du repos.

Garneau s'est parfois aventuré au delà du poème de genre. Ainsi dans *Le Rêve du Soldat*, entre autres, il s'est haussé jusqu'à l'ode héroïque à la manière de Victor Hugo. Avec des faiblesses évidentes, sa strophe se déroule cependant avec une certaine ampleur,

## CRITIQUE

un mouvement et une force appréciables. Pour le faire constater, il suffira d'en citer quelques vers :

Ils passaient, ces héros tout couverts de poussière,  
Les yeux étincelants, la démarche guerrière,  
Comme ils l'avaient dans les combats.  
Et les chevaux, serrés en colonnes volantes,  
Secouant dans les airs leurs narines brûlantes,  
Faisaient gronder l'arc sous leurs pas.  
Comme aux jours de la république,  
De loin la phalange héroïque  
Venait passer devant ses yeux;  
Et le vieux soldat de l'empire,  
Emu, troublé jusqu'au délire,  
Tendait ses bras tremblants vers eux.

Le poète a rarement atteint à cette perfection approximative. Cependant à mesure qu'il se mûrit dans le métier, on constate que son vers gagne en profondeur, en même temps que le style s'enrichit et que la facture se perfectionne. On sent que la lecture des maîtres contemporains, de Lamartine en particulier, exerce sur lui l'heureuse influence de le débarrasser du fatras pseudo-classique et qu'il s'oriente lentement, mais sûrement, vers une forme plus facile, plus libre, qui se nuance parfois d'un léger coloris et s'élève parfois aussi jusqu'à l'image créatrice du symbole. En voici un exemple tiré du *Vieux Chêne*, une de ses meilleures pièces :

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

Mais depuis a passé le vent de la tempête.  
La foudre a dispersé tes débris glorieux :  
Le hameau cherche en vain ta vénérable tête,  
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.  
Il n'aperçoit plus rien dedans l'espace vide,  
Au jour de la colère, une flamme rapide,  
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.  
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères,  
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,  
C'était l'ombre du passé.

Il convient de le confesser, ces vers et ces strophes ne doivent pas faire illusion. Ils ne donnent pas une idée absolument exacte de ses poèmes. Triés sur le volet, ils ne représentent que le meilleur du meilleur Garneau. Peu de pièces se maintiennent tout entières à la hauteur, même relative, des passages cités et quelques-unes sont d'une franche médiocrité. La lecture de tout un poème laisse, la plupart du temps, paraître des indigences et des faiblesses. Il faut bien l'avouer, malgré le voyage à Paris et son influence réelle, Garneau n'a pu s'évader de son milieu. Il en a hérité un vocabulaire appauvri par la conquête et par l'isolement. Il en a reçu une formation qui le rattache à l'école des "attardés du dix-huitième siècle." Quoique fidèle suivant des romantiques par le choix et le traitement des sujets, il

## CRITIQUE

appartient à l'école de leurs devanciers par le style conventionnel et le bagage mythologique. Comme cette école aussi, Garneau fait preuve d'une abondance qui dégénère en proximité confuse. Trop souvent la vérité du sentiment et la couleur de l'image se perdent dans le lieu commun et le cliché qui s'accompagnent d'épithètes fades et vieilles. En dépit de strophes heureuses, de passages assez bien frappés, son vers manque surtout de richesse verbale et de souplesse, de coloris et de mouvement.

Et cependant, après avoir dit tout cela, et il fallait le dire, il reste que la production de Garneau n'est pas dénuée d'un certain mérite. Mais on apprécie davantage son oeuvre, quand on la replace dans le cadre de son époque. De la comparaison qui s'établit, elle prend une valeur nouvelle. Avec les vers puérils de Quesnel et les alexandrins informes de Bibaud, on se trouve en pleine période primitive d'une littérature qui balbutie ses premières syllabes. Avec Garneau, notre premier poète dont les pièces supportent la lecture, autrement qu'à titre documentaire, le vers commence réellement à parler et s'élève à l'horizon de la poésie, en même temps que pénètrent



## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

dans la strophe l'euphonie des vocables et l'harmonie du rythme. Sur le fond terne et monotone de notre ciel littéraire, il sut esquisser quelques vagues teintes, créer quelques jolies images, et faire chanter quelques vers d'artisan modeste et consciencieux.

De plus, écartant les thèmes conventionnels, legs d'un autre siècle, qui servaient de leit-motive aux rimailleurs des origines, mettant au rancart les épîtres et les odes, les satires et les fables, disciple fidèle du romantisme, il puise son inspiration principale dans la nature et l'histoire canadiennes. Par son exemple, il révéla quelle source de poésie vivante et de beauté artistique s'offrait à celui qui savait regarder nos paysages, comme à celui qui savait comprendre notre passé.

A ce poète, qui ne mania la strophe que dix ans, appartient ce double mérite d'avoir introduit la poésie et l'art dans le vers, et la nature et l'histoire dans la prosodie canadienne. Cette gloire, car c'en est une, ne sera pas enlevée à celui qui fut le précurseur de Crémazie.

## CRITIQUE

### LE PROSATEUR

#### VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

A trente-deux ans, du jour où il s'assigne sa mission historique, Garneau laisse inexorablement tomber sa plume de poète pour ne plus la reprendre. Dès ce moment il se limite au "mâle outil de la prose" et devient, presque à la lettre, l'homme d'un seul livre. De fait, à part son petit volume, "*Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*," il n'écrira qu'un livre, l'*Histoire du Canada*.

Toutefois, avant d'en faire la critique, il vaut peut-être mieux, afin de n'avoir pas à s'en distraire plus tard, consacrer immédiatement quelques lignes au "*Voyage en Angleterre et en France*." Car, si dans l'ordre de publication, l'*Histoire* a précédé le *Voyage*, chronologiquement ce dernier se place le premier, dans l'ordre de rédaction aussi bien que dans celui des faits.

C'est de vingt-deux à vingt-quatre ans que Garneau séjourna en Europe. L'esprit bourré de lectures historiques, il y débarqua plein d'enthousiasme à la pensée de prendre contact avec l'âme du passé et de pénétrer dans

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

ces palais et ces châteaux, Louvre et Whitehall, Versailles et Windsor, peuplés du souvenir des grands hommes, rois et chevaliers, ministres et généraux, tous vivants dans sa mémoire.

Touriste consciencieux autant que renseigné, il promena, histoire en tête et guide en main, son inlassable curiosité dans les monuments, les églises, les parcs, les musées et les bibliothèques. Désireux de tout voir, il ne négligea aucun point d'intérêt, mais plus pressé encore d'apprendre, il s'informa de toutes choses : politique, finances, commerce, littérature et beaux arts. Et chaque soir, il notait ce qu'il avait vu et appris dans la journée.

Ces notes de voyageur intelligent et sérieux ont servi à Garneau, vingt ans plus tard, à rédiger le récit de ses pérégrinations. Ainsi, ce que nous offre son livre, ce sont les impressions d'un jeune homme, réunies, revues et remaniées par un esprit mûr.

Naturellement, dans cette narration, il est fort difficile, le plus souvent impossible, de distinguer la part de chaque âge, jeunesse ou maturité. De ce fait, le texte perd quelque peu de son exactitude de document psychologique. Intéressante sous la plume d'un

## CRITIQUE

jeune homme, la même réflexion, semble puérile chez un homme de quarante ans, sans compter qu'à vingt ans d'intervalle une pensée neuve devient un truisme, et une remarque pertinente, une lapalissade. Toutefois cette imprécision concernant la date des idées qu'il contient ne diminue que fort peu la valeur documentaire du *Voyage en Angleterre et en France*. A tout prendre, il forme un livre fort intéressant, moins pour les idées qu'il énonce que pour l'homme qu'il révèle. A défaut de la correspondance de Garneau, qui n'a pas encore vu le jour, il constitue une source de première importance sur la nature de son esprit et de son caractère.

Par son genre, le volume renferme un peu de tout : impressions de route, descriptions de campagne et de ville, notes sur les monuments et les musées, observations sur les coutumes et les habitudes, réflexions sur la société, la littérature et la politique. A quoi se mêlent, un peu copieuses, des digressions historiques et, tout à fait inutiles, de longues citations et quelques hors-d'oeuvre sur la politique canadienne.

Tout cela n'est pas d'égale qualité, ni toujours de bonne qualité. En général, les

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

descriptions s'empêtrant dans un style sans relief ni couleur. Si Garneau sait bien voir, s'il observe bien l'ensemble et note le détail pittoresque, il ne sait pas décrire et encore moins peindre. Un peu gauchement il manie une langue courte, abstraite et incolore.

Il intéresse davantage son lecteur par ses remarques sur la société et surtout par ses considérations sur la politique. Sans s'élever très haut peut-être, elles retiennent cependant l'attention par la façon fortement personnelle d'envisager et de juger les institutions parlementaires de France et d'Angleterre. Au contact des idées, il semble aussi que sa langue se dégage un peu de sa gangue, s'assouplisse et s'affermisse.

Enfin, tout le long du volume, à propos d'une ville, d'un monument ou d'un événement historique, il lui échappe des réflexions qui valent d'être notées. Car de leur réunion se dégage, très net, le portrait moral de l'historien. On le verra s'enthousiasmer devant une gloire du passé, saluer au passage un geste chevaleresque, admirer un paysage, s'amuser d'une anecdote, s'indigner d'un méfait, applaudir un acteur ou un musicien et révéler ses

## CRITIQUE

pensées et ses sentiments au cours d'une digression.

Pour l'époque, c'est un livre de voyage de moyenne qualité, un peu lourd de style et terne de couleur, mais dans sa modestie, il ne peut manquer d'intéresser celui qui aura la patience de le feuilleter. Pour celui qui veut connaître l'homme que fut Garneau, c'est un document précieux, pour ne pas dire indispensable.

### *L'HISTOIRE DU CANADA*

Pour connaître Garneau écrivain, il faut aller à son *Histoire du Canada* un des rares ouvrages classiques de notre jeune littérature. Il consacra vingt-cinq ans de sa vie à le faire et le parfaire, à l'augmenter et le corriger, à le polir et le perfectionner, au cours de trois éditions, en quatorze ans, rapidement épuisées et de plus en plus recherchées.

Provoqué par les circonstances politiques, ce livre ne résulte pas moins d'une vocation, longtemps en marche, mais nettement marquée. Depuis les récits militaires du grand-père Jacques Garneau et les leçons d'histoire

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

du greffier Perrault, cette vocation n'avait cessé de croître au milieu de ses lectures des historiens, comme au cours de ses voyages, qui furent, les uns comme les autres, pour Garneau de véritables pèlerinages dans le passé. Un jour, devant une insulte à sa nationalité, cette vocation avait instinctivement, irrésistiblement jailli à ses lèvres dans une affirmation vengeresse. Retombée comme une vague qui s'apaise, elle s'était de nouveau manifestée dans son goût d'évoquer le passé, dès ses premiers écrits,—des poèmes pourtant,—où les réminiscences historiques surgissent spontanément, même dans le vers badin, sans mentionner les pièces qui choisissent pour thème les combats des ancêtres. De même, sous l'impulsion du démon familial, ses premières proses prennent-elles la forme d'essais historiques.

A cette vocation inéluctable, qu'ils ont simplement hatée, les événements, d'autre part, ont fixé son objet et son champ d'action. Prenant la plume après 1837, qui fut une défaite franco-canadienne, et après l'acte d'Union, qui fut une tentative d'assimilation anglo-saxonne, Garneau décide de dresser, en manière de revanche et de revendication,



## CRITIQUE

une histoire qui serait en même temps un plaidoyer patriotique et un programme politique. "J'ai entrepris ce travail, affirme-t-il, dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois." Au sommet de cette oeuvre de justicier historique, il érige en plein ciel le labarum sacré de la survivance nationale, dans une phrase qui résume tous les devoirs : "A la cause que nous avons embrassée dans ce livre, la conservation de notre religion, de notre langue et de nos lois, se rattache aujourd'hui notre destinée." Peu de livres sont sortis d'une pensée plus noble vers un but plus élevé.

A l'heure où Garneau se tourna vers lui, le champ de l'histoire en Canada n'offrait qu'une très maigre végétation. Il abondait, certes, en relations, mémoires et chroniques, mais il existait à peine quelques ouvrages dignes du nom d'histoire. Sous le régime français avait paru l'*Histoire de la Nouvelle-France* par le père Charlevoix. De bon style, puisée aux sources officielles par un homme qui, de plus, avait visité les lieux et

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

s'était documenté sur place, elle présente de sérieuses qualités d'exactitude et d'impartialité. Mais, outre qu'elle s'arrête en 1725 pour le Canada et en 1736 pour la Lousiane, elle égare trop souvent son lecteur dans les minuties de questions purement religieuses. Elle pêche également, selon la remarque de Garneau, par une "pieuse crédulité," qui mine son autorité considérablement. En dépit de quelques faiblesses, la critique doit reconnaître en Charlevoix un historien de bonne école et d'une méthode remarquablement avancée. Il est le créateur de l'histoire canadienne.

Après la conquête, George Heriot, directeur adjoint des postes dans l'Amérique anglaise, fit paraître à Londres, en 1804, un premier volume, sous le titre, *The History of Canada from its first discovery*. Dans sa préface, l'auteur avoue, en toute franchise, que la plus forte partie de son livre n'est qu'une traduction de Charlevoix. Il ajoute seulement qu'il a, de plus, consulté quelques relations de voyage. Son travail ne dépasse pas les dates où s'arrête celui du père jésuite. Evidemment, laissé à ses propres ressources, Heriot abandonna la tâche de poursuivre seul son

## CRITIQUE

chemin : le second volume ne vit pas le jour. Simple compilation, fortement abrégée, l'histoire de Heriot ne se recommande par aucune qualité particulière. La monotonie de son récit chronologique s'augmente encore de l'enchevêtrement d'un style diffus et pénible. Il lui reste le mérite d'avoir été notre premier historien en langue anglaise.

Quelques vingt ans plus tard, William Smith, qui l'avait terminée en 1812, publie en 1826, sous la date de 1815, une *History of Canada from its first discovery to the year 1792*. En l'abrégeant, il s'inspire, autant que possible, de Charlevoix. Pour la suite, il a utilisé nombre de documents officiels, ainsi que des renseignements obtenus sur place et souvent des personnes mêmes qui ont pris part aux événements. Substantielle compilation de faits, enfilés les uns après les autres sans choix ni méthode, ses deux volumes accusent franchement l'absence de critique, l'insuffisance du style, et l'espoir d'établir la supériorité de l'anglo-saxonisme. Smith a, tout de même, dans la dernière partie de son livre, fait oeuvre de pionnier intelligent et documenté. Ses jugements sur les premières années du régime anglais représentent une

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

opinion contemporaine fort respectable. Enfin, grâce à lui, sont venus jusqu'à nous des documents, aujourd'hui perdus, qu'il a reproduits ou cités libéralement.

Le premier Canadien à tenter l'oeuvre historique fut François Joseph Perrault, celui-là même qui avait donné à Garneau des leçons d'histoire. Son travail n'est, de fait, qu'un manuel pour les écoles, mais il est aussi plus et mieux que cela, du moins pour le régime anglais. Toute critique, il faut l'admettre, est inexistante dans ce livre écrit par un fonctionnaire, qui en avait l'âme; mais on y trouve d'abondantes pièces documentaires. Sur nombre de faits, son bouquin a, de plus, la valeur d'un témoignage oculaire. Ainsi, tout rudimentaire qu'il soit de composition et de style, il vaut sur plusieurs points d'être consulté même de nos jours.

Avec Michel Bibaud, dont le premier de ses deux volumes parut en 1833, se présente une oeuvre plus considérable. A base de Charlevoix et de Smith, additionnée d'ouvrages subséquents, sa documentation qui ne s'aventure guère hors de l'imprimé, couvre cependant à peu près tout le champ historique. Mais insoucieux de critique et de méthode,

## CRITIQUE

il reçoit au hasard de toutes mains et ne sait pas assimiler ses emprunts. Maigre et malhabile, sa narration fatigue par son imprécision et son décousu. Il ne formule que rarement une idée générale, mais il se risque à de brèves réflexions, marquées d'une curieuse sagacité. D'une grande simplicité et d'une égale sécheresse, le style ne va pas au delà du mérite de la clarté. Tout en tenant compte de ces restrictions, l'ouvrage de Bibaud marque un effort louable et sérieux vers une présentation méthodique et complète du passé. Il a réellement atteint à l'histoire.

Ces quelques prédécesseurs, Garneau, dès son premier volume, allait les surpasser et les rejeter dans l'ombre. Mais, quelque modeste que soit leur contribution à notre littérature historique, ils conservent l'indéniable mérite d'avoir pétri la matière et préparé la voie à leur successeur, à qui ils ont grandement facilité la tâche.

De même qu'on a parfois trop abaissé la valeur de ses prédécesseurs, peut-être a-t-on également exagéré la rareté des documents à la disposition de Garneau. Or, les catalogues du temps, aussi bien que ses propres références, l'attestent : il eut entre les mains

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

à peu près toutes les sources imprimées depuis les relations des voyages de Cartier jusqu'aux mémoires sur la fin du régime français. Devant lui s'ouvrirent les bibliothèques du Parlement et de la Société littéraire et historique de Québec. Mieux encore, il tint entre ses mains les plus importants des manuscrits connus à cette époque, tels que le journal des Jésuites, les registres du Conseil souverain, et surtout la correspondance officielle des gouverneurs et des intendants, ainsi que la collection de la Société historique et les documents transcrits en France par Papineau et par Ferland. Enfin il put utiliser les archives de l'évêché et celles du séminaire de Québec. Quant aux documents concernant le régime anglais, il compulsa la correspondance des gouverneurs, les papiers parlementaires, les registres des Conseils exécutif et législatif, et les manuscrits de Foucher, de Badeaux, de Sanguinet, et de Finlay. Et ce n'est là qu'une partie des sources qu'il a mises à profit.

Avant de se consacrer à l'histoire, Garneau avait fait, par la fréquentation assidue des grands écrivains, ce qu'on pourrait appeler un apprentissage du métier. Sur son esprit, ils exercèrent une emprise profonde, qui se



## CRITIQUE

reflète à chaque page de son oeuvre. Guizot et Thierry, ses mentors préférés, qui avaient mené, sous couvert de l'étude du passé, la bataille des idées libérales, lui suggérèrent sa théorie de l'histoire instrument de combat et credo politique. C'est en les lisant qu'il conçut l'idée d'une histoire rectificatrice des faits et créatrice de foi. Guizot, de plus, lui a enseigné la nécessité du document de première main et le goût de la généralisation historique qui, dans le maquis des événements, discerne et dégage l'idée en marche. De Thierry, son plus cher maître, il a adopté, notamment, la doctrine de la survivance des atavismes et, plus étroitement peut-être, celle de l'antagonisme des races. D'autres encore ont laissé sur son livre des traces du tête-à-tête sous la lampe studieuse. De Montesquieu, qu'il admirait profondément, il a tiré cette idée sociologique, qui dominera son histoire, que la destinée et la volonté, c'est-à-dire la nature et l'esprit, contribuent au premier chef à l'évolution d'un peuple, qui est un cheminement vers son avenir. Chez Raynal, qui en fait parade, Garneau a contracté l'habitude du terme philosophique et des professions de foi libérale. Sismondi lui a communiqué sa



## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

grande piété du simple peuple, par quoi s'explique l'indifférence de Garneau envers les porteurs de titres et de dignités. Avec Michelet, il a vite appris la pratique du manuscrit secondaire, où s'enregistre la vie quotidienne. Surtout il lui devra cette notion que le peuple est un être collectif dont l'âme évolue au cours de son existence.

Cette fréquentation des grand écrivains explique la haute mission que Garneau attribue à l'oeuvre de l'historien, dans l'excellent "Discours préliminaire" de son ouvrage, véritable sommaire de méthode et de philosophie. Très au courant de la littérature du sujet, il est le premier de nos historiens qui se soit fait une conception scientifique de l'histoire. Il établit d'abord qu'elle constitue "une science analytique rigoureuse," où les faits doivent être indiqués avec discernement et précision, et d'où une "critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le cachet de la vérité." Il exige en conséquence qu'on entoure les "témoignages de tout ce qui pouvait servir à faire éclater leur vérité d'une manière précise et palpable." Conséquence de cette doctrine, l'écrivain ne doit pas se contenter des historiens antérieurs. Le devoir

## CRITIQUE

lui incombe de remonter lui-même aux sources premières, de n'en négliger aucunes, même secondaires, et de se tenir au courant des recherches. S'il doit, faute de documents, s'en rapporter aux écrivains de l'époque, qu'il ne les accepte pas sans les soumettre à une critique sérieuse. Quant aux faits contemporains, il importe, autant que possible, de se renseigner à leur sujet auprès de leurs auteurs. A ces conditions seulement, l'historien, qui doit écrire "avec une parfaite conviction," pourra atteindre à la vérité." Quand il l'aura trouvée, le devoir, non moins impérieux, s'impose de la dire, telle qu'il la voit, "franchement et sans crainte," sans égard pour les intérêts et les résultats, ainsi qu'un "historien éclairé, indépendant et véridique doit le faire." Cette théorie, c'est presque la totalité de la méthode moderne.

Cette doctrine, Garneau l'a fidèlement pratiquée dans son œuvre. Il a toujours, quand il était à sa disposition, consulté le document de première main, manuscrit ou imprimé. Ainsi a-t-il compulsé les répertoires empoussiérés des premiers notaires du pays, fouillé les archives du Palais de justice, examiné

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

les registres de l'administration, dépouillé les collections du séminaire et de l'évêché de Québec, et fait, en dépit de ressources faméliques, le voyage d'Albany afin de lire la correspondance des gouverneurs.

Ensuite, à chaque classe de documents, il fait subir une analyse rigoureuse, car, devant le texte, son attitude est le doute, et sa méthode, le raisonnement; en quoi il devance la formule de Fustel de Coulanges, qui a dit: "Il faut, en histoire comme en philosophie, un doute méthodique."

Où les matériaux de première main lui manquent, Garneau, comme c'était son droit et son devoir, se rabat sur ses devanciers. S'il prend son bien partout où il le trouve, il ne l'emprunte pas servilement. Il fait la critique de leurs assertions et contrôle également, par exemple, la crédulité de Charlevoix et le parti pris de Raynal. Il repense cette matière, la fond dans son œuvre, la traduit en son style et la rend sienne par son intelligente industrie.

Une fois le fait à l'étude bien établi par la critique du document, Garneau, ne devant rien à personne, s'est toujours exprimé "avec une parfaite indépendance." Il n'a

## CRITIQUE

jamais reculé devant l'affirmation de ce qui lui semblait être une certitude de l'histoire. Et cette certitude, Garneau l'a poursuivie inlassablement. Ne croyant jamais qu'il avait terminé son siège, il passa sa vie à reprendre son livre afin de le mettre constamment au point des dernières recherches et d'en remanier la narration à la clarté des faits nouveaux. Courage plus grand encore, il n'hésitait pas davantage à en appeler des jugements de sa jeunesse et de son patriotisme au tribunal de son âge mûr et de sa raison assagie. Sans faux amour-propre, il infirmait la première sentence pour la remplacer par un jugement mieux fondé en fait ou en logique et rendu de plus haut par un esprit sans autre norme que la justice. Car, artisan de suprême droiture, il eut toujours le courage de remplacer une erreur par une vérité.

Le premier de nos historiens à suivre une discipline scientifique, Garneau s'élève du coup au-dessus de tous ses devanciers, la plupart simples annalistes et chronologues. Sur la plupart d'entre eux aussi, il possède une autre supériorité : il sait ordonner sa matière. Où ces derniers suivent servilement la succession des événements et s'embourbent

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

dans le sable des incidents, Garneau a construit un ensemble historique aux belles proportions et d'une logique ordonnance. Prompt à s'élever au-dessus des faits pour en dégager les causes et les conséquences, son esprit excelle à les grouper autour d'une idée-mère ou d'un événement capital. En une série de chapitres, logiquement distribués, il dresse ainsi des "tableaux" successifs des époques et des institutions, qui permettent à l'esprit de suivre facilement les étapes de l'histoire canadienne, et de mieux pénétrer le caractère de son évolution.

Le mérite de Garneau, cependant, ne provient pas d'avoir été, à un plus haut degré que Charlevoix, le grand constructeur de notre histoire, mais bien d'avoir, le premier, mis en relief le sens de cette histoire. Appliquant la doctrine de Thierry de la persistance des atavismes, c'est à la clarté de son origine et de son âme françaises qu'il interprète les faits du passé canadien.

Dès l'aube des migrations normandes aux terres d'Amérique, Garneau voit dans le geste du colon attaquant, la hache au poing, la forêt laurentienne, autre chose que l'acte du labeur quotidien. "Son oeuvre,

## CRITIQUE

écrit-il, si humble en apparence, devait avoir des résultats beaucoup plus vastes et beaucoup plus durables que les victoires les plus brillantes." A ses yeux, la faible colonie de Québec forme déjà un peuple en germination, qui s'enracine héroïquement au sol de la Nouvelle-France. "Et sa destinée, continue-t-il, est de lutter sans cesse," contre les Indiens d'abord, contre les Anglais ensuite, et finalement contre les assimilateurs. Dans cette lutte, malgré "la différence des armes," le but final des Canadiens reste toujours identique, qui est de "conserver leur religion et leur nationalité." En dépit de toutes les coalitions, ce petit peuple émerge victorieux et grandit en nombre et en puissance avec, à chaque étape, une intelligence plus nette de sa destinée et une volonté plus forte de l'atteindre. Si bien, affirme Garneau, que "cette existence du peuple canadien n'est pas plus douteuse aujourd'hui que dans le passé."

Mais d'où lui vient cette vitalité nationale qui lui permet d'accomplir journellement le miracle continu de sa survivance? Garneau la découvre dans le caractère de l'âme française, dont la puissance de cohésion et de résistance est telle qu'elle triomphe des plus



## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

formidables oppositions. Cette puissance, qui leur vient des ancêtres, semble s'accroître encore, chez les Canadiens, des obstacles qu'elle rencontre avec chaque nouvelle tentative de dénationalisation.

Par cette force atavique, les Canadiens continueront de survivre et de durer, mais à la condition unique de se garder eux-mêmes, ethniquement et spirituellement, car, selon la formule, déjà citée, de l'historien, à "la conservation de notre religion, de notre langue et de nos lois se rattache aujourd'hui notre propre destinée."

Projetant dans l'avenir son analyse de l'évolution canadienne, Garneau se demande quelle réaction produira sur le Dominion anglo-saxon, la continuation du groupe franco-canadien. Il se répond qu'à la permanence du caractère français de Québec, c'est-à-dire de "tout ce qui peut entretenir une diversité d'opinions, de langage, de mœurs et d'intérêt" entre le Canada et les Etats-Unis, se trouve liée l'orientation politique et sociale du pays. D'où il conclut que le Canada, au lieu de devenir américain, restera britannique à condition que Québec reste français.



## CRITIQUE

Enfin Garneau cherche à découvrir dans le lointain des futurs le terme de la destinée canadienne. Il ne semble pas croire à l'éventualité d'une conquête par les Etats-Unis, non plus qu'à notre entrée volontaire dans la confédération américaine. D'autre part, il présume avec raison que l'Angleterre, assagie par l'expérience, ne saurait oser un acte qui nous pousserait à l'annexion ou à la révolte. Pour lui, l'inévitable conclusion s'impose, voici ses paroles, que tout en restant "une alliée utile et fidèle" de la Grande Bretagne, le Canada formera, "lorsque le temps en sera venu, une nation indépendante."

Cette pénétrante interprétation de l'histoire franco-canadienne, qui s'est imposée au point de devenir de nos jours un truisme de notre politique, il faut se rappeler, pour en bien saisir toute la valeur,—originalité, hardiesse et vérité,—que Garneau la traçait, en 1845, au lendemain de l'Union, qui avait pour but de sonner le glas de notre existence nationale, en fraudant l'urne électorale et en proscrivant l'usage officiel de notre langue. Il la traçait à l'époque la plus sombre et la plus désespérée du Canada français, à une heure telle que plusieurs de ses chefs les plus vaillants, courbant

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

la tête sous la tempête, inclinaient au défaitisme et allaient jusqu'à prêcher la démission de la race. Dans un tel moment, la synthèse de Garneau, qui prend presque figure d'une résurrection de l'âme nationale, témoigne d'une remarquable puissance de pensée, en même temps que d'un invincible patriotisme.

Ce patriotisme de Garneau, il est tel qu'il imprègne toute son œuvre d'un caractère particulier, car on peut dire qu'il fut patriote avant d'être historien, et peut-être devint-il historien parce qu'il fut patriote. N'a-t-il pas fixé à son livre la mission de défendre la nation canadienne, de lui révéler l'œuvre des ancêtres et de lui enseigner la foi dans l'avenir? Ne s'est-il pas décerné d'avance à lui-même le titre d'historien canadien en attendant que le peuple lui donnât celui d'historien national? Ce patriotisme, on peut le voir, dans les pages de son livre, se draper d'orgueil aux jours de gloire, comme on l'entend presque pleurer aux soirs de défaite. Aussi, à cause de ce patriotisme, Garneau n'est-il pas l'historien objectif que la science historique moderne réclame à bon droit, le reconstituteur impassionné du passé. Ou plutôt, il l'est assez généralement, quand il s'agit du régime français, mais il ne

## CRITIQUE

l'est plus, quand il aborde le régime anglais. Ici, le patriote, qui est souvent le contemporain, déborde l'historien. Au lieu de raconter, il plaide; au lieu d'être témoin, il est partie en cause. L'âme vibrante sous les mots qu'il bride de son mieux, il se mêle au débat, argumente, approuve ou condamne. Quoiqu'ils enfreignent un canon de la méthode, nul certes ne lui tiendra rigueur de ses appels et de ses protestations en faveur de son pays. Chez beaucoup, ils grandiront sa gloire, surtout si l'on tient compte que l'auteur fut le spectateur angoissé, de 1837 à 1840, de la période la plus critique et la plus poignante de notre histoire.

Par contre, au cours de son plaidoyer, même le plus fervent, Garneau ne verse jamais dans la partisanerie ni dans la partialité. Devant la provocation la plus flagrante, comme devant l'injustice la plus évidente, en face de Craig, comme en face de Colborne, il reste loyalement impartial. Avec une sincérité inattaquable, il s'applique à rendre justice aux idées et aux hommes; avec une franchise absolue, il expose les faits et les opinions. Il juge du haut des principes, approuvant ou blâmant, avec une égale indépendance, l'évêque et le gouverneur, le civil et le

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

militaire, le bureaucrate et le patriote. Il ne balancera pas à reprocher ses erreurs à la Chambre et ses intransigeances à Papineau, de même qu'il reconnaîtra la droiture et la modération de certains gouverneurs anglais.

Cette loyauté d'attitude, Garneau la tient de son culte de la vérité. Elle est pour lui plus qu'un commandement de sa méthode. Il en a plus que le respect, il en a la passion. Rien ne lui coûtera pour la dire complète, entière, telle qu'il la voit dans la probité du travail et la droiture de sa conscience. Pour la dire, par exemple, quand il blâme Louis XIV de son fanatisme antihuguenot, et Mgr. Plessis de son loyalisme complaisant, quand il reproche à Bédard fils son manque de désintéressement et aux chefs patriotes de 1837 leur course aux postes ministériels, l'historien n'a pas hésité à compromettre le succès de son livre, à mécontenter les ultra-orthodoxes, à s'attirer la désapprobation de ses intimes et les attaques des amis du statu quo. Rien ne l'a détourné de la voie droite de la vérité. Il écrivait à son ami Chauveau ces lignes magnifiques d'intégrité morale poussée jusqu'au sacrifice : "Le respect que j'ai toujours eu pour mes convictions et pour

## CRITIQUE

l'indépendance de mes opinions, en jugeant les hommes et les choses, dans mon *Histoire du Canada*, devait peut-être ruiner mon avenir. Mais je savais d'avance la conséquence de ma conduite. Puisque j'ai fait un pareil sacrifice, qui peut atteindre mes enfants, j'étais prêt à faire le sacrifice, non moins sensible pour moi, de votre approbation."

Après son intangible véracité, encore plus admirable à l'époque où il écrivait, il convient également de souligner une autre caractéristique de Garneau. Ce fut, à l'exemple des historiens français de la Restauration, de faire apparaître dans son livre, selon son expression, "la grande figure du peuple." Dans le passé, ce qui l'intéresse, ce ne sont ni les chefs, ni les missionnaires, ni les seigneurs, ni les marchands. C'est le peuple. Il en a fait le héros de son livre. C'est lui qu'il célèbre dans les batailles multiples du régime français, comme dans les luttes parlementaires du régime anglais. Il exalte l'œuvre de ce petit peuple qui, par sa résistance indéfectible devant les tentations matérielles et les manœuvres politiques, a su dominer le destin et vaincre ses vainqueurs. Victoire et fidélité magnifiques que Garneau a inscrites

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

dans les lignes suivantes : [“Admirable de persévérance, de courage et de résignation, il n’a jamais un moment cessé d’espérer. Fidèle à la religion de ses pères, révéran<sup>t</sup> les lois qu’ils lui ont laissées en héritage, chérissant la langue dont l’harmonie a charmé son oreille au berceau . . . pas un seul Canadien-français de père et de mère n’a encore, dans le Bas-Canada, désavoué ces trois grands symboles de sa nationalité : sa langue, ses lois, sa religion.”]

Mais ce peuple qu’il a tant aimé, on peut, semble-t-il, reprocher à Garneau de ne l’avoir ni étudié ni fait revivre sous nos yeux. Il ne paraît pas s’être incliné vers lui pour connaître ses pensées et ses habitudes, ses travaux et ses ambitions. Il ne pénètre jamais sous son toit. Que pensaient et comment vivaient le bourgeois et le curé, le seigneur et le censitaire ? On n’en sait à peu près rien. Chose curieuse, ce peuple, on le sent bien toujours présent dans l’ombre des événements ou dans le tumulte des batailles, mais on ignore tout de sa vie matérielle et morale, privée et publique. Dans le livre de Garneau, c’est une page qu’il a manqué d’écrire.



## CRITIQUE

De fait, à l'exception d'un chapitre sur l'administration, un deuxième sur l'église, et un troisième sur le commerce, en tout trois chapitres pour trois cents ans d'histoire, la narration de Garneau se borne dans l'ensemble à raconter les événements militaires du régime français et les luttes politiques du régime anglais. Non pas qu'il ignore totalement les autres faits, mais il s'en trouve si peu qu'on en perd facilement la vue dans la masse générale.

Du moins, il a tenté la description des institutions du pays dans les quelques chapitres mentionnés plus haut. Description qui reste bien insuffisante, car elle n'accorde que quatre paragraphes au régime seigneurial, le pivot de l'organisation économique; cinq au Conseil Souverain, ce petit parlement canadien; un seul à l'intendant, cette éminence grise du système colonial; et pas une ligne au gouverneur.

Garneau a, d'ailleurs, également négligé les questions économiques. Il ne leur accorde qu'un chapitre sous le régime français, et deux ou trois paragraphes sous le régime anglais. Au sujet de l'organisation religieuse de la colonie, on est surpris de ne trouver aucune



## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

mention des missions indiennes, comme aussi de ne rien rencontrer dans son livre sur la situation de l'église après la conquête. Le plus singulier, c'est que Garneau, quand il s'écarte du récit des événements publics, se croit obligé de faire des excuses de s'étendre "sur des choses, déclare-t-il, qui n'ont guère d'intérêt pour plus d'un lecteur."

Faiblesse plus grave, il lui arrive assez souvent de manquer de rétrospection. Il n'a pas toujours su se pénétrer des sentiments et des idées des différentes époques. Au lieu de voir le régime français avec les yeux et l'esprit d'un contemporain de Talon ou de Montcalm, il le juge parfois avec la mentalité d'un électeur canadien de 1830; au lieu d'analyser la constitution de 1792 avec la sagacité d'un Bédard, il l'a condamnée avec l'esprit d'un libéral de la Monarchie de Juillet.

Enfin, il convient de signaler que, toute vigilante qu'elle fut, sa critique n'a pu cependant le garder de certaines erreurs. Si, d'un côté, il en a éliminé plusieurs, commises par ses devanciers, il en a, d'autre part, accepté un certain nombre, et même il en a mis quelques-unes à son propre crédit. Ainsi, il a

## CRITIQUE

repété, d'après Denys, la légende de l'héroïsme de La Tour, ce traître à tous les pays et à toutes les religions, de même qu'il a cru, sur la parole de Du Calvet, aux contes des prisonniers entassés par centaines dans les cachots d'Haldimand. Mais c'est à lui seul que Garneau doit reprocher, entre autres choses, d'avoir méconnu le caractère de Montcalm, méjugé l'esprit du Règne militaire et condamné mal à propos la constitution de 1791. Chez lui, la méprise provient, en général, d'une insuffisance de documentation, car ne s'exagérant ni les abus du passé, non plus que les progrès du présent, il a su, d'habitude, éviter aussi bien les dénigrements que les exaltations. C'est cet heureux équilibre qui donne à ses jugements des faits et des hommes une pondération et une justesse qui les ont fait confirmer par les générations suivantes.

Avant de clore le chapitre de ses omissions et de ses faiblesses, il importe d'aborder la question, qui lui attira tant de critiques : celle de son libéralisme. Ce libéralisme de Garneau est mal connu, surtout il est méconnu. A cause de cela, il importe de le dire hautement, Garneau fut un libéral catholique, deux

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

mots qui peuvent fort bien s'allier, quoiqu'en pensent certains critiques, qui ont lu la prose sans pénétrer la pensée de l'historien. Nature indépendante et généreuse, Garneau, à la lecture des écrivains français d'avant-garde, s'était voué au culte des libertés de l'esprit humain, comme il s'était fait l'apôtre, au contact des institutions anglaises, du respect des droits individuels. Mais on serait bien en peine d'indiquer en quoi son catholicisme en est diminué, en quoi surtout il s'apparente au gallicanisme.

Dans le plus grand nombre de cas, les jugements de Garneau qui ont si fort déplu à ses critiques ultramontains nous semblent aujourd'hui bien anodins, quand on les compare aux sévérités des historiens ecclésiastiques eux-mêmes. D'ailleurs, la plupart se révèlent bien fondés et mûrement réfléchis, ignorant les préconceptions aussi bien que les préjugés. On peut penser autrement que lui, interpréter les mêmes faits différemment, mais on ne peut pas ne pas reconnaître que sa "parfaite conviction" repose ou sur une logique serrée ou sur une preuve bien établie.

En toute occasion, il adopte, par inclination

## CRITIQUE

comme par politique, la solution la plus large et la plus élevée. Ainsi, sur la question religieuse, il a nettement établi sa position. C'est en reconnaissant les droits des autres qu'il pouvait revendiquer ceux de ses compatriotes, et en admettant la liberté de conscience pour les huguenots sous Louis XIV qu'il pouvait réclamer la liberté religieuse pour les catholiques sous George III d'Angleterre.

“C'est aussi à l'aide de ce principe de tolérance, répond-il à son critique du *Correspondant*, M. Moreau, que j'ai pu défendre les catholiques canadiens contre les attentats du gouvernement protestant de l'Angleterre après la conquête.”

Fidèle à ce principe, il a naturellement blâmé Louis XIV de l'exclusion des huguenots, mais ce blâme, qui porte sur une question d'administration, c'est le patriote, autant que le libéral, qui le prononce. Le patriote n'a jamais pu pardonner au roi d'avoir, par sa politique, tué le rêve d'un empire français en Amérique, rêve qu'aurait pu réaliser, selon Garneau, la présence en Canada de milliers de religionnaires, contrebalançant la population des colonies anglaises.

De même, lorsqu'il condamne les tentatives

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

des jésuites de théocratiser la Nouvelle-France, Garneau a sagement prévu l'impasse politique où ils nous menaient. Il a protesté contre une politique qui visait à mettre l'Etat sous la servitude de l'Eglise. Or, c'est bien ce que voulait le père Ragueneau, qui, grâce à sa présence au conseil et à son influence sur le gouverneur de Lauzon, accaparait la direction, selon le mot d'un de ses confrères, des affaires publiques et privées, au point que le père Poncet écrivait non sans malice: "P. Ragueneau nimis se immiscet in rebus gubernii, quarum rerum notitiam non habet." Le P. Ragueneau se mêle trop des affaires du gouvernement dont il n'a aucune notion. Ce qui fait dire au père Rochemonteix, le dernier historien de l'ordre, que le P. Ragueneau suivait une "fausse route" et qu'il fallut l'éloigner de Québec. La thèse de Garneau est ainsi pleinement confirmée et justifiée.

A-t-il réellement outré le portrait de Mgr de Laval en parlant de son caractère dominateur? La réponse négative se trouve dans les mandements de ce dernier et dans sa conduite envers M. de Queylus. Là encore, Garneau est en excellente compagnie, car il partage les vues de M. Olier et des prêtres de Saint-Sulpice.

## CRITIQUE

L'abbé Faillon va beaucoup plus loin que lui dans le jugement qu'il porte sur le premier évêque de Québec.

Quoiqu'il en soit, ces jugements de Garneau, même s'il s'est fourvoyé à leur occasion, c'était son droit et même son devoir de les exprimer, puisque c'était sa pensée. "La première loi de l'Histoire, a dit Léon XIII, c'est de ne pas mentir, la seconde, de ne pas craindre de dire la vérité." D'avoir eu ce courage, au lieu de l'en blâmer, il faut plutôt féliciter Garneau.

Ce qui est vrai, mais à quoi on ne songe pas assez, c'est que Garneau est le résultat d'une réaction. Jusqu'à lui, les écrivains, comme Sagard, Du Creux, les auteurs des *Relations*, Le Clercq, Charlevoix, se préoccupaient beaucoup plus de religion que de politique, de missions que de commerce. Notre littérature débordait de narrations ecclésiastiques.

Historien laïque, Garneau a tout naturellement voulu s'en tenir à l'histoire laïque, c'est-à-dire politique et militaire. Mais, réagissant contre ses prédécesseurs, il lui est arrivé de dépasser le but opposé. Il a trop négligé la part de l'élément religieux dans nos



## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

origines, il n'a pas fait assez large la place de ce facteur dans notre évolution. Il en résulte que là où Charlevoix exagère, en un pieux bavardage, les moindres détails religieux, Garneau se montre trop sobre, et souvent parcimonieux. Dans sa brièveté, il ne rend justice, entre autres, ni à l'œuvre, aussi importante que magnifique, des missions, ni au merveilleux geste de croisade que fut la fondation de Montréal. Ici sa formation lui a certainement fait commettre une erreur, très sérieuse, d'omission.

D'autre part, il convient de le rappeler à sa décharge, Garneau a rendu témoignage, en maintes occasions, avec une chaleureuse sincérité, au rôle éducatif, moral et national du clergé. Il a proclamé que la colonie lui dut parfois l'existence, de même qu'il a brièvement loué les services des jésuites. A une époque où Papineau avait mis à la mode le scepticisme religieux, c'est lui, ce libéral, dont se sont effrayés les hommes de peu de foi, qui a, le premier, formulé la saine doctrine à la base de l'histoire des Canadiens, de "l'alliance intime qui existe entre leur religion, leurs lois et leur nationalité." S'il était



## CRITIQUE

besoin, cette seule phrase suffirait à établir la qualité du libéralisme de Garneau.

Son histoire du passé canadien, Garneau l'a écrite dans une forme qu'il n'a cessé de reprendre à chaque édition. Il a débuté dans un style abondant, mais incorrect, fortement construit, mais enchevêtré, éloquent, mais surchargé. On y sent se précipiter le flot de sa pensée, mais c'est un flot qui charrie des images impropres et de nombreux clichés. Il s'accompagne aussi de commentaires sentencieux et de réflexions superflues. Si elle manque de souplesse et de nuance, cette écriture s'accuse originale et forte avec son tumulte de pensées jaillissantes. Derrière sa gaucherie qui s'applique, elle révèle une ampleur et une saveur particulières.

En littérature, comme dans les arts, Garneau accordait ses préférences au classicisme contre le romantisme. A ses yeux, la suprême beauté résidait plutôt dans l'harmonie des proportions et la simplicité des formes que dans l'épanouissement de l'originalité et la variété des lignes. C'est ainsi que, visitant Paris, il préfère la Madeleine à Notre-Dame et n'a pas très bien compris la Sainte-Chapelle. De

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

même, en littérature, il apprécie mieux Casimir Delavigne que Victor Hugo et il semble qu'il n'ait pas goûté Musset.

De cette conception du style, proportion dans la simplicité, Garneau a fait son but toujours poursuivi. Au long de ses trois éditions, il n'a cessé de reprendre son texte, de l'assouplir et de le polir. Ce travail, on peut le suivre d'une édition à l'autre. De la première à la seconde, on constate une amélioration marquée : les impropriétés et les tournures compliquées disparaissent ; les inutilités et les réflexions prudhommesques s'effacent ; la période s'abrège et la phrase s'affirme plus libre et plus précise. Syntaxe, phraséologie et vocabulaire se régularisent et s'enrichissent.

Avec la troisième édition, le style atteint sa manière définitive, la meilleure. A la pensée plus mûre s'accorde une phrase mieux équilibrée, qui s'est épurée et renforcie. Le style coule sobre et concis, exact et logique. Pour avoir trop aimé les architectures classiques Garneau a fait passer dans son écriture quelque chose de la rigidité de leurs lignes. Ainsi sa phrase conserve une certaine

## CRITIQUE

uniformité de construction qui ne va pas sans quelque monotonie. Parce que la clarté d'une image n'y brille que trop rarement et que la couleur du passé ne s'y retrouve nulle part, sa prose, à la longue, semble parfois un peu terne, tout en grisaille, inhabile à se renouveler ou à se colorer au choc des vocables, des faits et des idées.

A tout prendre, elle reste une bonne prose, forte et pure, droite et loyale, qui retarde quelque peu, mais qui fleure bon la vieille province française. Jugée à la mesure de la prose contemporaine, elle se place au premier rang par son ordonnance logique, sa maîtrise de la période, sa robustesse et sa démarche entraînante.

A court de verbes et de couleurs, cette prose se prête moins à la narration des faits qu'à l'exposition des idées. Dans ce dernier domaine, elle réussit mieux, et ses meilleurs morceaux se trouvent parmi les pages, où l'historien expose un débat constitutionnel, une question nationale, un principe politique ou une synthèse d'histoire. Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques passages du discours préliminaire ou la conclusion du dernier chapitre, pages fortes et belles, où

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

la pensée s'est exprimée avec une élévation qui va de pair avec la forme logique, éloquente et concise de l'écriture.

En définitive, cependant, ce qui constitue la transcendance de Garneau, ce n'est ni son style, ni sa méthode, ni sa documentation, mais bien sa philosophie. Elle se rencontre à l'origine de son travail, dont elle fut la grande inspiratrice. Devant la menace de l'assimilation, c'est elle qui l'amène à se tourner vers le passé dans le but d'y découvrir les directives qui doivent conduire le peuple canadien à la destinée que lui marque son caractère ethnique. Penseur autant que historien, c'est grâce à cette philosophie qu'il penche sur les problèmes politiques de sa province un esprit essentiellement personnel et dégagé de tout parti pris. Aussi voit-on se révéler immédiatement cette influence, non seulement dans la conception de l'ouvrage, que l'auteur ordonne comme une thèse se développant au cours des époques, mais aussi dans la présentation des événements, qu'il semble grouper en vue d'une démonstration.

Guidé par sa pensée philosophique, Garneau esprit objectif et clair, domine toujours sa matière de haut. Sous l'enchevêtrement des

## CRITIQUE

faits, il dégage l'idée directrice; derrière l'écran des paroles, il discerne la politique en marche; devant l'événement, il sait prévoir les réactions et les conséquences. Il croit à "la logique de l'histoire," affirmant que "les événements mènent les hommes au lieu d'être menés par eux, et que les faits de l'histoire s'enchaînent et se déduisent l'un de l'autre avec un ordre et une régularité qu'on dérangerait rarement." Il sait, en outre, s'élever au-dessus des intérêts du moment, des questions de clocher et des gains immédiats pour voir, dans le lointain, le but ultime auquel doit tendre le peuple soucieux de garder son caractère ethnique et son idéal national. Ainsi tout le long de sa narration, il tend le fil lumineux de son analyse philosophique qui dirige le lecteur dans le labyrinthe des conflits et des intérêts que sa lecture traverse.

Cette philosophie de Garneau n'ignore pas, cependant, certaines faiblesses. Elle se satisfait peut-être trop facilement de quelques idées générales. Ainsi peut-on remarquer que lui échappe la complexité de la psychologie historique. Peut-être en a-t-il voulu diminuer les multiples facteurs au point de les réduire aux seuls faits transcendants. Quoiqu'il en

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

soit, il simplifie par trop les éléments dont la réunion pose les problèmes sociologiques. Il n'en discerne, ou du moins, n'en indique que les grandes lignes. Ainsi, il se contente trop souvent de ramener les difficultés anglo-françaises à la seule donnée de l'antagonisme des races. Il n'analyse ni la mentalité nationale ni l'éducation politique des groupes en présence. Il ne soulève jamais le voile qui nous cache les mobiles secondaires, les ambitions individuelles et les intérêts matériels. Le caractère des chefs, aussi bien que le jeu des forces économiques, ne le préoccupe presque jamais. Il s'en tient tellement à ses théories générales que sa philosophie, qui n'embrasse pas tout le champ des faits, nous apparaît, sous certains aspects, un peu courte et fragmentaire.

Ce qu'elle perd ainsi en étendue, elle le gagne peut-être en intensité : elle voit peu, mais elle voit bien ce qu'elle voit. Grâce à cette acuité de vision, Garneau a, le premier, démêlé les éléments essentiels de la morale historique qui se dégage de notre passé. Telles ont été la sûreté de son jugement et la divination de son esprit qu'aujourd'hui la plupart de ses conclusions sont devenues des



## CRITIQUE

axiomes de notre science politique. S'inspirant peut-être de Lescarbot, il a été le premier à comprendre que le succès de la colonisation en Amérique reposait sur le facteur économique. Le premier encore, il a discerné, se rencontrant en cela avec Pitt, que la politique continentale des Bourbons a ruiné leur politique coloniale, et que c'est en Allemagne que Louis XV a perdu les arpents de neige du Canada. Le premier, à coup sûr, il a vu et dit que la faillite de la France en Amérique ne réside pas dans un fait secondaire, privation de liberté politique, au dire de Parkman, corruption administrative, au jugement de Casgrain, mais dans une cause essentielle : le manque de colons. Seul encore, il a perçu, précédant ici le général Mahon et le colonel Wood, que la raison décisive de la victoire anglaise se trouve dans la suprématie navale de l'Angleterre. C'est surtout à cause de cette rare sagacité d'analyse que Garneau, dépassé dans le domaine des faits et de la documentation, reste encore, sur de multiples questions, le grand architecte et le maître de notre histoire.

Presque dès son apparition, l'ouvrage de Garneau est devenu le livre classique de

## FRANÇOIS XAVIER GARNEAU

notre histoire. Avec l'exploration de nouvelles sources et le progrès de nouvelles méthodes, l'ouvrage a pu vieillir et vieillira. C'est fatal. Cependant il demeure, pris dans son ensemble, la construction la plus solide, la mieux pensée et la plus éloquente de notre littérature historique. Garneau y a mis la clairvoyance d'un esprit philosophique, l'impartialité d'un historien épris de justice, le courage d'un apôtre de la vérité intégrale, la doctrine d'un libéralisme sincère, et la ferveur d'un patriotisme incoercible. C'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer une renommée qui ne périra pas.

Mais à la gloire d'avoir produit une œuvre riche de pensée, forte de documentation et méritoire de style, s'ajoute celle plus grande d'avoir, à un moment donné, interprété la conscience d'une peuple et l'âme d'une race. Écrit à l'époque la plus critique de notre existence politique, ce livre fut une protestation contre les faussetés de la plume et de la parole, une leçon d'énergie clamée par la bouche des ancêtres et un acte de foi et d'espoir dans la survivance nationale. Ce fut, par la verbe de l'historien, le cri de toute une race refusant de se démettre et refusant de mourir. De

## CRITIQUE

plus, dans ce livre, écrit avec son coeur autant qu'avec son esprit, Garneau dresse comme seul héros du passé, le petit peuple canadien qui, devant la forêt immense et farouche, devant l'Indien sournois et barbare, devant l'Anglais riche et vainqueur, a puisé, dans sa religion et dans sa nationalité, une force infinie par laquelle il a su vivre, durer et grandir invinciblement. Par ce livre, le peuple connut toute la noblesse de ses origines, et toute la grandeur de l'oeuvre ancestrale; par ce livre, il sut qu'il pouvait réclamer toutes les fiertés dans le passé et tous les droits dans le présent. Dans ce livre, il venait de trouver la bible de sa vie nationale.



# BIBLIOGRAPHIE





## BIBLIOGRAPHIE

### L'ABEILLE CANADIENNE

Québec. (Journal hebdomadaire fondé par F. X. Garneau, premier numéro, 7 décembre 1833, dernier numéro, 8 février 1834.)

### L'INSTITUT

Québec. (Publication scientifique, industrielle et littéraire, premier numéro, 7 mars 1841, dernier numéro, 22 mai 1841.)

### UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU CANADA

S.l.n.d., in-8, 6 p. (Québec 1855, signé des initiales F.X.G.)

### HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À NOS JOURS

Tome I, Québec, Aubin, 1845, 558 p., tome 2, Québec, Aubin 1846, 557 p., tome 3, Québec, Fréchette, 1848, 566 p., in-8. (Gagnon, Dionne et autres bibliographes ont fait erreur en attribuant quatre tomes à cette édition. Ils ont pris pour un quatrième tome un tirage à part de la seconde édition, comprenant les chapitres qui vont de 1792 à 1840. Ce tirage fut fait pour le bénéfice des acheteurs de la présente édition qui s'arrête à 1791.)

### LE RÉPERTOIRE NATIONAL OU RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE

Compilé par J. Huston, Montréal, Lovell & Gibson, 4 vols. in-8, 1848-50. Vol. I, vi+368 p., vol. 2, 376 p. (Le premier volume contient huit poèmes de Garneau, écrits de 1832 à 1835; le second en contient onze, écrits de 1837 à 1841. Deuxième édition en 1893.)

### HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À NOS JOURS

Seconde édition corrigée et augmentée. Québec, Lovell, 1852. Tome I, xxii+377 p., tome 2, 454 p., tome 3, 412 p., in-8.

## BIBLIOGRAPHIE

### VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE DANS LES ANNÉES 1831, 1832 et 1833

(Dans *Le Journal* de Québec, du 18 novembre 1854 au 29 mai 1855, numéros 133, 135, 138, 146, 148, et 151 de 1854, et numéros 2, 3, 7, 10, 13, 17, 19, 22, 26, 31, 34, 36, 40, 43, 47, 51, 53, 55, 57, de 1855.)

### VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE, DANS LES ANNÉES 1831, 1832 et 1833.

Québec, Côté & Cie, 1855, petit in-8, 252 p.

### ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À 1840. A l'usage des maisons d'éducation.

Québec, Côté, 1856, petit in-12, iv + 247-iv p.

### ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À 1840. A l'usage des maisons d'éducation.

Deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur.  
Québec, Côté, 1858, in-12, iv + 197-iii p.

### HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOU- VERTE JUSQU'À NOS JOURS.

Troisième édition, revue et corrigée. Québec, Lamoureux, 1852, Tome 1, xxii + 371 p., tome 2, 457 p., tome 3, 373 p., in-8.

### HISTORY OF CANADA FROM THE TIME OF ITS DISCOVERY TILL THE UNION YEAR (1840-41)

Translated from "L'Histoire du Canada" of F. X. Garneau, Esq., and accompanied with illustrative notes, etc., etc., by Andrew Bell, Montreal, John Lovell, 1860. Vol. 1, xxii + 404 p., vol. 2, 382 p., vol. 3, 442 p., in-8.

## BIBLIOGRAPHIE

### HISTORY OF CANADA FROM THE TIME OF ITS DISCOVERY TILL THE UNION YEAR 1840-41

Translated by Andrew Bell, Montreal, Lovell, 1862. Vol. 1, xxxiii+556 p., vol. 2, xiv+499 p., in-8.

### LA LITTÉRATURE CANADIENNE DE 1850 À 1860.

Publiée par la direction du "Foyer Canadien." Deuxième édition, tome 1, Québec, Desbarats & Derbishire, 1863, in-8, 390 p. (Contient, mais considérablement abrégé, le *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, pp. 179-257.)

### UNE CONCLUSION D'HISTOIRE

(Revue Canadienne, tome 1, Montréal, 1864, pp. 413-414.)

### VOYAGES

Québec, Léger Brousseau, 1878, in-16, 168 p.

### VOYAGES

Québec. Léger Brousseau, 1881, in-16, 168 p.

### ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À 1840. A l'usage des maisons d'éducation.

Approuvé par le Conseil de l'Instruction publique du Bas-Canada. Contenant le récit des événements accomplis depuis 1840 jusqu'à nos jours (février 1881). Montréal, Beauchemin et Valois, 1881, in-12, iv+214+iv p.

### HISTOIRE DU CANADA DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'À NOS JOURS.

Quatrième édition, précédée d'une étude sur la vie et les oeuvres de l'auteur par M. Chauveau, et d'une table analytique. Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, tome 1, xxii+397 p., tome 2, 467 p., tome 3, 407 p., tome 4, 393 p., in-8.

## BIBLIOGRAPHIE

### HISTOIRE DU CANADA

Cinquième édition, revue, annotée et publiée avec une introduction et des appendices par son petit-fils, Hector Garneau. Préface de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. Paris, Alcan. Tome 1, 1913, lv+610 p., tome 2, 1920, xii+747, in-8.

### HISTOIRE DU CANADA

Sixième édition, revue, annotée et publiée avec une introduction et des appendices par son petit-fils, Hector Garneau. Préface de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. Paris, Alcan, 1920, tome 1, lviii-607 p., tome 2, 1920, xii-747 p., in-8.

### PUBLICATIONS CONCERNANT GARNEAU

*American Historical Review*. Vol. XIX, New-York, January, 1914. (Article de C. W. Colby, pp. 382-4.)—Vol. XXVI, New-York, April, 1921. (Voir, pp. 556-9.)

*Annals of American Academy of Political and Social Science*. Vol. XLV, Philadelphia, January, 1913. (Article de Castell Hopkins, p. 192.)—Vol. LII, Philadelphia, March, 1914. (Article de C. E. Fryer, pp. 247-8.)

Arles, Henri d', *Nos historiens*. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, in-16, 243 p. (Voir pp. 83-123.)

Arnould, Louis, *Nos Amis, les Canadiens*, Paris, Oudin, 1913, in-8, lii-364 p. (Voir, pp. 187-8.)

*Athenaeum français*, L', Paris, février 1848. (Voir p. 28 et suiv.)

Bibaud, Maximilien, *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique*. Montréal, Cérat, 1857, petit in-8, 389 p. (Voir pp. 127, 369-382.)

## BIBLIOGRAPHIE

- Bibaud, Maximilien. *Le Panthéon canadien. Choix de biographies dans lequel on a introduit les hommes les plus célèbres des autres colonies britanniques.* Montréal, Cérat et Bourguignon, 1858, petit in-8. (Voir pp. 107-8. Dans l'édition de 1891, l'article sur Garneau a perdu toute sa violence.)
- Bibaud, Maximilien. *Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau.* Montréal, Sénécal & Daniel, 1855, petit in-8, 46 p.
- Brownson's Quarterly Review.* 3d series, vol. 1, Boston, 1853. (Voir pp. 444-465.)
- Bulletin des Recherches Historiques.* Vol. IV, Lévis, septembre, 1898. (Article de P. G. Roy, pp. 279-281.)
- Canada and its Provinces. A history of the Canadian People and their Institutions.* By one hundred associates. Adam Shortt, Arthur Doughty, General Editors. Vol. XII, Toronto. Constable, 1913, in-4. (Voir Abbé Camille Roy, *Canadian Literature*, pp. 451-5.)
- Canada. An Encyclopaedia of the Country. The Canadian Dominion considered in its historic relations, its natural resources, its material progress, and its national development.* By a corps of eminent writers and specialists. Edited by J. Castell Hopkins, 8 volumes in-4, Toronto, The Linscott Publishing Company, 1848-1900. (Voir vol. V, pp. 119, 141, 144-145.)
- Canada Français, Le.* Vol. XII, Québec. Publication de l'Université Laval, 1925, mars, in-8. (Premier article de l'abbé Georges Robitaille, *L'Histoire du Canada par Hector Garneau*, pp. 507-527.)—Mai (Deuxième article, pp. 706-724.)
- Canadian Historical Review.* Vol. II, Toronto, University of Toronto Press, 1921. (Article de W. L. Grant, pp. 79-81.)

## BIBLIOGRAPHIE

- Casgrain, Abbé H. R., *Un contemporain, F. X. Garneau*, Québec, Duquet, in-16, 135 p. (Plusieurs ré-éditions.)
- Catholic Encyclopaedia*. New York, Vol. VI. (Article par le chanoine Lionel Lindsay, p. 386.)
- Chapais, Thomas, *Discours et conférences*. Québec, Demers & Frère, 1897, in-8, 340 p. (Voir pp. 167-194.)
- Chauveau, P. J. O. *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses oeuvres*. Montréal, Beauchemin & Valois, 1883, in-8, cclxxxl p. (Forme aussi le quatrième volume de: Garneau, *Histoire du Canada*, quatrième édition, 1881.)
- Correspondant, Le*, Paris, Vol. XXXIII. (Article de M. Moreau, p. 243 et suiv.)
- Darveau, L. M. *Nos hommes de lettres*, Montréal, 1873, in-8, 6-vi-76-4. (Voir pp. 75-101.)
- Dionne, N. E. *Inventaire chronologique des livres, brochures, journaux et revues publiés en langue française dans la province de Québec, depuis l'établissement de l'imprimerie au Canada jusqu'à nos jours, 1764-1905*. Québec, 1905, in-8, viii-175 p.
- English Historical Review*. Vol. XXIX, London, Longmans, Green & Co., 1914. (Article de W. L. Grant, pp. 622-3.)—Vol. XXVI, London, 1921. (Article de H. E. Egerton, pp. 316-7.)
- Foyer Canadien, Le, Recueil littéraire et historique*. Tome 4, Québec, Bureaux du Foyer Canadien, 1866, in-8. (Voir Casgrain, abbé H. R., *Le mouvement littéraire au Canada*, pp. 3-4. Se trouve aussi dans ses *Oeuvres complètes*, Montréal, Beauchemin & Fils, 1896, in-8, tome 1, pp. 355-56.)
- Gagnon, Philéas. *Essai de bibliographie canadienne. Inventaire d'une bibliothèque comprenant imprimés, manuscrits, estampes, etc., relatifs à*



## BIBLIOGRAPHIE

- l'histoire du Canada et des pays adjacents avec des notes bibliographiques.* Québec, Côté & Cie, 1895, in-8 royal, viii-711 p.)
- Halden, Charles ad der, *Etudes de Littérature canadienne française, Précédées d'une introduction "La langue et la littérature française au Canada, La famille française et la nation canadienne"* par Louis Herbette. Paris, Rudeval, 1904, in-12, civ-352 p. (Voir pp. 9-14.)
- Lareau, Edmond, *Histoire de la littérature canadienne.* Montréal, John Lovell, 1874, in-8, iv-496 p. (Voir pp. 64, 65, 157-163.)
- Lefavre, A. *Conférence sur la littérature canadienne.* Versailles, Bernard, 1877, in-8, 61 p. (Voir pp. 16-17.)
- Literature of American History.* J. N. Larned, General Editor, Boston, 1902, in-4. (Voir pp. 35-86.)
- MacMechan, Archibald, *Head-Waters of Canadian Literature.* Toronto, McLelland & Stewart, 1924, in-8, 247 p. (Voir pp. 56-59.)
- Manuel illustré de la littérature française.* (Supplément.) *La littérature à l'étranger. En Belgique, par Paul Halflants. En Suisse, par René de Weck. Au Canada, par Emile Chartier.* Paris, De Gigord, 1923, in-8, 130 p. (Voir pp. 60-61.)
- Morgan, Henry J. *Bibliotheca canadensis or a manuel of Canadian literature.* Ottawa, Desbarats, 1867, in-8, x-411 p. (Voir p. 135-6.)
- Morgan, Henry J., *Sketches of celebrated Canadians, and persons connected with Canada from the earliest period in the history of the province down to the present time.* Quebec, Hunter, Rose & Cie., 1862, in-8, xiii-779 p. (Voir pp. 655-6.)
- North American Review.* Vol. LXXIV. (Voir p. 261 et suiv.)



## BIBLIOGRAPHIE

- Nouvelle Revue Encyclopédique*, Paris, 1847. (Article par Isidore Le Brun.)
- Queen's Quarterly*, Kingston, Queen's University, 1921, April, May, June. (Article de O. D. Skelton, pp. 428-9.)
- Rossel, Virgile. *Histoire de la littérature française hors de France*. Lausanne, Payot, 1895, in-8, xv-531 p. (Voir pp. 314-317.)
- Review of Historical Publications relating to Canada*. Vol. XVIII, Publications for the year 1913. The University of Toronto, Toronto, Glasgow, Brook & Company, 1914. (Article de W. L. Grant, pp. 23-26.)
- Revue Canadienne*, tome IV, Montréal, Sénécal, 1867, in-8. (Voir Chauveau, P.J.O. *Discours prononcé sur la tombe de F. X. Garneau*, pp. 699-701. Se trouve aussi dans Chauveau *François-Xavier Garneau, sa vie et ses oeuvres*.)
- Revue Canadienne*. Nouvelle série, tome IV, XX de la collection. Montréal, Prendergast & Cie, 1884, in-4. (Voir Guilo, *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses oeuvres par M. Chauveau*, pp. 199-205.)
- Revue des Deux-Mondes*. Seconde série, tome III, Paris, 1853. (Article de M. Pavie, p. 278 et suiv.)
- Roy, Pierre-Georges. *Les monuments commémoratifs de la province de Québec*. Publié par la commission des monuments historiques de la province de Québec. Québec, Proulx, 1923, in-4. Vol. 1, 357 p. (Voir vol. 1, pp. 23-2 et 103-106.)
- Roy, Abbé Camille. *Manuel d'histoire de la littérature canadienne française*. Québec, Imprimerie de L'Action Sociale, 1918, in-12, x-120 p. (Voir pp. 33-37.)

## BIBLIOGRAPHIE

*Société Royale, Mémoires de la*, Ottawa, 1883 (Chauveau, P.J.O., *Etudes sur les commencements de la poésie française et en particulier sur les poésies de M. François Xavier Gareau*, pp. 65 and 84; Casgrain, Abbé H.R., *Notre passé littéraire et nos deux historiens.*, pp. 85-90.)

Sulte, Benjamin. *Mélanges historiques. Etudes éparses et inédites.* Compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse. Volume II, Montréal, Ducharme, 1923, in-8, 98 p. (Voir pp. 71-94.)

*Weekly Review.* Vol. 4, No. 105, May 14th, New York, 1921. (Article de Archibald MacMechan, p. 467.)



## INDEX

---

- Abeille canadienne*, 22, 179.  
*Abrégé de l'histoire du Canada*, 178, 179.  
Académie française, 37.  
Albany, 34, 146.  
Allemagne, 171.  
Amérique, 12, 25, 148, 161, 171.  
*American Historical Review*, 180.  
Ampère, 37.  
Amyot-Villeneuve, Gertrude, 3.  
*Anciens Canadiens*, 45.  
Ange-Gardien, 3.  
Anglais, 120, 149.  
Angleterre, 13, 20, 134, 151, 161.  
*Annals of American Academy of Political and Social Science*, 180.  
Anthologie, 51.  
*Aristocratie anglaise*, 105.  
Arles, Henri d', 180.  
Arnould, Louis, 180.  
*Arthur Roebuck*, 109.  
Assemblée législative, 30.  
*Atalante*, 5.  
*Athenæum français*, 180.  
Aubin, 39.  
*Au Canada*, 123, 125.
- Badeaux, 142.  
Bagot, 32.  
Banque de l'Amérique britannique, 25.  
Barault, Jeanne, 2.  
Bas-Canada, 15, 27, 156.  
*Bataille de Saint-Eustache*, 86.  
Beauport, 4.  
Beaupré, 3.  
Bédard, Elzéar, 23, 154.  
Bédard, Isidore, 17.

## INDEX

- Bédard, Pierre, 158.  
 Bell, Andrew, 48, 178.  
 Belvèze, 38.  
 Béranger, 121, 126.  
 Besserer, Louis, 21.  
 Bibliographie, 177.  
 Bibaud, Michel, 41, 129, 140, 141.  
 Bibaud, Maximilien, 41, 180, 181.  
 Bilodeau, Esther, 24.  
 Biographie, 1.  
 Blanchet, Dr., 31, 32, 39.  
 Boileau, 120.  
 Boston, 11, 39.  
 Bourbons, 171.  
*British America*, 17.  
 Brownson, Dr., 39.  
*Brownson's Quarterly Review*, 181.  
 Buffalo, 11.  
*Bulletin des Recherches Historiques*, 181.  
 Byron, 10, 121.  
  
 Campbell, Archibald, 1, 8, 9, 10, 11, 29, 31.  
 Campbell, Thomas, 7.  
 Canada, 13, 15, 18, 19, 29, 33, 34, 35, 38, 41, 42, 45, 46,  
     122, 124, 138, 150, 151, 161, 171, 181, 183.  
*Canada, An Encyclopædia of the Country*, 181.  
*Canada de 1763 à 1792*, 71.  
*Canada-Français*, 181.  
*Canadian Historical Review*, 181.  
*Canadien*, 12 21, 22, 25, 26, 31, 50.  
 Canadiens, 32, 36, 40, 44, 149, 150, 164.  
*Canadiens-Français en 1850*, 98.  
*Capricieuse*, 38.  
*Caractère de l'administration française*, 64  
 Cartier, 31 142.  
 Casgrain, Abbé H. R., 45 171, 182, 185.  
*Catholic Encyclopædia*, 182.  
*Catholicisme en Amérique*, 62.  
*Causes de la survivance française en Canada*, 90.  
 Chambre des Communes, 17, 18.

## INDEX

- Chambre des Lords, 17.  
Chambre législative, 22, 23, 36, 154.  
Chapais, 182.  
Charlevoix, 137, 138, 139, 140, 146, 163, 164.  
Chartier, Emile, 183.  
*Châteauguay*, 123.  
Chauveau, P. J. O., 34, 39, 47, 154, 179, 182, 185.  
Chicago, 48.  
*Cité de Londres*, 103.  
Colborne, 26, 153.  
Colby, C. W., 180.  
*Colon français*, 59.  
*Conférence sur la littérature canadienne*, 183.  
Conseil de l'Instruction publique, 36.  
Conseil exécutif, 22.  
Conseil législatif, 22.  
*Correspondant*, 39, 161, 182,  
Cougnes, 3.  
Craig, 153.  
Crémazie, Octave, 32, 39, 47, 130.  
Crémazie, Jacques, 43.  
Critique, 117.
- Darveau, L. M., 182.  
*Défaite de Montgomery devant Québec*, 79.  
Delavigne, 12, 121, 166.  
Denys, 159.  
Derivas, M., 17.  
*Diane*, 5.  
*Dictionnaire historique des hommes illustres du  
Canada et de l'Amérique*, 180.  
Dionne, N. E., 177, 182.  
*Discours et Conférences*, 182.  
*Dithyrambe sur la mission de M. Viger*, 12, 121, 122.  
Dominion, 150.  
Doughty, Dr. A. G., 181.  
DuCalvet, 159.  
DuCreux, 163.  
Durham, 26.

## INDEX

- Elégie, 21.  
 Elgin, lord, 29, 38.  
*English Historical Review*, 182.  
*Essai de bibliographie canadienne*, 182.  
 Etats-Unis, 41, 150, 151.  
*Etranger*, 126.  
*Etudes de littérature canadienne-française*, 183.  
*Etudes sur les commencements de la poésie française  
 et en particulier sur les poésies de M. François-  
 Xavier Garneau*, 185.  
 Europe, 12, 19, 39, 40.  
*Exilés*, 123, 125.  
  
 Faillon, Abbé, 163.  
 Falardeau, 9.  
 Faribault, 30.  
 Finlay, 142.  
 Fiset, 39.  
 Fontanes, 120.  
 Foucher, 142.  
 Fournier, Jules, ix.  
*Foyer Canadien*, 49, 182.  
 France, 2, 5, 13, 14, 20, 25, 37, 38, 48, 121, 134, 142, 171.  
*François-Xavier Garneau, Sa vie, et ses œuvres*, 182.  
 Fustel de Coulanges, 146.  
  
 Gagnon, Philéas, 177, 182.  
 Garneau, Alfred, 30, 46, 47.  
 Garneau, François-Xavier, promet d'écrire l'histoire,  
 1; ascendance, 2; naissance, 4; enfance, 5; in-  
 struction, 6; commis au greffe de la cour, 6; leçons  
 de M. Perrault, 7; étudie le notariat, 8; protégé de  
 Campbell, 8; formation, 9; voyage aux Etats-  
 Unis, 10; reçu notaire, 11; associé de Campbell,  
 11; s'intéresse à la politique, 11; premier poème,  
 12; part pour l'Europe, 12; à Londres, 12; à Paris,  
 13; retour à Londres, 15; secrétaire de Viger, 15;  
 vie à Londres, 17; s'intéresse à politique, 18;  
 second voyage en France, 19; revient à Londres, 19;  
 19; retour au Canada, 19; influence du voyage, 19,  
 20; pratique notariat, 21; collabore au *Canadien*,



## INDEX

21; fonde *Abeille canadienne*, 22; s'occupe de politique, 23; se marie, 24; premiers essais historiques, 25; entre dans une banque, 25; poème à Durham, 26; publie nombreux poèmes, 26; combat l'Union, 26; fonde l'*Institut*, 27; vocation historique, 28; nommé traducteur, 30; article sur Cartier, *Une page d'histoire*, 31; vie publique, 31; nommé greffier de la ville, 32; maladie, 32; publie premier volume de son *Histoire*, 33; accueil des critiques, 33; voyage à Albany, 34; publie second volume, 34; rencontre Papineau, 34; rechute de maladie, 35; publie troisième volume, 35; Chambre lui vote \$1,000, 36; nomme membre Conseil Inst. publique, 36; Mgr. Signay, 36; lettre à O'Callaghan, 36; réputation grandit, 37; visite de Marmier, au père Rameau, et Belveze, 37, 38; publie seconde édition, 38; bien accueillie à l'étranger, 38; président Institut canadien, 39; publie *Voyage en Angleterre et en France*, 40; mal accueilli, 41; attaqué par Bibaud, 41; supprime édition du *Voyage*, 41; influence de l'*Histoire du Canada*, 41, 44; motifs de troisième édition, 42; critique, 42, 43, 44; jugement de Howe, 44; de Gaspé, 45; de Casgrain, 45; prépare édition définitive, 46; visite librairie Crémazie, 47; portrait de Garneau, 47; édition anglaise, 48; résigne fonctions de greffier, 49; sa mort, 49; deuil public, 49; monument, 49; jugement du *Canadien*, 50; vocation et formation poétique, 119, 120, 121; influence française, 122; analyse de poèmes, 123-127; mérite, 128, 129; influence poétique, 130; prosateur, 131; analyse du *Voyage*, 132; vocation historique, 135; but de son *Histoire*, 136; ses prédécesseurs, 137-141; documentation, 141; apprentissage, 142; influences subies, 143; conception scientifique, 144; méthode de travail, 145; exactitude, 146; science de composition, 147; sens de l'histoire canadienne, 148-151; patriotisme, 152; impartialité, 153; culte de la vérité, 154; le peuple dans son livre, 155; lacunes, 156-158; erreurs, 159; libéralisme, 159; histoire laïque, 163;

# INDEX

- rôle de la religion, 164; style, 165; philosophie, 168; faiblesses, 169; qualités, 170; jugement, 171-2.
- Garneau, François-Xavier, père, 3.
- Garneau, Hector, 43, 180.
- Garneau, Jacques, 4, 135.
- Garneau, Louis, 3.
- Garneau, Pierre, 2, 3.
- Gaspé de, 39, 45.
- George III, 161.
- Glackmeyer, 27, 32.
- Goderich, 23.
- Grande-Bretagne, 151.
- Grant, W. L., 181, 182, 184.
- Grimaudière, 2.
- Guilo, 184.
- Guizot, 14, 24, 47, 143.
- Haldon, Charles ab der, 183.
- Haldimand, 159.
- Hanotaux, 180.
- Haut-Canada, 16.
- Head-Waters of Canadian Literature*, 183.
- Herbett, Louis, 183.
- Heriot, Georges, 138, 139.
- Histoire de la littérature canadienne*, 183.
- Histoire de la littérature française hors de France*, 184.
- Histoire de la Nouvelle-France*, 137.
- Histoire du Canada*, 33, 41, 44, 45, 131, 135, 155, 177, 179, 180.
- History of Canada from its first discovery*, 138.
- History of Canada from its first discovery to the year 1791*, 139.
- History of Canada from its first discovery till the Union year*, 1840, 177.
- Hiver*, 123, 124, 125.
- Hopkins, Castell, 180, 181.
- Horace, 10.
- Howe, Joseph, 44.
- Hugo, Victor, 14, 47, 120, 126, 166.
- Hume, 18.
- Huston, 177.

## INDEX

- Iberville à la baie d'Hudson*, 67.  
Index, 182.  
*Institut*, 27, 177.  
Institut canadien, 39, 48.  
*Inventaire chronologique des livres, etc.*, 182.  
Irlande, 18.
- Jésuites, 33, 37, 162, 164.  
*Journal*, 40.  
King, Willian Lyon Mackenzie, xi.  
Kingston, 31.
- La Canardière, 23.  
Lacordaire, 14, 29.  
Laforce, Pierre, 11  
*Littérature canadienne de 1850 à 1860*, 179.  
Lamartine, 14, 20, 21, 46, 120, 121.  
Lamennais, 14, 21.  
Lanctot, Gustave, viii.  
Lareau, Edmond, 183.  
LaRochelle, 3.  
Larned, J. N., 183.  
LaTour, 159.  
Lauzon, 162.  
Laval, Mgr de, 33, 162.  
LeBrun, Isidore, 19, 35, 184.  
LeClercq, 163.  
Lefavre, A., 183.  
Léon xiii, 163  
Lescarbot, 171.  
*Liberté des idées*, 107.  
Lindsay, Lionel, 182.  
*Literature of American History*, 183.  
Liverpool, 19.  
London Coffee House, 15.  
Londres, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 138.  
Louis XIV, 33, 154, 155, 161.  
Louis XV, 171.  
*Louise*, 124, 125.  
Louisiane, 138.

## INDEX

Louis-Philippe, 13.

Louvre, 14.

Lowestoff, 5.

Mahon, 171.

Mackenzie, William Lyon, 16, 110.

Malchelosse, Gérard, 185.

MacMechan, Archibald, 183, 185.

*Manuel d'histoire de littérature canadienne-française*,  
184.

*Manuel illustré de la littérature française*, 183.

Marmier, 37, 38.

Mazoué, Etienne, 3.

Mazoué, Marie, 3.

Martin, Henri, 47, 48,

McGregor, John, 17.

*Méditations poétiques*, 121.

*Mélanges Historiques*, 185.

Michelet, 47, 144.

Michigan, 48.

Milton, 10, 121.

Montcalm, 159.

Montesquieu, 143.

Montreal, université de, ix.

Montréal, 7, 11, 31, 34, 48, 164.

*Monuments commémoratifs de la province de Qué-*  
*bec*, 184.

Moreau, M., 161, 182.

Morgan, Henry J., 183.

Morin, Paul, ix.

Morin, A. N., 34, 40.

Musée britannique, 18.

Musset, 14, 166.

Nantes, 17.

Neilson, 27.

Niagara, 11.

New-York, 11, 34.

*North American Review*, 183.

*Nos amis, les Canadiens*, 180.

## INDEX

- Nos Historiens*, 180.  
*Nos hommes de lettres*, 182.  
*Notre passé littéraire et nos deux historiens*, 185  
 Nouveau-Monde, 33  
 Nouvelle-France, 34, 145, 161.  
*Nouvelle Revue Encyclopédique*, 35, 184.  
  
 O'Callaghan, Dr., 34 36.  
 O'Connell, 17.  
 Olier, 162.  
*Oiseaux blancs*, 53, 119, 120.  
 Oxford, université, ix.  
  
 Panet, Louis, 11.  
 Papineau, 11, 23, 34, 35, 142, 154, 164.  
 Parent, Etienne, 27, 30, 34, 47.  
 Paris, 13, 14, 17, 19, 34, 47, 120, 165.  
 Parkman, 171.  
 Pavie, M. 184.  
 Peel, 18.  
 Perrault, François-Joseph, 6, 7, 9, 10, 136, 140.  
 Pitt, 171.  
 Plessis, Mgr, 154.  
 Pointe-aux-Trembles, 5.  
 Poitou, 5.  
 Pologne, 18.  
 Polonge, Amis de la, 17.  
 Poncet, 162.  
 Prior, 121.  
  
*Quarterly Review*, 39.  
 Québec, 1, 3, 7, 8, 11, 21, 22, 24, 31, 32, 34, 38, 40, 41,  
     43, 48, 49, 120, 142, 146, 149, 150, 162, 163.  
*Queen's Quarterly*, 184.  
*Quelques pensées*, 174.  
 Quesnel, 121, 129.  
 Queylus, M. de, 162.  
  
 Ragueneau, 162.  
 Rameau, 38.

## INDEX

- Raynal, 143, 146.  
 Raynouard, 120.  
*Relations*, 163.  
*Répertoire National*, 177.  
*Rêve du soldat*, 126.  
*Review of Historical Publications relating to Canada*,  
 184.  
*Revue Canadienne*, 184.  
*Revue critique de l'histoire du Canada de M. Garneau*,  
 181.  
*Revue des Deux Mondes*, 38, 184.  
 Robitaille, Abbé Georges, 181.  
 Rochester, 11.  
 Roebuck, Arthur, 16, 18, .  
 Rossel, Virgile, 184.  
 Roy, Abbé Camille, 184.  
 Roy, David, 27.  
 Roy, P. G., 181, 184.  
 Russell, 18.  
  
 Sagard, 163.  
 Saint-Augustin, 3, 5.  
 Saint-Charles, rivière, 4.  
 Saint-Charles, 26.  
 Saint-Denis, 26.  
 Saint-Eustache, 26.  
 Saint-Jean-Baptiste, Société, 31.  
 Saint-Jean, faubourg, 3.  
 Saint-Jean, N. B., 11.  
 Saint-Laurent, fleuve, 3.  
 Saint-Sulpice, 162.  
 Saint-Foy, 46.  
 Sauguinet, 142.  
 Schirma, Dr., 17.  
 Sewell, 11.  
 Shakespeare, 10, 121.  
 Shortt, Adam, 181.  
 Signay, Mgr, 36.  
 Sismondi, 143.  
*Sketches of celebrated Canadians*, 183.

## INDEX

- Smith, William, 139, 140.  
Société littéraire et historique de Québec, 8, 41, 142.  
Société Royale, 185.  
*Souvenirs d'un Polonais*, 18.  
Stanley, 22.  
*Statue de Georges III*, 102.  
Stuart, Andrew, 15.  
Sulte, Benjamin, 185.  
Sydenham, 27.
- Taché, 39.  
Talon, 158.  
Thierry, 24, 143, 148.  
Thiers, 14.  
Toronto, 11.
- Un Contemporain*, F. X. Garneau, 182.  
*Une conclusion d'histoire*, 179.  
*Une page d'histoire*.  
*Une page d'histoire du Canada*, 177.  
Union, 26, 40, 136, 151.
- Vauquelin, 5.  
*Vieux Chêne*, 55, 123, 127.  
Viger, D. B., 12, 15, 16, 19.  
*Voyage en Angleterre et en France*, 40, 41, 49, 131,  
133, 180, 181.  
*Voyageur*, 123.  
*Weekly Review*, 185.  
Wood, 171.



THIS BOOK IS A  
PRODUCTION OF



TORONTO, CANADA



# Date Due

~~NOV - 5 1973~~

~~JUL 1 8 1974~~

~~NOV 27 1973~~

~~DEC 9 1973~~

~~DEC 1 11 1973~~

~~DEC 1 9 1973~~

~~OCT 2 2 1974~~

APR 9 1973

~~APR 1 6 1973~~



F5005.2 .G3L31  
Lanctôt, Gustave  
Francois Xavier Garneau

DATE	189406 ISSUED TO

189406

